

R

L

N

A

E

7

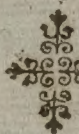
Chez C  
co



RECVEIL  
DE  
LETTRES  
NOUVELLES.

DEDIE'  
A MONSEIGNEVR  
LE CARDINAL DE  
RICHELIEV.

TOME SECOND.



*Ex lib. PP. Ertar. Amald.  
Mons. Legizze Vassama*

A PARIS,  
Chez CLAVDE PREV'D'HOMME, rue d'Es-  
colle, derriere Saint Hilaire, à l'Image  
Saint Gregoire.

---

M. D. C. XXXIX.

RECEVEIL

DE

LETTRES

NOUVELLES

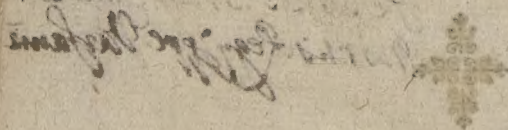
DE

A MONSIEUR

LE CARDINAL DE

RICHELIEU.

TOME SECOND



PAR CLAUDE FROV'D'HOMME, Imprimeur  
chez le Cardinal de Richelieu, à l'usage  
de son Excellence.

M. DC. XXXIX





# LETTRES DE MONSIEVR DE CONAC.

*Il donne des conseils à une Damoiselle qui  
s'estoit mise en Religion.*

## LETTRE PREMIERE.



QVOY pensiez-vous hier,  
de vous aller mettre en Re-  
ligions, estant à la veille  
de gouster du plus doux  
plaisir de la vie? Iusques icy vous n'a-  
uez fait que conspirer, & deormais  
vous alliez commécer à vous resiouir.  
A la verité ie ne sçay pas quelle inspi-  
ration vous auez eüe, mais ie sçay bien

qu'elle sera mal interpretée. Au récit de ceste nouvelle, ie vous laisse à penser ce que diront les rieurs : puis que les plus discrets ne pourront s'empescher de dire, que Dieu nous appelle par diuers moyens, & que la melancholie porte ordinairement les filles à se ietter dans vn cloistre, quand elles ne peuuent auoir pour maris les seruiteurs qu'elles estiment. Cela estant la cause de vostre zele, il n'y a point de doute que vous auez fait plaisir à vos ennemis, & si vous n'auiez rien fait pour vostre conscience. Pour moy ie croy que vous estes trop sage, pour vous estre laissée emporter à la passion iusques à cet excetz, & il faudroit que ie vous eusse veu mourir d'amour, auparauant que de m'imaginer que vous en eussiez esté malade. Mais quand i'aurois esté trompé en vostre froideur, l'on ne me sçauroit persuader, que le



Tout-puissant nous attire à son ser-  
uice par d'autres voyes que par sa  
grace, ny qu'il excite en nos cœurs  
des passions profanes, afin que ne  
les pouuant contenter, le desespoir  
nous pousse avec plus de violence à la  
recherche de son amour, dont la iouis-  
sance est tousiours preste par tout, lors  
que nous sommes en bon estat. Seroit-  
il possible que le plus beau, & le plus  
adorable obiect de tous, n'eust pas  
assez de charmes pour nous obliger  
à le seruir, sans se preualoir de la ruy-  
ne de nos affections, & que le mal-  
heur dont elles sont ordinairement  
accompagnées, fist plus de miracle que  
sa parole? Non certes, il faut auoir  
des sentimens plus raisonnables de la  
Diuinité que ceux là, de croire qu'elle  
se serue de nos artifices, & qu'elle ait  
besoin d'autre appuy que d'elle-mes-  
me pour se faire adorer: pource qu'en  
effect il tendent au mespris, & à la



### *De Monsieur*

ruyne de sa gloire. Mais sçachez que les grandes inspirations, comme la vostre, viennent quelquesfois des mauuais Demons, qui se desguisent en Anges de lumiere, affin de nous attirer auecque le temps sous l'apparence d'une vertu plus grande que l'ordinaire, à des vices que ie n'ose dire, de peur de vous les apprendre. De sorte qu'il y faut bien songer deuant que de les suiure; & pour en scauoir l'Autheur, il me semble qu'il faut considerer si elles sont fondées purement sur l'amour du Ciel, ou sur les mescontentemens du monde, & si elles perseuerent en nos ames au milieu des felicitez de la terre: Sinon le repentir les suit, & le souuenir des vanitez nous demeure. Pensez donc bien à ce que ie vous dis: comme on ne peut estre trop tost sage, on ne le peut estre aussi trop tard. C'est pourquoy ie vous conseille de



quitter la prison où vous estes : s'il vous reste encore quelque peu d'amour pour la liberté, deuant que de vous engager à vn vœu qui n'est pas si tost faict qu'il est necessaire. Aussi bien le temps vous en feroit sortir, il vaut mieux que ce soit la raison. Que si vous y demeurez, soit par vne mauuaise honte, comme font la pluspart pour conurir leur legereté, ou pour obeir à la tyrannie de leurs parens : soit par vne bonne intention, comme pour fuir les occasions de mal faire, qui sont presque inuitables dans le monde : ie prie Dieu qu'il vous garde de vous-mesme : Car souuenez-vous que la solitude est tres-dangereuse, que l'imagination esmeut les appetits avec plus de liberté que ne font les objets, & que la pure sagesse est ennemie des excez, & par consequent n'est pas moins esloignée des aust-

De Monsieur

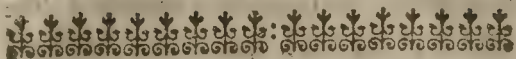
ritez que des desbauches: Si ce n'est  
de ces austeritez saintes, qui se font  
purement pour l'amour de Dieu: En  
quoy, certes, la moderation n'est pas  
si bonne que la violence.



時

C  
Vou  
re d  
ma c  
affair  
mag  
chan  
puis  
d'hu  
m'ac  
ser d  
ture  
que  
moi  
dult  
decl





*Il fait responce à vn de ses amis , qui le  
vouloit marier.*

## LETTRE II.

**Q**UE vous ay - ie fait pour me  
vouloir donner vne femme?  
Vous auez beau dire qu'il est necessai-  
re de me marier, tant pour le bien de  
ma conscience, que pour celuy de mes  
affaires, ie ne m'y puis resoudre, m'i-  
maginant que ce seroit plustost vn  
changement de misere qu'une fin. Et  
puis de la façon que se font aujour-  
d'huy la pluspart des mariages, ne  
m'aduouerez-vous pas que c'est abu-  
ser du Sacrement, & quelque couuer-  
ture qu'il apporte à nos dérciglemens,  
que bien souuent il ne sont gueres  
moins desagreables à Dieu, que les a-  
dulteres. Ce n'est pas pourtāt que i'aye  
declaré la guerre à ce beau sexe, ny

que mon humeur soit portée à desbauche : le veux bien estre fidelle à celle que i'aymeray , mais pourquoy voulez-vous que ie m'y aille obliger par deuant Notaire ? Et puis l'experience ne nous faict elle pas voir , qu'il n'y a point d'amour plus violente , ny de plus de durée que celle où l'on n'appelle point de tesmoins : Iecroy bien que la personne que vous me voulez donner est belle : mais ie crains qu'elle ne me fist plus d'amis que ie ne voudrois . Elle peut estre honneste fille , qu'il ne s'ensuit pas pourtant qu'elle fust honneste femme : Et si elle est riche , ie serois d'autant plus obligé d'en souffrir , qu'il me feroit mal au cœur de restituer vn grand bien dont i'auois iouy . Tant y a que pour me faire changer de resolution , il faudroit auparauant changer bien des cœurs , afin que toutes celles qui m'ayment , me fuf-



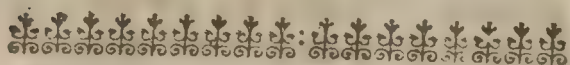
sent cruelles. Car si d'un commun  
consentement elles me tenoient cet-  
te rigueur, de ne me vouloir rien  
permettre de ce que l'opinion du  
monde leur deffend, plustost que de  
passer ma vie sans le plus grand plai-  
sir de tous, ie pense qu'à la fin ie  
serois contraint de me rendre à la  
condition que vous me proposez.  
Mais pour vous dire la verité, pen-  
sez-vous que ie peusse souffrir que  
ma femme trouuast bonne mine à  
vn autre homme qu'à moy? & que  
sçay ie si quelquesfois pour se diuer-  
tir, son imagination, ne prendroit  
point le change? En vn mot, ie ne  
serois pas seulement ialoux de ses  
actions & de ses paroles, ie le serois  
aussi de ses pensées & de ses songes.  
Et si i'estois asseuré que mes soupçons  
fussent veritables, toute la grace que  
ie luy ferois, seroit de luy donner le  
choix du supplice. Apres ie ne veux

point d'enfans: & ceux qui priét Dieu de leur en donner, ne ſçauent ce qu'ils demandent, ny ce qu'ils auront. La plupart ſont autant de creanciers, & autant d'ennemis. Ils me maudiroient ſ'ils eſtoient miſerables, & ils ne m'auroient point d'obligation quand meſmes ils ſeroient heureux. Il n'eſt pas desouurages de la Nature comme ceux de l'Art. Les Peintres excellents peuuent bien faire des pourtraiets ſemblables à l'original, mais les plus honneſtes gens ne ſont pas aſſez de faire des enfans qui leur reſſemblent. En fin ie ne veux point eſtre trompé, & encore moins ſeruir de couuerture à vne iniuſtice. Peut-eſtre que penſant flatter mon fils, i'appellerois mon mignon le baſtard de ma femme, & luy lairois vn iour du bien qui ne luy deueroit pas appartenir. Vous me direz que ſi chacun auoit autant de conſi-



deration, le monde finiroit: Mais de  
quoy vous mettez - vous en peine?  
Quand ieferay sage, nese trouuera-  
il pas encore assez de fous, & puis  
qu'importe qu'il finisse quand nous  
n'y aurons plus de part.





*Responſe à vn de ſes amis , qui ſe plaignoit  
à luy, d'eſtre fort tourmenté de l'amour  
& de l'ambition.*

### LETTRE III.

**I**E vous ay bien de l'obligation, d'a-  
voir pris la peine de m'eſcrire. Mais  
ſi l'eſtimerois encore plus grande, ſi  
vous ne me la reprochiez point : par  
la meſme raiſon qu'il n'y a rien qui di-  
minuë tant la valeur des preſens en-  
uers celuy qui les reçoit, que la va-  
nité qu'en retire celuy qui les faiët.  
Veritablement i'ay les meſmes paſ-  
ſions que vous, ceux qui gouuernent  
l'Eſtat, n'ont pas plus d'affaires que  
moy, & ſi ie ne trouue point de temps  
mieux employé qu'à vous entrete-  
nir. N'eſt-ce pas vne choſe eſtran-  
ge ? Nous nous plaignons inceſſam-  
ment de nos Princes & de nos Mai-



stresses, & nous ne les pouuons quitter. Il faut bien dire que la vertu des charmes soit grande; puis qu'ils nous forcent d'aymer la cause de nostre tourment. C'est pourquoy ie suis d'accord avecque vous que cette secte Stoïque n'a que des paroles. Elle se vante au dela de toutes bornes, & ie ne voy pas qu'elle fasse plus de miracles que les autres. Par là ie cognoy qu'il y a aussi bien des fanfarons parmy les Philosophes; que parmy nos gladiateurs, & qu'il n'est pas en la puissance de l'ame de nous rendre sages; tant qu'elle aura quelque chose à démeller avec le corps. Deffendons-nous de nous-mesmes si bien que nous voudrons, encores n'en remportons-nous pas tousiours la victoire. Il est de nos passions comme de nos ennemis, il y en a que nous surmontons, & d'autres qui nous surmontent. L'Auarice commande aux vns,

la peur commande aux autres ; l'amour, & l'ambition nous commandent : prenons patience : presque l'homme ne peut estre exempt de passions, encore auons nous suiet de nous resiouyr, de n'auoir que les plus honnestes. Je sçay bien aussi quelque cajolerie que puisse auoir vn Courtisan, qu'il n'ya point de si belle femme qui luy donne tant de jalousie que la fortune, & par consequent ie ne trouue point estrange toutes les iniures que vous luy dites. Que s'il est vray que nous soyons bien partagez d'esprit & de courage, à quoy tient-il que nous n'en rendions des preuues ? & pouuons-nous en rendre de plus grandes que de la combattre sans murmurer contre elle ? Tous les autres duels où la vanité nous fait courir, ne sont dignes que de la veüe des hommes, mais celuy-là d'autant moins qu'il a d'esclat, merite d'auoir des Dieux pour spectateurs. Helas !  
nous



nous auons beau faire les vaillans, tous nos efforts sont inutiles, quād elle nous est contraire, ie l'aduouē; aussi quelques mauuais succez que nos armes puissent auoir, n'aurons nous pas assez de gloire, d'auoir osé tenir teste à celle qui dispose des Couronnes & des Victoires? Au demeurant, i'ay cherché dans mon esprit, sans m'arrester aux opiniōs du peuple, la raison pourquoy on void tant de fots esleuez; & si peu d'honestes gens? Et ie m'imagine que ceux cy estāt fort rares, la fortune qui n'a point de iugement, & qui se laisse aller, toute Deesse qu'elle est, au premier qu'elle rencontre, n'en trouue pas si tost à son chemin, que de ceux là dont le nombre est infiny. Voila pourquoy il me semble que vous deuez vous consoler: Car si vous ne la possédez pas, vous auez au moins cet aduantage par dessus les fauoris, que vous meritez de l'estre.

Il se moque des faiseurs de livres, & de l'ignorance du siette.

## LETTRE IV.

**I**E ne vous escrirs point par artifice, comme ceux qui font de petits presents à dessein d'en retirer de grands. Ma lettre ne demande point de réponse, pourueu que vous l'oyez de mon aduis, il me suffit. Sçachez donc que je me represente à toute heure la vanité des hommes, & que ie n'en voy point de si mal recompensée, ny de sagesse plus malade, que de ceux qui s'amusent à faire des livres. Se flatte qui voudra; mais en effect il n'y a que de la peine, & de la honte, tant pour les bons, que pour les mauuais Autheurs, durant la vie: Et s'il en reuient quelque gloire apres la mort, on ne la sent plus, ou on la mesprise. Ne pensez-vous pas qu'un iour nostre

ame ne se mocque de toutes ces imaginations, qui nous semblent à cette heure dignes de l'Eternité: lors qu'elle ne sera plus sujette à ces miserables organes, qui lui offusquent sa lumiere? Cependant vous avez beau dire, que les Anciens ne vous ont precedé que du temps, & que c'est vous faire vne iniustice de vous estimer moins, pour n'estre pas mort il y a deux mille ans. Mais quoy? c'est l'erreur du monde: Comme nous ne viuons que pour les personnes que nous ayons avec passion, dont le nombre est bien petit, de mesme n'escriuons nous que pour fort peu de gens qui s'y cognoissent. Qu'ainsi ne soit, la plupart de nos Courtisans qui ont l'entrée des cabinets, ne scauent pas seulement que c'est d'une bonne, & d'une mauuaise pensée. Ces Messieurs-là s'imaginent qu'il n'y en a point de bonne que d'auoir eue de se rendre Capucin, ny de



mauuaife que de cōuoiter vne femme:  
les Dames qui se picquēt le plus de gal-  
lenteries, & qui font presque tousiours  
le ſuiet de nos veilles (excepté ma mai-  
ſtreſſe) quelque mine qu'elles faſſent,  
n'entendent auſſi nos diſcours que de  
l'ouïe: les coquettes qu'elles ſont igno-  
rent tout ce qu'elles penſent ſçauoir,  
& ne ſont ſçauantes qu'en ce qu'elles  
feignēt d'ignorer. En fin il ſemble que  
la raiſon ſoit en nous contre l'ordre de  
nature, veu que les Philoſophes ſont  
auſſi rares que les Monſtres: & i'oſeray  
dire, que meſmes entre les Notables il  
y a des hōmes ſi ſemblables aux beſtes,  
que ſi ie n'auois la foy, ils me feroient  
douter de l'immortalité de l'ame. Tel-  
lement qu'au lieu de paſſer ma vie cō-  
me vous faîtes, & d'eſcrire à des gens  
qui n'ont que la partie vegetante, &  
la ſenſitiue, ie ſuis reſolu de ne prendre  
plaifir qu'aux choſes folides, & que le  
ſage a trouué les meilleures, apres a-  
uoir gouſté de toutes.



*Estant malade il console vne Dame  
qu'il aymoit.*

## L E T T R E V.

**I**L faut que ma passion soit bien violente, de me forcer à vous escrire en despit des Medecins, & que i'aye vn grand contentement à vous entretenir, puis qu'il m'oste le sentiment de ma fièvre. Ils ont beau dire que cela ne fait que m'échauffer le sang: le leur répos, qu'aussi ne veux- ie iamais cesser de brusler, & que s'ils ne me peuuent guerir sans esteindre mon feu, qu'ils se gardent bien de toucher à ma maladie. A la verité tous les maux sont fascheux, mais celuy d'Amour est agreable, & si ie pensois que la iouyssance en fust le remede, ie la refuserois, quand on me la voudroit donner. Ce seroit estre aussi trop ennemy de mon bien, si depuis le

temps que ie souspire, ie ne vous disois  
cōbien mon cœur est à vous, & ce qu'il  
souffre en vous aimant. Sçachez donc  
q ie ie suis si tendre, & si facile à émou-  
voir en ce qui vo<sup>s</sup> touche, q i'il ne vous  
sçauroit arriuer de ioye, ny de déplai-  
sir qui ne me soit mille fois plus sensi-  
ble qu'à vous-mesme, & par là ie vous  
laisse à penser de quelle sorte i'ay esté  
touché de la perte que vous auez fait. Ie  
croyois bien auparauant estre préparé  
à tous les accidens de la fortune : mais  
à cette heure ie recognois qu'il n'y a  
rien de si fort qui n'ait son foible, & ie  
confesse que vous estes le mien, puis-  
que i'ay bien le courage de supporter  
mes mal-heurs, & non pas les vostres.  
Aussi ne pensez pas qu'estant affligé  
pour l'amour de vous, i'entreprene de  
vous consoler: la liberté de mon esprit  
est tellement en vos belles mains, qu'il  
est forcé de suiure tous vos mouuemēs.  
Voilà pourquoy tant que vous souspi-



rez, ie s'inspirerai, & ie ne puis seulement receuoir de consolation, que ie ne sçache auparauant que vous soyez consolée. Apres, aurois ie bien tant de vanité, que de m'imaginer sur vostre esprit ce que vo<sup>s</sup> n'y pourriez gagner vous meisme. Ne sçay ie pas que ie ne vous sçaurois rié dire, que vous n'ayez preueni de la pensée, & que vous estes si sage, qu'il ne s'esleue point de passiō en vostre ame, qui puisse durer contre vostre consentement? Que si vous ne vous pouuiez seruir de la mesme consolation dont vous vsez enuers autrui, certes, ie vous mettrois du rang de ces denotes, qui ne font que prescher la vertu aux autres, & neantmoins ne se sçauroient passer d'hommes. Mais quoy qu'il en soit, apres auoir bien pleuré, il faut penser à ce qui pense à nous, & perdre le souuenir de ce qui nous oublie.



*Il offre son service à une Dame, qui luy  
auoit fait la guerre d'estre trop  
imperieux.*

# LETTRE VI.

**V**Rayement, Madame, i'ay bien  
changé de condition en peu de  
temps que vous m'auiez faiçt la guerre:  
d'Empereur ie suis deuenu esclau. & si  
ie vo<sup>s</sup> prot este que ie tire plus de gloi-  
re de ma captiuité, que ie n'ay iamais  
fait de mes triomphes. Il est vray aussi  
que vostre beauté seroit capable de  
donner de la vanité aux Roys, & que  
vostre conqueste est encore au dessus  
de vostre merite. Mais ie m'assure que  
vous la trouuerez assez releuée, si vous  
considerez bien mon humeur qui n'a-  
uoit iamais sceu fleschir sous l'Em-  
pire d'une femme, quelque inclination  
que i'eusse pour elle. Encor que i'aye  
esté toute ma vie imperieux, ne vous

imaginez pas pourtant que ie ne sçache bien obeyr : ie neme suis iamais tant fié à la fortune que ie ne mē sois préparé à la disgrâce, & mon ame ne tenoit point auparauant sa liberté si asseurée, qu'elle ne iugeast bien la pouuoir perdre vn iour en de si belles mains que les vostres. Commandez donc, Madame, tout ce qu'il vous plaira, hors ce que vous sçauiez qui contraire à l'Amour, ie vous iure que ie ne treuueray rien de difficile, & mesme iusques à mespriser ma vie. Pourueu que ie sçache au moins de vostre belle bouche, que mes seruices ne vous soient point desagreables, mais il faut aussi qu'elle me le die de façon que ie cognoisse que le cœur y consente.



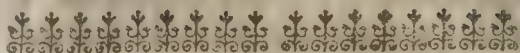




*Il se monstre le plus Sage.*

LET T R E VII.

**N**'Estant pas en ma puissance de dissimuler, il faut que ie vous die, que ie ne vous ayme plus que comme tout le monde. Crovez pourtant que c'est avec toutes les violéces qu'une ame peut estre agitée, que ie m'arrache ce que i'auois pour vous de particulier dans le cœur; mais puisque ie voy clairement que vos anciennes intelligences continuent, & que vous en faites tous les iours de nouvelles, sous ombre de mille feintes, ie ne le puis plus souffrir, ni adiouster foy à vos paroles, & sçachez, que i'estime beaucoup plus le vice accompagné de fidélité, qu'une vertu pleine de fourbes commela vostre.



## A MADAME

## DES LOGES.

Il respond à vne responce qu'elle luy auoit fait.

## LETTRE VIII.

**I**E pensois bien que vous fussiez de  
mô goust, & que de toutes les fleurs  
de la Rhetorique, vous n'en trouviez  
point vne de si mauuais odeur que celle  
dôt nos Orateurs ont coûtume de par-  
fumer les Princes: mais à ce que ie voy,  
vous commécez à vous en seruir com-  
me eux, & d'en faire le principal or-  
nement de vostre Elequence. Je con-  
fesse pourtant que vostre lettre m'a ra-  
uy, & sans auoir esgard aux excessiues  
louanges que vous me donnez, certes,  
ie ne cognois point d'homme qui es-  
criue à l'esgal de vous. Ce n'est que par  
force que nos esprits s'esleuent, au lieu

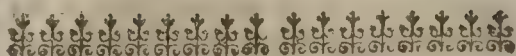
que le vostre, c'est par disposition, si bien que vous vous pouuez vâter d'auoir par dessus nous les mesmes aduantages qu'ont les Anges, qui raisonnent beaucoup plus excellément, sans peine que nous ne faisons avec nos réueries. Pour mes lettres, ie croy qu'il est vray comme vous dites, qu'elles sont capables de vous persuader que m<sup>o</sup> absence est necessaire pour vostre contentement, puisque par elles vous deuez iuger combien ma compagnie est importune, mais preparez-vous d'en recevoir bien tost l'incommodité, car ie vous iure que ie me meurs esloigné de vous, & si ie pensois demeurer encore aux champs aussi long-temps qu'il y a que i'y suis, assurez-vous que pour mettre plustost fin aux langueurs de ma vie, ie suiuirois le conseil des Stoïques, en preuenant la Nature.

Repon

Repon

IE  
vo  
estim  
que v  
que p  
ç a to  
cher p  
le bon  
Loix  
enfant  
aussi a  
bons  
bien  
m'au  
Mada  
que i  
les au  
reputa





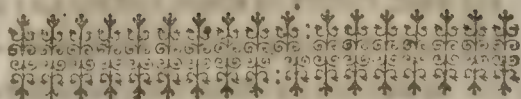
*Response à un de ses amis, où il parle de plusieurs choses.*

## L E T T R E IX.

**I**E vous suis tres-obligé du soin que vous avez voulu prendre, & vous estime trop, pour disputer d'un prix que vous trouvez raisonnable. Outre que pour l'instruction de la jeunesse, ç'a tousiours esté mon aduis de chercher plustost vn hōneste homme, que le bon marché: Et m'estonne que les Loix qui ordonnent des Curateurs aux enfans, & aux furieux, n'en baillent aussi aux Peres, qui en cela sont trop bons mesnagers. Mais vraiment i'ay bien aussi à me plaindre de vous de ne m'auoir point mandé de nouuelles de Madame Desloges, que vous sçauiez que i'honore si parfaitement. Toutes les autres de son sexe qui ont quelque reputation parmy les duppes, ne tirent

leur estime que de ne rien faire, & sur cela se persuadent d'estre sages, quoy que d'ailleurs elles soient folles: Mais n'est-il pas vrây que celle-là a tant de vertu, qu'elle ne lairoit pas d'estre honeste femme, quand mesme elle ne seroit pas chaste. pour les lettres que vous auez demoy, il est aisé à iuger qu'elles ne sont pas faites pour le public; c'est pourquoy deuant que de souffrir que vous les faciez mettre au iour, ie desire au moins d'en oster des choses qui ne sont bonnes à dire que la nuit. Bon-  
soir, Monsieur.





LETTRES  
DE MONSIEVR  
LE MARQUIS

DE BREVAL. MARQUIS

---

A MONSIEVR

DE BALZAC.

Il discourt de la vraye Eloquence, & l'excite  
à la cultiuer.

LETTRE PREMIERE.



MONSIEVR,

Je trouue bien à redire,  
la douceur de vostre cōpa-  
gnie dont l'absenceme dérobe le con-  
tentement, & commence de douter



s'il vaut mieux n'auoir iamais euy  
bien ou le perdre après l'auoir pos-  
sé. le ne tiens pas toutesfois pour per-  
du celuy de vostre conuersation, non  
plus que celui de vostre souuenir: puis-  
que i'espère derecouurer ma perte, &  
que le commerce des lettres est vn  
moyen assuré de rendre presens les  
absens, malgré la distance des lieux. le  
nem'amuseray point à vous renouel-  
ler les assurances de mon affection, les  
ressors de nostre amitié sont trop bien  
reiglez pour auoir besoin d'estre re-  
montez comme les horologes. Mais ie  
veux, suiuant ma liberté ordinaire, de-  
lasser avec vous mō esprit, vous entre-  
tenant de mes pensées, & vous donner  
quelque matiere d'exercer le vostre.  
Vn chetif Matelot ne laisse pas d'occu-  
per en ses relations les Mathematiciēs  
les plus speculatifs, & les ruines d'vn  
bastiment, exercent aussi bien le pin-  
ceau de Michel Ange, comme les tro-  
plées

phées de la nouuelle Rome. Je vous diray donc nuëment mon imagination, que ie submets à vostre censure : ou plustost, ie vous presente ce tableau de mes pensées, tout mal esbauché qu'il est, afin que receuant de vous vn dernier trait digne de vostre main, il puisse paroistre au iour sans faire honte à son Authcur.

Le voy parmy nous force gens, qui pour faire les entendus se pleynt que l'eloquence Françoise est perdue en nostre siecle. Mais i'ay de la peine à conceuoir comment l'on peut perdre, ce que l'on n'a iamais acquis. Car il est vray, que nostre langue n'estant qu'à peine paruenue au haut point de son accroissement, n'a pas eu encore le loisir de se parer des ornemens qui rendent admirable la Grecque & la Latine. Vne Dame malade songe au recouremēt de sa sātē & de son en bon point, auant qu'employer son soin à la coiff-

sure & à ses habillemēs. Nous ne sommes pourtant pas auourd'huy si pauvres, qu'il n'y ayt chez nous de quoy faire des hommes eloquens, & le manquement que nous en auons, vient plustost du defect des personnes, que de l'impossibilité de la matiere. Car d'alleguer que la decadence des siècles (cōme a voulu dire vn grand Personnage de nostre temps en assez mauuaistermes) ayt flētry & diminué la beauté de nostre langue, ce discours est plus digne de rīfécque de refutation. Nostre langue ne fut iamais esleuée au point où elle se trouue auourd'huy: Elle a recueilly la succession de tous les siècles passez: Elle a fait choix des tresors de celles qui l'ont precedée. Elle a pesché les grains d'or iusques dans le fonds du gage, & a naturalisé dans son terroir les plus rares fleurs de l'Italie. Bref sans crainte de restitution, elle s'est enrichie des dépouilles de ses voi-



lines, par vn larcin aussi aduantageux  
que celuy qu'autrefois Dieu mesme  
authorisa en faueur du peuple Iuif,  
& au dommage del'Egypte. Il ne faut  
point se flatter en son erreur, le de-  
faut de l'Eloquence Françoisie vient  
des hommes, & non pas du temps:  
& l'impossibilité que l'on s'y est ima-  
ginée, se rencontre dans l'ignorance  
des ouuriers, plustost que dans la diffi-  
culté del'ouurage. Trois puifs s'enne-  
mis ou plustost trois dangereux Mon-  
stres ont empesché ceste belle Déesse  
de s'habituer en nostre France: l'igno-  
rance, la paresse, & le peu de cas que  
l'on a fait des bons esprits. Pour le pre-  
mier ie mets au mesme rang l'igno-  
rance & la fausse cognoissance des cho-  
ses, encor ne sçay- ie si ce dernier mal  
n'est point pire que le premier: Car  
quand vous ignorez tout a fait, bien  
souuent vous auez enuie d'apprendre:  
Mais depuis qu'une fois vous auez pris

cette fausse impression de sçauoir, l'esprit s'endort dans cét assoupissement, & bien souuent mesme il cultiue les mauuais plantes qu'il deueroit arracher, & dont les racines en fin s'étendent si loin, qu'il ne reste plus de place pour les bonnes semences. De là a pris son origine, ce vicieux langage farcy d'antitheses & de metaphores, tirées par les cheveux, d'autant plus admiré des ignorans, qu'il estoit moins intelligible. Les admirateurs ont donné cours à cette mauuaise monnoye, l'usage l'a approuuée, & ceux qui ont affecté l'imitation de ces beaux preceptes, ont changé l'Eloquence Françoisse en Galimatias. Toute la Frâce n'a pas esté tellement auenglée, que parmy ce desordre, il ne se soit trouué des gens qui ont recogneu cette maladie de nostre siecle. Mais la pluspart ont faict comme ceux qui voyans dans les ruës la misere d'un

pauvre, la cognoissent, en ont compassion, & tandis qu'ils lui souhaitent du bien, ne luy en font point. Ou comme ces Medecins, qui se contentent de cognoistre par le poux d'un malade qu'il a la fièvre, sans ordonner ce qui luy est necessaire pour le recouurement de sa santé. Je ne sçay si la paresse a retenu la main de cesclair voyans: ou si iugeans le mal trop enuieilly, & les playes plustost enuenimées que gueries par les mauuais appareils, ils n'ont osé entreprendre vn œuvre si difficile, de peur de faire paroistre leur foiblesse en pensant monstrier la force de leur esprit. Si ceste deffiance d'eux-mesmes a causé ceste retenuë, craignās de succomber sous le faix, ils ne sont pas blasmables, encor qu'en rigueur de iustice chascun particulier soit obligé de se sacrifier pour le bien du public. Les plus courageux ont encor quelque lieu d'excuse, puisque l'ingratitude &



la mescoissance de nostre monde,  
denie non seulement les loüanges,  
mais bien souuent encor l'approbatio  
aux gens de merite, & que la reputa-  
tion des hommes dépend auourd'huy  
del'aplaudissement de certaines gens,  
qui se sont eux-mesmes establis Cen-  
seurs sans Magistrat, qui debirent leurs  
songes parmy les femmes, lesquelles  
admirent leurs œuures par le seul nom  
de l'Auteur, & qui sans aucun fonde-  
ment de raison, blasment en autrui  
les perfections qu'ils sçauent bien ne  
pouuoir acquerir. De leur deman-  
der raison de leurs Censures, c'est vn  
crime, c'est gloire à leur aduis d'estre  
condamné par leur iugement, & l'au-  
thorité qu'ils se donnent est plus abso-  
lue que ne fut iamais à Rome celle des  
Dictateurs. Je sçay bien que l'on me  
dira qu'un homme de courage ne doit  
pas laisser de bien faire, pour estre  
blasné des ignorans, que leurs blas-

mes luy tournent à loüange, & ser-  
uent à monstrier la force de son iuge-  
ment, & qu'en fin la vertu est vne as-  
sez grande recompense de soy-mes-  
me : Mais si faut-il aduouër que sans  
l'esper de la Couronne, il n'y eut pas  
eu autrefois tant de pressedans les ieux  
Olympiques. Vn effort si extraordi-  
naire, ne se peut faire que par vn esprit  
eminent comme le vostre, duquel la  
science & la couraieuse vertu ayent  
allez de force pour surmonter l'igno-  
rance, & l'enuie, vices ordinaires de  
tous peuples, de tous aages, & de la  
pluspart des hommes. Il faut les ray-  
ons d'un puissant Soleil, pour dissi-  
per ces malignes vapeurs, & pour  
empescher que l'obscurité qu'elles ont  
accoustumée de former, ne trouble la  
veuë de la pluspart du monde, & n'em-  
pesche l'action de sa lumiere. Vous  
voyez bien, Monsieur, que ce chef-  
d'œuvre est reserué à vos mains. Ne

déniez pas vn secours si necessaire à vostre partie : Apprenez à nos deiny sçauans, qui prennent l'ombre pour le corps, qu'il y a autant de difference entre leur Eloquence affectée, & la vraye, qu'entre l'affaitterie d'une Courtisane, & la modestie d'une femme de qualité. Monstrez à ceux qui desirent aprendre, la route qu'ils doivent suivre, & les escueils qu'ils doivent éviter : Faites voir à nos escrivains modernes, qu'ils abusent le monde, & se trompent eux-mêmes, quand ils veulent resserrer toute la force de bien dire dās les bornes d'une sterile elocution, & dans la liaison d'une malheureuse Phrase, tournée avec quelque delicatessē, & quelors qu'ils ont acquis ce poinct, auquel ils trauaillent plus soigneusement qu'à trouver la quadrature du cercle, ou le mouuement perpetuel, ils n'ont pas pour cela meritē des loüanges, mais



commencent seulement à se garantir de blasme. Que c'est honte de faillir à ces petites reigles, mais que ce n'est pas gloire de les obseruer. Vn General d'armée n'est pas appelé grand Capitaine pour n'auoir pas laissé enleuer vn quartier, mais pour auoir fait leuer vn siege, deffendu des places, & gagné des batailles. Apprenez à ceux qui donnent aux autres des preceptes qu'ils n'obseruent pas, que ces paroles choisies & peignées, qui n'ont autre substance que l'escorce, ne rendent pas vn homme Eloquent. Que ceux qui craignans de tomber, sont tousiours couchez contre terre, qui appellent obscur ce qui est releué, & ne trouuent rien d'intelligible que le langage de leur nourrice, ne doiuent pas donner des reigles du stile: qu'il faut des nerfs pour soustenir le corps d'un discours: & que l'Eloquence consiste aussi bien en la disposition des

choses, qu'au choix des paroles. Que les mots sont comme la peinture, qui n'a grace qu'en la representation qu'elle fait au vis des corps qui ont leur estre en la nature, car pour moy ie ne feray point de cas de ces grotesques, où quelques Peintres prennent plaisir de faire vn monstrueux assemblage de choses sans proportion. l'estime aussi peu ceux dont l'esprit sterile, faute de matiere, rebat cent fois vne mesme chose, qu'il diuersifie en autant de façons, & qui sans aduancer, chemine tousiours comme les toupies. Ce mouuement circulaire n'est loüable qu'aux Cieux, qui n'ayans point de nouuelle perfection plus grande à acquerir, ne peuuent mieux faire que de retourner sur leurs pas. Mais en l'Eloquence dont l'espace est infiny, c'est reculer que ne pas aduancer, c'est tomber que ne se pas bien soustenir, c'est perdre son

poids, si le mouuement n'est plus rapide, plus il approche de son centre, de son terme, & de sa fin. Destrompez nos Courtisans de la fausse impression qu'ils ont prise de quelques-uns, auxquels ils pensent que l'Eloquence ayt esté donnée en déposit, & qu'ils en distribuent aux autres ce qu'il leur plaist, comme par aumosne. Faites voir la difference qu'il y a entre le vray bien, & le bien apparent: & que les couleurs imaginées en l'arc en Ciel ne sont que des Chimeres, qui trompent les yeux aux ignorans, & dont les doctes ne se laissent pas abuser. Vous seriez responsable deuant Dieu du talent qu'il nous a donné, si vous n'en tourniez l'usage au profit du public. Qui n'empesche le mal lors qu'il est en son pouuoir, en est en quelque sorte coupable. Je ne dis pas cecy pour vous persuader, vostre propre iugement vous le persuade assez, la

raison vousy oblige, ledevoir vous  
y engage, vostre reputation si iuste-  
ment acquise, demande que vous  
laissiez cette marque de vostre sça-  
voir à la posterité, la France l'exige de  
vous comme vne debte, dont le paye-  
ment est attendu avec impatience de  
celuy qui veut estre à iamais,

MONSIEVR,

Vostre seruiteur tres-humble  
& tres-affectionné,

BREVAL





LETTRES  
DE MONSIEVR  
FARET.

A LA PRINCESSE  
CHRYSANTE.

Il la console de la mort de la Princesse  
ELISE sa fille.

LETTRE PREMIERE.



Vrant le premier desordre  
où m'a mis la nouuelle de la  
mort d'*Elise*, ie puis dire  
avecques verité, *Chrysante*,  
que ma premiere pensée a esté de me  
représenter le desplaisir que vous ap-  
porteroit cet accident. Ce n'est pas

que ie me défie de la force de vostre esprit; ny que ie doive rien presumer de celle du mien; mais ie me suis figuré vostre malheur assez grand, pour croire que i'estois obligé de contribuer quelque chose à vostre soulagement. Ie n'ay pas si bonne opinion de moy, que ie pense dire des raisons que vous ignoriez, ie veux seulement tascher de vous remettre en memoire vne bonne partie de celles, dont peut-estre vostre affliction vous empesche maintenant de vous souuenir. Et certes, *Crisante*, vous estes d'autant plus obligée de tesmoigner de la constance, que vous estes considerée comme vn exemple de Sagesse de toute la Cour, & qu'il n'est pas iusques à vos moindres actions, qui ne soient imitées de tous ceux qui en veulent faire de bonnes. Que si la douleur vous faisoit faire quelque chose indigne de cette haute opinion que vous

avez faict conceuoir de vous, seroit-  
ce pas adiouster à la perte d'*Elise*,  
celle de la plus belle & plus genera-  
le reputation, dont on puisse re-  
compenser vne eminente Vertu com-  
me la vostre? Si i'eusse eu l'honneur  
d'estre auprès de vous, lors qu'on  
vous donna cette mauuaise nouuel-  
le, & que vous eussiez daigné m'é-  
couter, i'aduouë que i'eusse eu de la  
peine à vous accorder, mesme la li-  
berté d'obeïr à ces premiers mouue-  
mens, qu'on dit qui ne sont pas en  
nostre puissance, mais qui neant-  
moins doiuent estre en la vostre. Et  
sur tout maintenant que la plus for-  
te impetuosité de ces tumultes, qui  
s'esleuent d'abord dans nos ames, doit  
estre appaisée dans la vostre, ie dou-  
te si ie pardonnerois à vos soupirs;  
s'ils n'estoient bien secrets, & bien  
moderez: Mais ie ne doute point  
que ie ne fusse contrainct de rougir

pour vous, s'il m'arrivoit de voir tomber de vos yeux des larmes, que vous deuez laisser aux autres femmes, qui n'ont pas comme vous, le courage & la resolution des hommes les plus constants. Vous nommerez peut estre ma Philosophie cruelle, mais vous regardant comme quelque chose d'extraordinaire, parmy celles de vostre sexe, ie croyrois offencer vostre vertu, si ie la traittois avecques plus de douceur. Vous deuez donc fortifier vostre esprit de quelques remedes, qui puissent adoucir l'ennuy que vous cause vostre perte: afin que toutes les fois que le souuenir d'*Elise* viendra vous affliger, vous ayez de quoy le repousser: où du moins que vous le puissiez empêcher de prendre sur vostre esprit vn empire si absolu, qu'apres si vous le trouuiez ennemy de vostre repos, il ne fust plus en vostre pouuoir le destruire. Et à parler sainement *Chrysante*,  
lors



lors que vous considererez que faisant profession de Religieuse, comme elle faisoit, la mort a esté durant sa vie l'une de ses plus ordinaires meditations, & comme il y a beaucoup d'apparence, l'un de ses plus ardens souhaits, ne confesserez-vous pas qu'on a tort de regretter qu'elle soit arriuée en vn lieu où elle alloit, & où mesme elle auoit de l'impaticence d'arriuer? Outre cela, *Chrysante*, ie ne pense pas que ce ne vous soit vn suiet de consolation tres-grand & tres-solide, de croire que cette ame pure & sainte comme elle estoit, apres s'estre conseruée sans tache, parmi les ordures de la terre, soit retournée au lieu de son origine; telle qu'on l'en auoit tirée, & qu'apres auoir icy bas conuersé tant de fois avecques les Anges, elle voye maintenant là haut celuy aux pieds de qui ces Esprits bien heureux s'humilient. Cependant la dou-

leur qui est tousiours ingenieuse à nous affliger, ne manque pas de vous représenter tout ce qui peut esbranler vostre raison, & cette ferme esgalité qui vous a faict si souuent triompher de la fortune. Il est vray, *Chrysante*, que vous ne pourrez plus voir cette aymable fille, dont il ne vous reste plus que la cendre & la memoire. Mais vous estes trop iuste, & de trop bon naturel, pour desirer que vostre repos ne serue qu'à ruiner celuy des personnes que vous aymez, & vouloir arracher cette ame glorieuse du milieu des felicittez eternelles, pour la replonger dans les miseres, dont les plus heureuses sont accompagnées. Toutesfois, *Chrysante*, de peur de rendre vostre douleur plus opiniastre qu'elle n'est, à force de la contrarier, donnons luy ce qu'elle veut, & tombons d'accord avec elle, que ce sont de cruelles separations que celles qui

se font par la mort. Comme en effect  
 c'est vne pensée qui faict fremir d'hor-  
 reur, lors qu'on se figure qu'on ne  
 scauroit reuoir de sa vie ceux qui vne  
 fois en sont priuez. Et certes, l'aduoué  
 qu'il est comme impossible que les liés  
 natutels se rompent sans violence, &  
 croy qu'il ne se trouue point de Pé-  
 res, ny de Meres si barbares, qui sans  
 vn extrême ressentiment, puissent  
 voir arracher d'entre leurs bras, ceux  
 en la personne de qui ils semblent re-  
 uiure. Neantmoins avec tout cela,  
*Chrysante*, ie ne trouue pas que vous  
 puissiez authoriser vos regrets d'au-  
 cun pretexte absolument legitime,  
 ny que les principales considera-  
 tions qui font plaindre les autres en  
 de pareilles occasions, se rencontrent  
 en ce dernier accident qui vous est  
 arriué. Et à tout examiner, on peut  
 dire que vous regrettez la perte d'v-  
 ne chose qui n'estoit plus en vostre

possession : Vous l'auiez donnée à l'Eglise, & auiez voulu que cette vertueuse Princeſſe eſpouſaſt le plus grâd de tous les Roys, & le plus beau de tous les Hommes. De ſorte que de murmurer qu'aujourd'huy elle ſoit vnicauecques luy, ce ne ſeroit pas ſeulement vne iniuſtice, mais encore vne eſpece de ſacrilege, & d'impiété. Ie ne voy pas de meſme que vous ayez grand ſuict de vous affliger de quoy vous ne la reuerrez plus : puis qu'il ſembloit que vous euſſiez renoncé à ce contentement, lors que vous conſentistes qu'elle entraſt en ce Saint lieu, où l'on perd le ſouuenir des grandeurs de la terre, pour ne ſonger qu'à celle du Ciel. Ces choſes eſtant ainſi, comme à la vérité on ne les ſçauroit contredire avec beaucoup de raiſon, ie ne penſe pas que ſi vous daignez vous les remettre deuant les yeux, lors que voſtre ame ſera agitée de quelque trouble, vous



n'ayez dequoy l'appaiser. Mais ce ne vous est pas assez de n'auoir point d'affliction: Vous estes née pour les felicitez de l'vne & de l'autre vie. Vostre condition vous fait posseder celles d'icibas, & les biens que vous faictes tous les iours, vous rendent digne de celles qui nous sont promises là haut. Vous auez la reputation, *Crysante*, de la plus heureuse Princeesse qui soit au monde. Il n'y a personne qui ne cognoisse, & ne respecte vostre Vertu: Chacun admire l'excellence de vostre esprit: Les Graces qui vous accompagnent, attirent sur vous les yeux de tout le monde avecques rauissement, & par vn priuilege merueilleux, vous faites durer la ieu- nesse; & fleurir la beauté iusques en vn aage, où il semble que celles de vostre sexe commencent à ne regarder plus ces thresors qu'auec enuie. Quant aux biens de la fortune, chacun scait que vous en estes comblée: Et afin qu'il ne

manque rien à rendre vostre bonheur parfait, vous avez la gloire d'avoir fait naistre deux fois la valeur dans le monde: C'est à dire que vous estes Mere de deux Princes, de qui on peut dire sans flatterie, que le courage & les genereuses actions qu'ils ont faictes sont à vn si haut point, que tous les siecles ensemble ne peuvent produire des exemples qui les égalent. Si avec tout cela vous trompiez l'opinion generale, & au lieu de viure dans les contentemens, vous permettiez que la tristesse prist en vostre ame la place que la ioye y doit tousiours occuper, il n'y a point de doute que vous vous trahiriez vous-mesmes, & que vos seruiteurs vous trahiroient aussi, s'ils ne vous en faisoient point de reproches. Viuez doncques *Chrysante*, la plus heureuse de toutes celles de vostre condition; puis que Dieu qui

*Faret.* 35

vous en donne tant de moyens, semble vous en commander l'usage. De tous les regrets n'ayez iamais que ceux que la Religion nous oblige d'auoir pour nostre salut. Et principalement lors que celui de vostre derniere perte viendra vous troubler, comme estant l'un des plus sensibles que vous ayez iamais eus, songez à chercher des diuertissemens qui en retirent vostre imagination. La conuersation est vn charme si puissant en de semblables occasions, que bien souuent elle a destourné de la mort, des personnes qui estoient si opiniastres à la chercher, que sans elle le desespoir les y alloit precipiter. Il est vray que ie la voudrois telle que vous sçauiez qu'elle se trouue icy, car ils ne se rencontrent que trop de celles qui sont plustost ennuyeuses qu'vtilles. C'en est pas CHRISANTE, que ie ne croye que vous puissiez auoir vn

entretien agreable parmy vos Domestiques , & dans ce grand abord de personne de qualité qui vous visitent. Mais aux vns la liberté est trop contrainte par le respect , & aux autres il y a du hazard à bien rencontrer. De sorte, *Chrysante*, que ie ne suis pas sans apprehension , que la douceur de tant de belles & magnifiques solitudes qui vous environnent au lieu où vous estes , ne vous denient à la fin trop agreables. C'est là que les esprits affligés s'attachants avec trop de plaisir à des resueries tristes , acheuent de se plonger dans vne melancholie incurable. Et c'est aussi vn contentement funeste à ceux qui ont enuie de faire des plaintes , de pouuoir commodément se separer du monde , pour soupirer en liberté. Vous estes aux champs *Chrysante* , & par consequent quelque somptuosité de bastiments , & quelque



pompe de richesses que vous voyez esclatter autour de vous , ie ne fais point de difficulté de dire que vous ne laissez pas d'estre dans la Solitude: Prenez garde s'il vous plaist qu'elle ne vous surprenne: Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle nous charme insensiblement & que plus elle augmente les maladies de nostre ame , plus nous nous figurons de delices à la suiure. La demeure de Paris & la frequentation de la Cour , sont les seuls remedes qui vous restent pour dissiper vostre ennuy. C'est vn seiour où vous sçauiez que les diuertissemens sont si grands & si doux , qu'il n'y a que les douleurs desesperées qui n'y puissent receuoir de consolation. Les vœux de tant de personnes qui vous y souhaitent , semblent vous obliger à ne leur estre pas inexorable. Je ne veux pas alleguer pour vous y attirer , plusieurs autres considerations;

qui regardent esgalement le repos de vostre esprit, & l'vtilité de quelques personnes qui vous sont aussi cheres que vous-mesmes. Aussi bien estant, comme vous estes, l'un des principaux ornements de cette Cour, il y a beaucoup d'apparence que vous ne l'en voudrez pas laisser plus longtêps priuée. Les Reynes, & tout ce qu'il y a de Princesses, & de Dames auprès d'elles, sont en peine de vostre long retardement : Vos fidelles seruiteurs ne le souffrent qu'auec d'extremes inquietudes : Tout le monde souhaite que vous y donniez bien-tost vn dernier terme : Et moy particulièrement *Chrysante*, qui crois me représenter mieux qu'aucun autre : le soulagement que vous receuriez icy, si vous y estiez, ie ne cesse de faire des prières à Dieu pour vostre retour, & les pense faire en mesme temps pour vostre santé. Voi

la, *Chrysante*, les refueries d'un ma-  
lade, & tout ce que son imagina-  
tion encore debile de la violence d'un  
ne maladie mortelle a peu concevoir,  
plustost pour tascher à vous diuertir,  
que pour aucune opinion que j'aye  
de vous pouoir consoler.





# A MADAME

## DES LOGES.

Il luy refinoigne le contentement qu'il a eu  
de voir Madamoifelle fa fille.

### LETTRE II.

**M**ADAME,

Ne voulez-vous pas bien que ie  
m'estime le plus heureux homme du  
monde , d'auoir receu voſtre Pour-  
traict en vn lieu , où ie n'oſois rien  
eſperer de plus doux que la mort ? Et  
certes i'allois mourir , ſi ce remede  
euſt tardé plus long-temps à me ve-  
nir retirer du deſeſpoir où i'eſtois de  
ne vous voir point. Vous receurez au  
moins cét aduantage de mon bon-  
heur , que deſormais il ne ſe trouue-  
ra perſonne ſi prophane , qui ne con-



Esle que vous estes Diuine, puis que  
vostre Image seule n'a pas faict en  
moy vn moindre miracle que de res-  
susciter vn mort. Ie ne me puis lasser  
de luy faire hommage, comme si vous  
estiez presente : Elle aussi comme si  
vous l'auiez instruite de la façon  
dont vous me traitez, reçoit mes  
respects avec ce mesme empire, dont  
vous regnez si agreablement dans les  
esprits, & qui fait naistre en mesme  
temps, deux choses presque incom-  
patibles. l'amour & la crainte. Ie l'exa-  
mine curieusement, mais ce n'est que  
pour l'admirer : car quel crime seroit-  
ce de se figurer quelque deffaut en ce  
qui vient de vous? I'y considere avec  
ques rauissement cette mesme dou-  
ceur dont vous charmez les esprits de  
tout le monde, i'y voy les traits de vo-  
stre visage, & cette representation est  
si excellente, que pour comble de mer-  
ueille, i'y remarque mesme des traits

de vostre esprit. En fin ie demeure  
confus d'auoir trouué hors de moy,  
vne chose que ie ne croyois pas pou-  
uoir estre bien exprimée que d'as mon  
cœur. Aussi est ce vn ouurage digne  
de vous, & qui faict voir que vous seu-  
le estiez capable de vous bien repre-  
senter. En vn mot pour vous empes-  
cher de rougir plus long temps d'un  
discours, que d'abord vous aurez  
trouué plein d'effrôterie, ie vous auer-  
tis que i'ay salüé & entretenu Mada-  
moiselle vostre fille, qui vous ressem-  
ble si parfaictement, que sans que ie  
l'eusse iamais veüe auparauant, ie l'ay  
reconneuë parmy ceste grande confu-  
sion de visages, dont on a les yeux es-  
blouis à la Cour. De sorte que ie dis en-  
core vne fois que i'ay receu vostre  
pourtrait: mais ç'a esté des mains de  
la Fortune. C'est à elle que ie suis redé-  
uable de cette grace, qui est si grande,  
qu'elle surpasse de beaucoup toutes les

injures que i'en ay iamais receuës, & qui m'en ont tant fait dire contre elle. Mais considerez encore combien sa liberalité a esté extraordinaire en ce present: puis qu'elle a voulu qu'il fust viuant, afin que ie fusse mieux consolé de l'ennuy que i'ay d'estre esloigné de vous. Que si i'eusse esté si sage que de la flescir par mes prieres, au lieu de l'irriter par mes plaintes, que scay-ie si elle ne vous eust point suscité quelque affaire pour vous attirer vous mesme en Bretagne: Il est vray que comme elle ne fait rien qu'avecque prudence, elle a creu que ie ne trouuerois pas mô repos en la ruyne du vostre, & n'a pas ignoré que le plaisir que vous auez à Paris, fait la meilleure partie du mien. Ie me contente donc de qui luy plaist. Elle a tellement surmonté mon esperance, que sans estre importun, ie ne dois ny demander, ny desirer d'auantage que ce qu'elle m'a donné.

Tout ce que ie puis, c'est de luy rendre  
graces, & tout ce qui me reste à faire,  
c'est de vous supplier que vous com-  
mandiez à vostre Image de ne viure  
plus si serieusement avecques moy,  
que ie sois tousiours contraint de de-  
meurer auprès d'elle dans ces respects  
qui troublent tout le plaisir de la con-  
uersation. Je souffriray cette rigueur  
iusques à ce que vous luy ayez es-  
crit; car ie ne veux deuoir qu'à vous la li-  
berté que ie desire prendre de l'entre-  
tenir de mes réueries, sans qu'elle m'e-  
stime ny extrauagant, ny indiscret:  
Et certes il semble qu'elle ne me doi-  
ue pa, estre plus seuer que son Orig-  
nal. A faute de cette instruction, pour-  
ce qu'elle me voit à la Cour, elle me  
prend pour vn Courtisan: Et cepen-  
dant vous sçauiez, Madame, si l'en ay  
ny l'humeur, ny les gallanteries, & si  
ie les veux auoir. Moy de qui on a ia-  
mais tiré de compliments que de la  
mesme



*Faret.*

85

mesme sorte qu'on tire des confessions  
de crime à la torture, & qui hay la  
contrainte d'estudier vn discours, au-  
tant que celle de composer vn liure.  
Rendez donc témoignage de ma fran-  
chise, s'il vous plaist, & faites sçauoir  
à ceux qui ne me cognoissent pas, que  
ie suis veritable, comme ie le suis prin-  
cipalement, lorsque ie proteste d'estre  
toute ma vie,

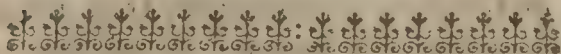
MADAME,

A Nantes ce 2. Aoust.

1626.

Vostre tres-humble, & tres-  
obeissant seruiteur,

F A R E T.



# A MADAME

## DÉSLOGES.

Il luy escriit sur le dessein d'un voyage qu'elle  
doit faire en Poitou.

### LETTRE III.

**M**ADAME,

Je ne sçay s'il est bien vray que vous  
ayez resolu de quitter Paris, pour vous  
aller confirmer dans vostre desert  
de Poitou: Mais quelque dessein que  
vous ayez, ie ne puis m'empescher de  
vous dire que pour ce qui me touche  
ie ne m'en sçaurois affliger. l'appre-  
hende ce voyage seulement pour vous  
mesme, & pour la perte qu'y feront  
tant d'honnestes gens, qui cesseront  
de l'estre. S'ils peuuent viure avec plai-  
sir apres que vous serez partie de cet-

te ville, où ils ne doiuent estre contents, que pource que vous y estes. Pour moy, apres m'estre examiné iusques au fond de ma pensée, ie trouue que ie suis tousiours de la mesme humeur où vous me vistes hyer, lors que vous nous filtes cette menace, & que i'ay mais ie n'ay receu de mauuaise nouvelle, qui m'ayt moins touché que celle-là. Ce n'est pas que ie sois insensible; mais l'opinion que i'ay que vous me faiçtes l'honneur de me vouloir vn peu de bien, est si forte, que pourueu que vous puissiez vous refoudre à me souffrir, quand mesme vous iriez aux Indes, ie suis bien asseuré que ie ne feray iamais absent de vous. C'est aux amitez vulgaires à se plaindre de l'esloignement, & le plus grand tesmoignage de leur foiblesse, est de recourir plustost aux regrets, qu'aux remedes. Quiconque peut estre present, & se laisse lan-

guir eternellement. Voila quelle est ma Philosophie, & comme vous me conduisez tous les iours à des extremitez vertueuses. Ierougis quand il me souuient de vous auoir autresfois enuoyé des plaintes sur vn semblable sujet, & d'auoir fait laschement vne faute, que ie ne pardonnerois pas maintenant à vn autre. Il est vray que comme toutes les grandes choses ont de petits cōmencements, il falloit aussi que cette extrefme passion que i'ay à vous honorer, eust ses foiblellés & ses defauts deuant que d'arriuer à sa perfection. Mais à cette heure, madame, qu'il ne s'y peut rien adjouster, ie declare frâchement que vous ne me sçauriez plus dōner de petites craintes; Il faut d'extraordinaires accidents pour m'estōner, & pourueu que la Mort ne viole point le priuilege que vous deuriez auoir de durer au moins autant que le monde, ie dishardiment qu'il n'y a gueres de

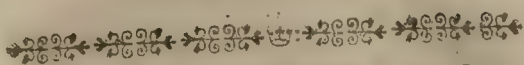


choses qui me puissent affliger. Vivez  
 seulement Madame, & si la fortune n'est  
 pas assez riche, pour vous payer tout ce  
 qu'elle vous doit, vivez au moins avec  
 la moindre partie des contentements  
 que vous meritez: Car encore avec ce-  
 la, ie sçay bien que vous serez plus heu-  
 reuse que vo' n'estes, & que ie ne mou-  
 ray iamais d'ennuy. C'est pourquoy ie  
 vous supplie que quand vous me vou-  
 drez faire peur à l'aduenir vo' preniez  
 quelque meilleur suiet, que de me dire  
 que vous auez enuie de changer de de-  
 meure. Le Soleil n'a pas moins de lu-  
 miere, ny de vertu lorsqu'il s'esloigne  
 de nous, que quand il en est proche, &  
 si nous voulions changer de climats, à  
 mesure qu'il change de maisons, nous  
 pourrions tousiours auoir le Printemps.  
 Et à parler sainement, lors que vous ne  
 serez plus icy, pensez-vous que ie sois  
 obligé de m'arrester, ou que ie sois de  
 ces personnes considerables, qui sont

attachées à de certains lieux, comme les Estoilles fixes dans le Ciel: non certes, Madame: Et puis que vous agissez plus puissamment sur mon esprit: que ces corps superieurs n'agissent sur nos corps & sur nos destinées, ie veux que vous regliez le cours de ma vie, quand mesme elle vous seroit odieuse. Lors que vous serez dans Paris, i'auray de la peine à sortir iusques aux Fauxbourgs: Si vous suiuez la Cour, ie me resoudrois à me declarer Courtisan: Et quand vous commencerez d'aymer la vie champestre, ie commenceray aussi de renoncer à la confusion de villes pour suiure l'innocence du village, affin de vous pouoir témoigner par tout que ie suis veritablement,

MADAME,

Vostre tres-humble, &c!



A MONSIEVR  
DE BALZAC.

Il luy persuade de reuenir à Paris.

LETTRE IV.

MONSIEVR,

J'ay fait long temps difficulté de troubler par mes lettres le repos que vous estes allé chercher si loin de la Cour, & qui vous a faict preferer la demere d'un desert, à la conuersation des hommes, & aux delices de Paris: Mais à la fin j'ay trouué tant de raisons, qui m'ont contraint de n'auoir plus ce scrupule, que quand ie deurois souffrir toutes les iniures que les Echos de vos rochers ont apprises des Bergers de vostre contrée, & m'attirer toute la hayne, & la colere des Diuinitiez de vos bois, & de vos fontaines,

dont vn Poëte diroit que vous estes l'ordinaire entretien, ie suis resolu d'interrompre le plaisir que vous y receuez. Il me semble que vous auez assez frequenté des lieux qui ne le font que de vous, & quoy que la façon dont vous les auez d'escrits me les rendent veritables, si est-ce que ie scaurois leur porter ce respect, de ne souhaitter pas qu'ils rendent à vos amis ce qu'ils ont vsurpé sur eux. Certes i'aduouë bien que c'est vne des plus grâdes douceurs de la vie, de pouuoir estre seul, quand on est ennuyé de viure dans la confusion: & particulierement se doit estre vne partie de la felicité d'vne personne comme vous, de pouuoir de temps en temps se separer du monde, où vous ne trouuez que fort rarement les choses que vous trouuez en luy-mesme. Il y a bien dans la Cour des diuertissemens qui ne sont point ailleurs: Mais aussi il y a tant de desordres, & de



laschesmaximes à obseruer, qu'il est presque impossible qu'un esprit libre s'y puisse arrester. Il y engendresouuent le mesme chagrin, qu'à demeurer trop long temps dans de belles maisons, où l'esprit & les yeux se lassent à la fin de ne voir iamais que les mesmes bastiments, les mesmes peintures, les mesmes fontaines, & les mesmes parterres: Et où rien n'est capable d'empescher qu'on n'y deuienne melancholique, que la conuersation d'un honnest homme, avec qui l'on remarque d'heure en heure des nouveautez dans les choses vieilles. Icy ie ne voy iamais que les mesmes visages, les mesmes compliments, & les mesmes artifices, & reserué deux ou trois, ie parle à fort peu de personnes, de qui si ie ne deuine la pensée qu'ils ont pour me respondre, ie suis asseuré qu'elle ne vaut gueres mieux que celle du V. Voila comme les

hommes ne sont iamais contents, & comme en quelques lieux qu'ils puissent estre, il leur manque tousiours vne partie de ce qui les peut rendre heureux. Car comme la magnificence de ce grand monde a ie ne sçay quel esclat qui nous éblouit, & nous trompe, il est aussi tres-certain que l'innocence des lieux qui en sont éloignez, nous reud à la fin si simples, que quand nous sommes contraincts de reuenir nous sousmettre à cette noble seruitude, nous sommes quelques temps que l'abord d'un Prince nous donne le mesme estonnement, que la presence du Roy à ces petits escoliers, qui veulent faire les Comediens. Au moins pour moy ie dis franchement que i'ay vne telle facilité à me former aux mœurs, & aux inclinations de ceux que ie frequente, que ie change presque aussi souuent d'humeur que de compagnie. Si i'auois communi-

cation avec les Anges , ie pense que  
 ie deuiendroisquelque chole de plus  
 qu'homme , & si ie ne voyois que  
 des bestes , ie croy que ie perdrois la  
 raison. Je ne sçay si c'est foiblesse ou  
 complaisance , mais ce que ie vous en  
 dis , n'est que pour vous faire enten-  
 dre , que ny la Cour , ny la solitu-  
 de ne sont pas des lieux où nous de-  
 uions estre si cõtens, que nous n'ayons  
 suiet de porter enuie à ceux qui sont à  
 Paris. Vne des plus grandes preuues  
 que i'aye, que tout ce qu'on sçanroit  
 fouhaitter se trouue dans cette mer-  
 uelle des Villes , c'est qu'on y peut  
 mesme rencontrer deux choses qui  
 sont incompatibles, la solitude, & la  
 confusion. l'ayme à les faire succeder  
 l'une à l'autre, mais ie veux que ce soit  
 sans peine , comme en ce lieu-là, où  
 l'on peut estre comme dans les de-  
 serts, & iouyr d'un profond repos,  
 au milieu du tumulte, & des affaires.

Par tout ailleurs il faut estre Estranger , pour n'estre pas aussi - tost cogneu de tout le monde , & làquand ie voudray ie seray plus seul , & mieux caché , que vous n'estes dans vostre Hermitage , & quand il me plaira aussi i'entendray des nouuelles de toutes les Nations de la terre , & verray en moins d'une heure , vn abregé de toutes les raretez du monde. C'est cette seule diuersité, qui peut rendre vn seiour parfaitement agreable. Et ie ne me suis arresté à vous les représenter que pour vous en faire ressouuenir , au cas que les delices de vostre petit Empire, vous eussent peu faire oublier celles de toute la France. Cependant ie me console avec vos amis , & suis bien aise qu'ils m'aident à supporter vne partie de l'ennuy que nous avez laissé, en vous esloignant de nous. Vous sçavez quel soulagement c'est de voir

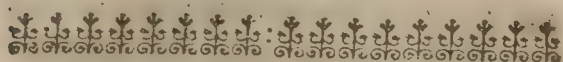


que nos soupîrs en font naître d'autres, & n'ignorez pas que de semblables maladies sont moins mortelles, lors qu'elles deuiennent contagieuses. Neantmoins ne vous fiez point tant à cela, que vous negligiez de venir reuoir,

*A S. Germain en Laye,  
ce 3. Octobre 1625.*

Vostre seruiteur tres-humble  
& tres-affectionné,

F A R E T.

A MONSIEUR  
DE VAUGELAS.

Il luy reproche son long silence.

## LETTRE V.

MONSIEUR,

Voicy la quatriesme lettre que ie vous escris, sans que i'aye peu obtenir de vous vn seul mot de consolation en l'extrême tristesse où ie suis de ne vous voir point. Je ne sçay pourquoy vous me refusez vne grace que ie reçois de ceux à qui ie ne l'ay iamais demandée, si ce n'est que vous croyez que ie n'ay pas deu viure si long-temps. apres la violence que ie me suis fait de quitter Paris. Dieu vueille que ce ne soit pas vostre faute, & que l'on ne m'ayt rendu pas vne de plusieurs lettres que

vous m'avez peut-estre faict l'honneur de m'écrire. Cependant trouuez, s'il vous plaist, quelque moyen de me tirer de l'inquietude où ie suis, & faites si bien, que ie ne sois pastoujours en peine d'inuenter de nouuelles excuses, pour vous iustifier enuers moy mesme, du peu de soin qu'il semble que vous auez d'empescher que ie ne sois pas entierement mal-heureux. Tout ce que ie puis faire, Monsieur, pour vous monstrier la colere où ie suis, c'est de ne vous mander point d'autres nouuelles que des miennes: Elles sont si tristes, que si ie vous les pouuois bien exprimer, ie croirois m'estre assez vangé de vous dire que c'est vous qui en estes cause. Il me suffit que vous sçachiez vne chose qui n'est que trop veritable à mon dommage, & à la confusion de Penthée, & de vous, qui en estes les auteurs: c'est que ces mauuaises nuités dôt ie vous faisois

des plaintes, sont encore plus agitées  
d'inquietudes qu'elles n'estoient, &  
comme ie ne pouuois auoir du bien  
qu'en vostre presence, i'ay perdu mes-  
me iusques à cét illustre sommeil, qui  
souloit faire l'vne de mes plus sensibiles  
voluptez, & que vous m'avez ouy nô-  
mer si souuent le Pere de la vie, contre  
l'opinion de ceux qui veulent qu'il soit  
frere de Mort. Voyez à quoy i'en suis  
reduit, & si vous n'estes pas de dange-  
reuses personnes de traiter si cruelle-  
ment vos amis en leur absence : Et  
apes tout cela aduoüez que i'ay trop  
de bonté d'estre encore comme ie suis,

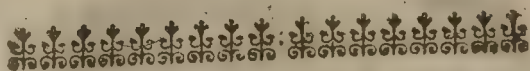
MONSIEVR,

*A Nantes le 2. Aoust.  
1626.*

Vostre seruiteur, &c.

A MONSIEUR





# A MONSIEVR DE VAULGELAS.

Il respond à vne lettre qu'il luy auoit escriitte.

## LETTRE VI.

**M**ONSIEVR,

Vous estes comme ceux qui font rarement des presens; mais qui reseruent leur magnificence à donner tout à la fois de quoy faire vn pauvre si riche, qu'il ne luy reste plus que desirer. C'est vne sorte de liberalité, qui veritablement est dans l'esclat, & dans la pompe; mais qui ne laisse pas de faire souffrir le plus souuent beaucoup d'incommoditez à ceux qui l'attendent. Vous sçauiez quel danger il y a de passer soudainement d'une extremité à l'autre, & c'est pourquoy ie m'estonne

comment apres m'auoir tenu si long-  
tēps dans la tristesse, vous n'avez point  
apprehendé de me donner tout à coup  
vne si ample matiere de ioye. Pour  
moy qui n'ay qu'un petit fonds, & qui  
ne scaurois faire de grāds presens sans  
me ruiner, ie donne ce que ie puis, &  
ce que ie pais, est si peu de chose que  
mes plus grands efforts sont des mar-  
ques de foiblesse. C'est à vous qui estes  
dans les grands partis, de vous jeter  
comme vous faites, dans les grandes  
aduances, & de m'enrichir des choses  
que vous méprisez. Je vous dis cecy,  
pource qu'il semble que vous ne vou-  
liez pas que ie prenne garde à tant de  
belles & agreables diuertissemens, que vous  
m'avez escrittes; Et cependant vous ne  
iugez pas que ma necessité est si gran-  
de, que ie pourrois faire ma fortune  
des choses que vous ne trouuez pas di-  
gnes d'auoir place dans vos thresors.  
Mais ie ne voy pas que ie fais le prodi-

gue  
ma  
fera  
la r  
ils n  
passé  
rois  
per  
vou  
la p  
trop  
pé,  
ce v  
ceux  
vous  
fion

AN

gue du peu qui me reste, & que ie m'emancipe à dire plus que ie nescay. Ie feray plus sagement de demeurer dans la retenue, & d'imiter ceux qui quand ils n'ont plus d'entretien, veulent faire passer leur silence pour modestie. Ie serois habile homme, si ie vous pouuois persuader qu'il ne tient qu'à moy de vous faire vn bon discours, si i'en auois la patience. Mais vous me cognoissez trop bien pour y pouuoir estre trompé, & ie ne suis pas deuenu assez fin en ce voyage, pour en faire accroire à ceux de la vieille Cour. Il me suffit que vous croyez que ie suis tousiours passionnement,

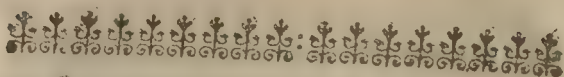
MONSIEVR,

*A Nantes le 6. Aoust,*

1626.

Vostre tres-humble, &c.

f ij



A MONSIEVR  
DE VAUGELAS.

Il luy donne aduis d'un don, que Monseigneur  
Frere du Roy luy a fait, d'une char-  
ge de Gentilhomme Ordinaire  
de la Maison.

LETTRE VII.

MONSIEVR,

Je suis bien aise que vous fassiez  
toutes mes ioyes, & toutes mes tristesses:  
pource que quand ie deuray auoir  
du bien, il me fera tousiours d'autant  
plus doux, qu'il ne m'en sçauroit gueres  
arriuer que par vostre moyen: Et  
quand ie ne pourray euitier d'auoir du  
mal, vous trouuerez assez de remedes  
pour me le faire supporter patiemment.  
En un mot, c'est que vos interests sont  
tellement deuenus les miens, & ie préds



telle part à tout ce qui vous arriue, que  
 si vous estiez Pape, l'Eglise seroit en  
 danger d'un Schisme ; car sans estre  
 content de la dignité de Cardinal, ie  
 croyrois estre ce que vous seriez. Je  
 vous diray donc comme Monseigneur  
 Frere du Roy, vous a donné vne char-  
 ge d'Ordinaire dans sa Maison, & s'est  
 declaré particulierement par ce choix,  
 & qu'il a fait de vous, Iuge equitable  
 du merite, & Protecteur de la Vertu.  
 Certes cela est tellement venu de son  
 mouuement que vos amis mesmes s'ex-  
 cusent de vous y auoir seruy, pour ne  
 rauer pas à un si bon Maistre, la gloire  
 d'une si bonne action, & tout le mon-  
 de espere de voir desormais fleurir a-  
 uecques luy le siecle des honestes gens.  
 Je pense que vous ne tarderez gueres à  
 le venir remercier, & ie tireray encore  
 cet aduantage du bien qui vous est ar-  
 riué, de vous reuoir plustost que ie ne  
 croyois. Ne craignez pas de hazarder

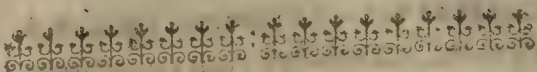
vostre voyage: car au pis aller vous me  
trouuerez icy. C'est vn contentement  
que vous estes plusieurs fois venu cher-  
cher d'un bout du monde à l'autre,  
c'est à dire de la rue Daufine à l'Hostel  
du Mayne. Voyez si vostre bonne for-  
tuneme rend desia insolent, & s'il n'est  
pas bien vray que les honneurs chan-  
gent les hommes. Toutesfois ie vous  
puis asseurer que ie n'ay point changé  
au dessein que i'ay faict d'estre toute  
ma vie,

MONSIEVR;

*A Nantes ce 30. Aoust.*

1626.

Vostre tres-humble, & tres  
obeissant seruiteur,  
F A R E T.



# LETTRE DE

MONSIEVR D'AVBY.

A \*\*\*.

Il luy décrit les merueilles du Dauphiné, & cette  
lettre sert à faire entendre la  
suiuante.

**M**ONSIEVR,

Vous m'avez extrêmement obligé  
de me donner de vos nouuelles, & la  
promesse seule que vous me faictes  
de vostre amitié, suffit pour me rendre  
heureux. Je vous écris d'un pays, où  
j'espère vous voir bien tost. La guerre,  
ou l'amitié paternelle, ou celle que les  
maris ont pour leurs femmes, obli-  
geront quelqu'un à venir icy, qu'à  
mon aduis vous n'abandonnerez pas  
à ce voyage. Si ie suis assez heu-  
reux pour vous y voir, ie vous mon-

treray ce que ie fais pour m'y plaire, & si ces mesmes choses vous contentent, ie seray bien aise de vous y tenir compagnie, & contribuer tout mon soin pour vous empêcher d'y languir. L'air y est fort doux, & la diuersité des montagnes & des plaines, fait par tout vn aspect assez agreable. L'excellence de ce qu'elles produisent, rend les sages contents, & l'abondance ne laisse presque rien aux Auaricieux à desirer. La pluspart des choses y sont dans leur innocence, & dans leurs puretez naturelles: Les hommes y vivent sans malice, si ce n'est ceux que la Cour y a corrompus: Il y en a de sçauans pour vous entretenir des choses serieuses, & de chasseurs si vous aimez la chasse. Et quand la rigueur du temps destruiet les plaisirs de la campagne, l'on trouue de bons diuertissemens à la ville, qu'il est aisé de s'en consoler. D'ailleurs les Dames y ont des graces si naïfues qu'elles



forcent ceux qui les voyent à mépriser  
mesmes Paris, & non seulement la na-  
ture a mis en elle ses thresors, mais  
en a remply toute la Prouince. Il n'y  
a endroit où il ne paroisse quelque  
chose de merueilleux: & pour la Phi-  
losophie naturelle, il n'y a point de  
si belle escolle au monde que celle-cy.  
Vous serez de mon opinion lors que  
vous aurez veu qu'en vn mesme lieu la  
nature accorde deux cōtraires, & vio-  
lant ses loix, fait sortir d'une mesme  
source du feu & de l'eau, & cōme pour  
les maintenir elle ne dōne iamais tant  
de force à celuy qui attaque, qu'elle  
n'en laisse à l'autre ce qu'il en faut pour  
luy resister, & ainsi ne diminuë pas  
leurs qualitez, mais seulement les égale  
pour les faire subsister ensemble. L'on  
y voit encore vne montagne inacces-  
sible aux hommes, toute peuplée d'ani-  
maux, qu'il faut croire que les Aigles y  
portent, si ce n'est que sa forme n'ayât

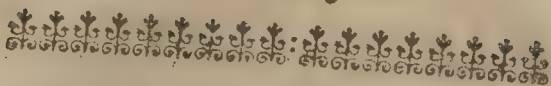
pastoufours esté la deffence de la cō-  
queste, ayt eu autrefois vn chemin fa-  
cile pour y monter, & que peut estre  
il arriua vn iour que quelques trou-  
peaux y paissans, il tomba vne si gran-  
de ruine, qu'elle leur en rendit à mes-  
me temps la descente impossible : De  
forte qu'estans contraincts d'y demeu-  
rer, plustost que de se precipiter, ils y  
ont conserué leur espece iusques à  
maintenant. Quoy qu'il en soit, l'on  
entend leurs voix resonner par les va-  
lées, & l'on les voit quelquesfois pa-  
roistre sur le panchant des precipices.  
D'un autre costé il y a des cuues na-  
turellement taillées dans le rocher, qui  
selon qu'elles sont, ou pleines, ou vui-  
des d'eau, annoncent l'abondance ou  
la sterilité de l'année. Si bien qu'elles  
seruent d'oracles à ceux qui trafiquent  
icy en choses necessaires à la vie. Si tout  
cela n'est pas capable de vous faire pas-  
ser la riuiere de Loyre, i'adiousteray,

encore à tant de raretez, vne chose assez extraordinaire, & qui peut estre vous en donnera enuie. C'est vne Tour qui est remplie d'un air si pur, & si ennemy de ce qui ne l'est pas, qu'aussi tost que l'on y porte quelque animal venimeux, agissant sur luy comme sur son contraire, il meurt incontinent. En fin parmy tant de choses differentes, l'on y peut trouuer de la douceur & du contentement, aussi bien qu'en la diuersité des tons de la Musique. C'est ce qui me faict croire, que quelqu'une vous y pourra attirer, & que si ce n'est comme curieux, au moins comme ami vous renoncerez pour vn temps aux magnificences de Paris, pour venir voir si c'est avec raison que ie m'en mocque. Ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres humble & tres-obeissant  
suiect, & seruiteur,

D'AVBY.



A

M O N S I E U R

D' A V B Y.

Il regrette son absence de Paris.

L E T T R E V I I I.

M O N S I E U R,

Je ne sçay si ie vous dois plaindre  
 d'auoir quitté Paris, pour vous en aller  
 en Daupiné. C'est vne Prouince dont  
 vous m'avez dit tant de loüanges, &  
 que ie vous ay ouy nommer si souuent  
 le pays des merueilles, que i'ay peur  
 que les plaisirs de Grenoble ne soient si  
 doux, qu'à la fin ils ne ruynent les no-  
 stres, & ne nous fassent perdre tout à  
 faict, ce que vous nous avez emporté,  
 lors que vous estes party d'icy. Toute-  
 fois si vous n'y avez point de plus a-



greable diuertissement que celuy d'aller estudier la nature, dans les miracles qu'elle y fait voir, ie ne pense pas que vo<sup>s</sup> ayez suiet de vous y arrester, puis-que vous pouuez trouuer en moy les mesmes choses qui vous donnent tant d'admiration. Vostre Tour sans venin, n'est point si pure que l'amitié que ie vous porte. & le poison de tant de serpents d'ot la Cour est pleine, n'en scauroit approcher sans perdre sa force. Cette montagne que vous nommez inaccessible, ne l'est point tant, qu'il ne soit encore plus difficile à qui que ce soit, d'atteindre à la haute opinion que i'ai de vostre Vertu. Et si vous estes estonné que le feu & l'eau sortent d'une mesme source, vous le deuriiez bié estre aussi de sçauoir que l'ardente amour que i'ay pour Clarice, ne produise que des froideurs. mais i'estime trop la force de vostre esprit, & les delices du lieu où ie suis, pour leur faire ce tort de

croire que vous puissiez vous résoudre à viure ailleurs avec contentement, Paris n'a pas seulement de quoy plaire, mais de quoy assouvir de tous les plaisirs. Neantmoins i'aduouë qu'il est quelques fois necessaire d'auoir vn peu de mal, pour se remettre en appetit des voluptez. Lors qu'elles sont trop abondantes, & trop faciles, nous en perdons aussi facilement le goust. Les hommes sont presque tous de cette humeur, que pour les faire deuenir sobres, il les faudroit contraindre à se trouuer tous les iours en des festins, & pour les rendre chastes, on n'auroit qu'à les condamner à viure tousiours dans des Serails. Ce vous est vn bon-heur que vous ayez esté contraint de vous aller promener, pourueu que ce ne soit pas si long-temps, qu'on ne songe à vous faire reuenir deuant que vous mouriez de langueur. Pour moy ie sçay bien que i'y perdray plus que vous: car met-

tant, comme ie fais, la felicité de cette  
vie, à conuerſer avec des perſonnes qui  
ont les excellentes qualitez que vous  
auez, ie tiendray pour mal employé  
tout le temps que voſtre abſence me  
dérobc, & dont quelque autre profite  
ſur moy. le conſeille à Monsieur Videt  
d'en eſtre bon meſnager, pource qu'un  
iour ie le prieray de m'en rendre com-  
pte, & vous prieray auſſi de me repa-  
rer le dommage que vous me faites  
ſouffrir maintenant, en m'aymant à  
l'aduenir encore plus que vous me fai-  
tes. Adieu, ie ſuis,

MONSIEUR,

*A Paris le 25. Octobre*

1626.

Vostre ſeruiteur tres-humble  
& tres-affectionné,  
F A R E T.

LETTRE DE  
MONSIEVR D'AVBY.

A M<sup>R</sup> FARET.

Il luy demande vne lettre qn'il luy auoit  
escrite, laquelle ne luy auoit  
pas esté rendue.

Monsievr,

On m'a escrit du lieu où vous estes  
que ie deuois bien tost receuoir vne  
lettre d'un de mes Amis, qui est si bon-  
ne, qu'elle se peut esgaller aux meil-  
leures que l'on estime aujourd'huy.  
Pour moy i'ay creu facilement que  
cela pouuoit estre, me ressouenant  
que i'en ay plusieurs qui sont capables  
de produire des ouurages parfaicts, &  
qui peuuent en nostre siecle faire des  
choses



choses aussi hôteuses aux passez, qu'v-  
 tiles à l'aduenir. Mais lorsque i'ay sçeu  
 que vous en auiez pris la peine, & que  
 c'estoit de vous que ie deuois attendre  
 cette faueur, ie n'ay plus douté que les  
 aduis qu'on m'auoit donnez ne fussent  
 veritables. Cependant c'est vn bien  
 dont ie ne iouys encore qu'en esperan-  
 ce, & duquel i'ay seulement ouy par-  
 ler. le nescay, puis qu'il m'est d'estiné,  
 pourquoy l'on me faict ceste violen-  
 ce de me le retenir. C'est vn outrage  
 que ie ne fis iamais à personne, & où  
 beaucoup d'honnestes gens commen-  
 cent de s'interessier. Vostre vertu don-  
 ne vn si grand prix à tout ce que vous  
 faites que de ma plainte on en a faict  
 vne cause generale. Si bien que ie vous  
 la demande maintenant de la part de  
 tout le monde, & vous ne me la scau-  
 riez plus refuser sans desobliger toute  
 vne Prouince. Que si d'aduanture vous  
 n'auiez pas songé à ce que i'espere de

vous, jugez si cela ne vous y doit pas faire résoudre. Pensez-vous qu'il soit iuste, que vostre esprit soit seulement agreable dans la conversation, & que vous employez de si excellentes pensées à des choses qui durent si peu ? Non, certes, vous devez cet ornement à l'Eternité, & ce grand Euesque de Marseille, qui cognoissoit toutes choses, & qui nous a laissé de si beaux preceptes, pour nous bien cognoître nous-mêmes, vous auroit en vain iugé & estimé digne de le seconder en tous ses plus beaux desseins, si vous n'eussiez employez pas seulement à vne partie. Croyez-vous qu'il vous ayt donné des loüanges publiques, pour vous obliger à ne faire que des actions particulieres, & que ce iugement dont il a tant fait d'estat pour la pureté de nostre langue, ait esté pour vous le faire appliquer à des choses de peu d'importance, comme à vous faire estimer

iudicieux d'as les compagnies. Il a creu  
par là vous obliger à prendre la route,  
& à conduire à la fin la plus illustre de  
toutes les Histoires qu'il auoit com-  
mencées, & qu'aujourd'huy toute la  
France attéd de vous avec inquietude.  
Pour moy i'ayme si fort vostre renom-  
mée, que ie vous abandonne, pour me  
ranger du costé de ceux qui vous font  
ceste demande, & iusques à ce que vous  
m'ayez fait voir qu'elle vous importu-  
ne, ie la continueray tousiours, & ne  
m'en excuseray apres que par la quali-  
té que ie prends,

MONSIEVR, de

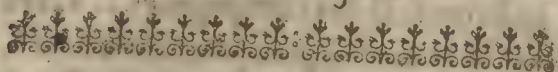
A Grenoble ce 3. Nouembre.

1626.

Vostre tres humble seruiteur,

D'AVBY.

g ij



A MONSIEVR  
DE MEZIRIAC.

Il enuoye son iugement sur quelques corrections de la version de Plutarque, & l'exhorte à les continuer.

LETTRE IX.

MONSIEVR,

Il ne se peut rien voir à mon auijs de plus iudicieux, de plus sçauant, ny de plus clair que ce que vous m'auiez enuoyé; Et ie suis asseuré que cette petite partie de vostre dessein est capable de desabuser tous ceux qui croient que c'est vn crime que de reprédrer Amyot. Au moins ie ne doute nullement que ceux à qui il restera quelque lumiere de bon sens, n'auoient que Plutarque vous est autant obligé, que si vous l'auiez ressuscité pour luy rendre sa pre-



miere grace, & venger avecques luy  
les iniures qui luy auoient esté fai-  
ctes en France. le ne laisse pas pour-  
tant d'estre du party de ceux qui  
estiment le stile de son Traducteur,  
aussi n'avez vous pas entrepris de re-  
former ses paroles, mais seulement de  
mettre en leur pureté plus de trois mil-  
le passages, où les intentions de cet ex-  
cellent Autheur, sont trahies dans cer-  
te version. C'est neantmoins vn thre-  
sor où ceux qui sçauent bien choisir  
peuuent se faire riches, & cet ouurage  
a esté le premier par qui l'on a com-  
mencé de cognoistre que nostre lan-  
gue pourroit vn iour acquerir assez de  
force & de beauté, pour atteindre l'ex-  
cellence de la Grecque & de la Latine.  
Ses fautes mesmes sont iudicieuse, &  
quelquesfois il met de si bonne grace  
ses pensées en la place de celles de son  
Autheur qu'on peut dire qu'il le chan-  
ge plustost qu'il ne le corrompt. C'est

par là que les ignorans ont esté trompez iusques à ceste heure, & le seront tousiours iusques à ce que par vn zele extraordinaire de charité, quelqu'un les retire de leur auuglement. Ie ne sçache auourd'huy que vous, qui soit vraiment capable de ceste entreprise, & qui dans cette infinie diuersité de matieres, puisse ietter des lumieres si claires, qu'il n'y reste d'obscurité. Ie vous coniore au nom de toute la Frâce d'acheuer ce glorieux trauail, & vous en coniore encore par la reputation que vous allez acquerir à nostre Bresse, dont vous estes le plus fameux ornement. Certes il y a beaucoup de raisons qui me font aymer ceste petite Prouince, mais il n'y en a pas moins qui me la font estimer. Et à parler sainement, ie ne puis assez admirer que tout en vn temps elle ayt donné au monde presque autant de grands Personnages, que tout le reste de ce

Royaume en a produit en plusieurs années. Quand feu Monsieur le President Favre n'auroit pas fait fleurir toutes les espines du droict en ses escrits, & quand il n'auroit pas esté le Chef & le Pere de la iustice dans vn celebre Senat, la seule gloire qu'il a eue d'estre Pere de Monsieur de Vaugelas, ne suffiroit-elle pas pour le faire mettre au premier rang des Hommes illustres? Feu Monsieur Duret n'a-il pas trouué, & laissé en heritage à l'vn de ses Enfants, la science d'affoiblir l'empire de la mort, & de faire disputer la vie des hommes contre cette necessité souveraine, qui veut que nos iours soiét limitez? Et s'il m'est permis de parler à vous de vous-mesme, n'est-il pas vray Monsieur, que si les sciences se pouuoient donner comme les richesses, & les autres biens qui sont hors de nous, vous pourriez faire des Theologiens & des Philosophes, sans vous

incommoder? & qu'apres ces libera-  
lités, il vous resteroit encore assez de-  
quoy faire vous tout seul vne aussi ex-  
cellente Academie, que celles qui ont  
acquis tant de reputations delà les Al-  
pes? Vous possédez au plus haut degré  
de la perfection, deux facultez de l'es-  
prit qui se destruisent ordinairement  
l'une l'autre, tant elles sont contraire;  
& peut estre que iamais personne ne  
les a mises en si bonne intelligence que  
vous. On peut dire sans flatterie, &  
sans hyperbole, que si les meilleurs li-  
ures de l'Antiquité & des derniers sie-  
cles estoient perdus, on les pourroit  
retrouver dans vostre memoire: Que  
si la langue Hebraïque, la Grecque, &  
la Latine estoient tout à fait mortes,  
vous les pourriez resusciter: Et en fin  
que si les Italiens, les Espagnols, & les  
François auoient oublié les leurs, vous  
pourriez esgallement à tous en rendre  
l'usage, & leurs en donner des preces



ptes. Mais outre cela, par vne grace extraordinaire, vous estes doüé d'un iugement si solide & si net, que cette multitude infinie de choses sublimes dont vous auez l'ame pleine, est attribuée dans vos ouvrages, avec vne ordre si clair & si iuste, qu'il est impossible d'y remarquer iamais aucune confusion. On voit ordinairement que ces esprits ardents à rechercher la cognoissance vniuerselle des choses, en deuiennent malades, & sont à la fin possédez des Sciences & des Arts cōme de mauuais Demons, qui les agitent: Vous au contraire, les possédez si souuerainement, qu'il semble que vous les ayez apprises en cette mesme escole où le premier Homme fut instruit, & où saint Paul, le grand Capitaine qu'il estoit, se rendit le docteur des peuples. Ceux qui vous cognoissent comme ie fais, & tant de grands Personnages qui vous admirent & vous consultent

tous les iours, sçauent si c'est mon amitié qui me fait parler de cette sorte, ou si en conscience ie soustiens le party de la verité. Ce que i'en ay dit n'a esté que pour vous représenter combien vous estes obligé de cultiuer, comme vous faites, les grands dons que vous auez receus de Dieu, & de contribuer tout vostre soin à rendre fameuse nostre petite ville. Vous & Monsieur de Vaugelas l'auetz desia fait assez voir, que pour estre des derniers François, vous ne laissez pas de pouuoir enseigner aux plus anciens le vray vsage de leur langue. Acheuez de monstrier à tout l'Europe que nous auons des hommes qui peuuent augmenter le nombre de ses Illustres. Acheuez tant de hardis desseins que vous auez sur les plus beaux Liures del'Antiquité, afin de ne faire pas mentir ceux qui disent que vous en sçauetz tousiours plus que les Autheurs sur lesquels vous entre-

prenez de trauailler. Et particuliere-  
ment pour les correctiōs que vous fai-  
tes sur la version de Plutarque, rien ne  
vous doit rebuter : car ie vous assure  
qu'il ne tiendra pas à vos amis que les  
opiniastres ne sortent d'erreur. C'est  
vn combat où ie me suis desia exercé,  
& par lequel i'espereme rendre signa-  
lé: Aussi sçai- ie bien que c'est tousiours  
estre de la bōne opinion que de suiure  
la vostre, & quand toute l'vniuersité  
seroit contre moy, ie croirois neant-  
moins estre le plus fort, pourueu que ie  
vous eusse de mon costé. Ce n'est pas  
que le nōbre de ces esprits rebelles soit  
grand, toutesfois il est necessaire de les  
dompter d'abord, pour seruir d'exēple  
& faire triompher la verité. Vous sça-  
uez bien qu'il ne s'est iamais proposé  
d'extrauagance si ridicule, qui n'ait eu  
ses Sectateurs, & qu'il faut tousiours  
estouffer les principes, pour en empes-  
cher le progrès. Ie ne vous en diray pas

dauantage, que nous ne soyons de re-  
tour à Paris. Cependant ie vous supplie  
de croire que ie n'ay pas esté si pares-  
seux que vous pensez, & que si ie vou-  
lois faire des plaintes, il se trouueroit  
peut-estre que vous ne m'accusez que  
pour vous iustifier. Je ne laisse pas  
pourtant d'estre tousiours,

MONSIEVR,

*A Fontaine-Bleau ce 4. May.*  
1626.

Vostre tres-humble, & tres-  
obeïssant seruiteur,  
F A R E T.





A  
MONSIEUR  
LE BRVN.

Il luy décrit les plaisirs dont il iouyt à Fontaine Bleau, & se plaint de ne receuoir point de ses lettres.

LETTRE X.

MONSIEUR,

Puis que vous desirez, que ie vous rende compte de toutes mes actions, & de quelle sorte ie vis en vn lieu où ie frequente moins d'hommes que d'arbres & de rochers, cette priere m'est si agreable, que si i'osois ie n'oublierois pas iusques à mes moindres pensées dont ie ne prisse la liberté de vous entretenir. Je vous diray donc, comme depuis que ie suis à Fontaine-Bleau, j'ay trouué plus veritable que

iamais l'opinion que j'ay, que l'habitude est incomparablement plus forte que la Philosophie, ny que la Raison mesme. Je sortis de Paris avecques tant de contrainte, que ie croyois véritablement sortir du monde, & pensois que tout le temps que ie serois ailleurs ne deuroit iamais estre mis au nombre des iours de ma vie. Cependant à force de me résoudre à desirer moins ardemment des choses que ie ne puis maintenant ny voir, ny posséder, ie fus tout estonné, que de tant de raretez qu'on admire dans cette ville incomparable, il ne m'en reste presque plus en la memoire, que le souuenir de mes amis. Depuis quelque temps ie suis icy dans vne tranquillité d'esprit si douce, qu'il semble que j'aye triomphé de la fortune, & qu'en terre j'aye trouué vne image de felicité qui nous sont promises dans le Ciel. Au milieu de la confusion ie gousté

tous les plaisirs de la solitude, & par-  
my tant de merueilles de la Nature &  
de l'Art, i'ay choisi vn endroit où les  
Poëtes pourroient feindre la demeure  
des songes & des resveries agreables.  
L'on diroit que pour me combler de  
bon-heur, tout le monde soit deuenu  
aueugle, & n'en remarque pas la beau-  
té, afin que i'aye tout seul le conten-  
tement de iouyr d'un lieu si delicieux.  
C'est où ie me deliure de tous les soins  
qui m'importunent, & c'est là seule-  
ment que i'ay trouué vne innocence si  
pure, que tous les artifices de la Cour,  
qui l'environnent, n'ont peu la cor-  
rompre. Ou si l'on y remarque quel-  
ques artifices, ils sont tous si merueil-  
leux, qu'ils rauissent de plaisir ceux  
qui les considerent: Car il ne s'y en  
voit point d'autres que ceux des Scul-  
pteurs, des Peintres, & des Archi-  
tectes. En fin ie demeure confus;  
quand ie regarde que sans peine, ie suis

deuenu plus heureux que tant de per-  
sonnes qui trauaillent continuellemēt  
à le deuenir, & qu'au milieu de la con-  
trainte & de la seruitude, où tout le  
mōde se iette inconsiderémēt, i'ai ren-  
contré sans y songer le repos de mon  
esprit & liberté de mes pensées. Rien  
n'interrompt mon repos, & si quel-  
que chose m'incommode, c'est l'ine-  
galité du temps, laquelle est extraua-  
gante que la froideur des soirs & l'ex-  
trême chaleur du midy, sont telles,  
qu'on peut dire que depuis vn mois  
on sent icy tous les iours deux Hyuers  
tres-rigoureux, & vn Esté bien ar-  
dent. Encores trouueray-ie dans cette  
diuersité quelque image de plaisir:  
Mais certes vostre esloignement m'est  
vn mal où ie ne trouue point de reme-  
de, & comme si ie n'auois pas assez  
de déplaisir de ne vous voir qu'vne  
fois tous les ans, il faut encore que  
i'aye presque autant de peine à rece-  
voir



voir de vos lettres, que si ce commerce nousestoit aussi bien deffendu, que celuy des autres choses l'est entre les sujets de nos deux Princes. Iene sçay si ie vous en dois attribuer la faute, toutesfois iene vous sçaurois dissimuler le ressentiment que i'ay d'un si long & si cruel silence que le vostre. Que si c'est pour esprouuer ma patience, c'est vouloir triompher de moy par la plus foible partie de mon ame: Et si vous n'avez oublié mon humeur, vous sçavez bien que ie ne suis pas seulement prompt à me mettre en colere, mais que ie suis encore si facile à m'affliger des moindres choses, qu'il senble que ie n'aye iamais receu que des faueurs de la fortune, tant ses disgraces me sont insupportables. Ie vous coniure qu'à la fin vous donniez quelque terme à la rigueur que vous me tenez, & que vous ne me refusiez plus vne chose, que i'auois obtenue

d'un Barbare, depuis le temps que ie suis à vous la demander. Voyez à quoy vous m'auez reduit, puis que ie ne sçaurois faire qu'il ne m'eschape des iniures contre vous. Neantmoins quoy que ie vous puisse dire, ie pense estre plus excusable que vous, qui ne me dittes rien du tout. Pour moy ie ne sçaurois approuuer ces amitez qui ne parlent point, quand elles peuvent estre eloquentes : Et combien que les lettres ne soient pas absolument necessaires pour en empescher la ruyne, si est-ce qu'elles en entretiennent la vigueur. C'est le seul moyen que i'ay de me desennuyer, lors que ie regrette d'auoir quitté quelque chose qui m'est extrêmement chere, me donne de l'inquietude. Le mesme soin que les auaricieux mettent à garder leurs richesses, nous le deuons mettre à conseruer nos amis. Ie ne suis riche

que de cela , & me contente de ce  
threfor , que i'estime beaucoup plus  
que tous ceux de la terre , dont ie  
ne voudrois pas estre maistre à con-  
dition de n'aymer rien , & de n'e-  
stre aymé de personne. Ie ferois mi-  
serable de cette sorte , au lieu que ce  
qui n'empesche de porter enuie à la  
pluspart de ceux qui sont dans l'a-  
bondance , qui remplissent le mon-  
de de respect , & d'estonnement , c'est  
que ie pense posséder vn bien duquel  
ils sont tellement pauvres, qu'ils n'ont  
pas assez dequoy l'achepter. Aussi  
l'or est plus propre à corrompre l'a-  
mitié qu'à l'acquérir , & le prix ne  
s'en trouue que dans les ames re-  
leuées , & pleines de franchise com-  
me la vostre. Cependant si vous ne  
pouuez vous resoudre à m'escire ,  
prenez au moins la peine de venir  
voir si mes plaisirs sont aussi doux  
que ie vous les descrits : Aussi bien le

lieu où vous estes, est trop petit, pour pouuoir contenir vn esprit si grand que le vostre, & la nature n'auoir pas dessein de vous combler de tant d'Éminentes qualitez, pour vous permettre apres vous les auoir données, de les aller cacher comme vous faites en vn lieu si reculé du grand Monde. Ce n'est pas que ie doute que vous n'ayez en vostre Prouince des Iuges qui ont les saines opinions du merite & de la Vertu: Et certes quand vous n'y auriez quel'entretien de Monsieur le Comte d'Arbeig, l'amitié d'un Seigneur si genereux, & si honneste homme que celuy-là, suffiroit pour iustifier vostre seiour. Mais aussi songez, que vous ne pouuez sans ingratitude prouer la France de tant de belles choses qu'elle vous a apprises: Que vous deuez à tant d'excellents hommes qui vous aiment, & vous estiment ex-



*Faret.*

117

extraordinairement icy , le contentement de vous y voir arresté ; Et apres tout , que vous ne sçauriez estre Estranger de ce Royaume toute vostre vie , sans faire tort à

*A Fontaine-Bleau ce 19. Octobre,*

1625.

Vostre tres-humble serviteur  
& meilleur amy,  
F A R E T.

h. iij



LETTRES  
DE MONSIEVR  
DE RACAN.

A \*\*\*\*

Il le remercie d'un liure contre les Athées,  
qu'il luy auoit enuoyé.

LETTRE PREMIERE



MONSIEVR,

Après vous auoir remercié  
de vostre liure, ie ne pen-  
se pas encore estre quitte del'honneur  
que vous me faites d'y parler de moy,  
en si bon termes, iusques à croire que  
les folies de ma ieunesse soient dignes  
d'auoir place en vn ouurage si se-  
rieux. Ces obligations sont infnies;

aussi le ressentiment que i'en ay est si grand, que ie ne trouue point de paroles pour vous le tesmoigner. Il faudroit estre ce que vous estes, & auoir autant d'estime dans le monde, que vous y en auez, pour vous pouuoir rendre des loüanges égales à celles que ie reçois de vous. Ce sont plustost des effects de vostre bonté, que de vostre iugement. Vous ne vous contentez pas de vous rendre immortel, vous voulez encore que tous vos amis le soient avecques vous; & s'il vous estoit aussi facile de me faire part de la gloire qui vous est promise au Ciel, que de celle que vous auez sur la terre, ie ne me mettrois non plus en peine de faire de bonnes œuures, que de bons liures: le me fierois autant en vostre pieté du soin de mon Salut, que ie fais en vos escrits de celuy de ma reputation. La vostre n'est pas comme ces biens de la fortune, qui se dimi-

nuent en se partageant: plus vous nous en donnez, & plus il vous en demeure. Pardonnez moy, Monsieur, ie sçay bien que c'est offenser vostre modestie que de vous parler de cette sorte; mais ce seroit aussi estre inciuil, & faire trop peu de cas du present que vous m'avez fait, que de ne l'estimer pas comme ie dois. Si donc vous me permettez d'en dire ce qui m'en semble, comme ie ne tiens pas qu'un autre que vous eust osé entreprendre un ouuillage de si longue haleine: aussi ne tiens-je pas qu'un esprit moins vigoureux que le vostre, s'en fut peu rendre capable. Nous ne sommes plus au temps où la raison se deffendoit d'elle-mesme: Elle a maintenant autant besoin de l'eloquence, que la Iustice a besoin de la force. Quand l'une & l'autre se maintenoient sous la protection de l'innocence, la Rhetorique, & toutes les autres sciences dont vous vous ser-

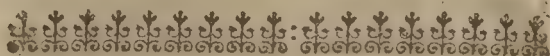


uez si dignement pour fortifier le bon droit, estoient mises au rang des choses qui sont plustost faites pour le plaisir, que pour l'vtilité. Les plus ignorans & les plus miserables hommes de la terre furent choisis, pour nous apprendre la science du monde la plus necessaire à sçauoir, & la plus difficile à prouuer : Et cette verité aussi nuë que ceux qui la preschoient, eut la hardiesse d'entrer dans les plus superbes Palais, de renuerser toutes les opinions des Philosophes, & de faire autant de Martyrs, qu'elle auoit de persecuteurs. En ce temps là, Monsieur, c'estoit estre assez eloquent, que de sçauoir dire que Iesus-Christ estoit mort pour nous. Le sang respandu des fideles, leurs vies si conformes à leurs paroles, les aueugles esclairez, & les morts resuscitez, estoient autant d'argumens muets, contre qui les plus doctes n'auoient point de responce. Mais aujourd'huy qu'il

semble que Dieu mesme ayt abandonné sa propre cause, & que le mal est monté à tel poinct, que la Religion ne sert plus que de matiere à la moquerie, & à la médifance, les remedes vulgaires sont hors de saison. Il faut faire de nouveaux miracles, comme s'il falloit replanter la Foy tout de nouveau. C'est vous, Monsieur, qui en estes capable, & moy seulement de vous sçavoir admirer. C'est pourquoy si vous voulez qu'à l'aduenir ie vous serue de second, priez celuy pour qui vous auez pris la querelle, de me donner autant de pouuoir, que i'en ay de volonté. Je sçay bien qu'en vn siecle infecté de sacrilege & d'atheisme comme celuy-cy, c'est estre iuste de n'auoir que les vices naturels & ordinaires à ceux de ma profession ; comme c'est estre sain en temps de contagion, de n'auoir que la fièvre, ou la migraine. Mais ce n'est pas l'estre assez, pour me-

riter les loüanges que vous me donnez, qui ne sont dites, à mon aduis, que pour me faire voir, comme dans vn miroir, tel que ie deurois estre. Ce sera donc sur ce modelle que ie tascheray à corriger mes deffauts. l'espere ce bon-heur de vos bonnes prieres : Pour le moins ie suis bien asseuré que pendant que l'on sera empesché à chastier l'heresie, la rebellion, & les autres crimes qui pressent dauantage que les miens, i'auray le loisir de m'amender, & me rendre plus digne que ie ne suis de l'honneur que vous me faites de m'aimer.





A MONSIEVR  
D'ARMILLY.

Il luy écrit les particularitez de la  
mort de N.

LETTRE II.

MONSIEVR,

J'auois del'impatience de sçauoir  
les particularitez de la mort de N. au-  
tant pour ma satisfaction, que pour  
vous tenir la promesse que ie vous a-  
uois faites de vous les mander. En ef-  
fect il sembloit que tous ceux qui l'a-  
uoient cogneu, estoient attentifs à voir  
quelle seroit la fin de sa Tragedie: Mais  
celuy qu'il auoit tant de fois offensé,  
n'a pas voulu luy donner le moyen de  
se dédire de ses blasphêmes, n'y à nous  
celuy de contenter nostre curiosité.



Estant tombé malade sur le chemin  
d'Orleans, en allât voir vn deses amis,  
d'vne fiéure tierce, ou double tierce,  
causée par l'excez deses desbauches, il  
ne laissa pas de continuer à se nourrir  
de tous les fruiçts, que la mauuaise  
temperature de cette année auoit plu-  
stost corrompus que meuris. Et neant-  
moins sa bonne constitution luy fit re-  
sister à son mal & à ce desordre beau-  
coup plus long temps qu'il ne deuoit:  
mais en fin apres auoir esté pres d'vn  
mois sans reposer, vn assoupissement  
le prit, qui s'augmentant peu à peu, le  
fit mourir aussi doucement, comme il  
s'estoit endormy. Toutefois le Curé  
de la Parroisse où il estoit, qui luy auoit  
veu faire plusieurs actions de pieté, iu-  
gea ne luy pouoir desnier ce qu'il  
auoit accoustumé d'accorder aux au-  
tres enfans de l'Eglise, & comme tel  
eust soin de le faire enterrer en son Ci-  
metiere. l'estime que nous ne pouuons

faillir de faire le mesme iugement de  
luy, qu'en a fait ce bon Prestre, & croi-  
re qu'il n'a dit tous ces discours ex-  
trauagants, que pour se mettre en  
credit parmy vne certaine ieunesse,  
qui pour estre esloignée de la Cour  
ne laisse pas d'en auoir les vices. Cha-  
cun sçait que ces esprits qui sont plus  
amoureux de grandeur que de bonne  
renommée, sont si ialoux d'auoir quel-  
que chose hors du commun, que le  
plus souuent pour nous faire voir des  
nouueautez, ils nous font voir des  
Monstres: & quiconque aura cogneu  
l'humeur de N. ne peut nier qu'il ne  
fust vain au supresme degré, & que  
cette grande passion qu'il auoit d'e-  
stre approuué de toutes sortes de  
gens, luy faisoit faire tous les iours  
de mesmes actions à diuerses fins.  
Combien de fois l'a t'on veu oyant  
la Messe, ou faisant quelques autres  
bonnes œuures, vouloir que les de-

viots creussent que c'estoit par deuotion, & les libertins par consideration? Il n'y a rien qui nous soit si naturel que de cacher nos defauts: d'où vient que les ames timides & bigottes sont quelquesfois les plus licencieuse contre la reuerence qu'elles doiuent aux choses saintes, comme les hommes impuissans sont les plus dissolus en paroles, & n'y a point d'iniures qui les offencent, tant comme faiët la loüange d'estre chastes. Tout ce que nous faisons en ce monde n'est qu'une perpetuelle mascarade, où le soin de nostre fortune, & de nostre reputation, nous faiët tous les iours paroistre plus differents de nous-mesmes, que nous ne le sommes des autres. Autrement qui pensera qu'un homme qui en la conduite de ses affaires, a tesmoigné quelque sorte de sens commun, puisse auoir eu des opinions si contraires à celles de tout le monde?

Ce seroit estre aussi bestes que celles qui ont esté créées pour nostre vsage, que des'imaginer que ce viuant pourtrait de la Diuinité, qui sçait lire dans les Estoilles comme en des lettres, les secrets de l'aduenir, dont Dieu seul s'estoit reseruées la cognoissance: Qui faiët entendre ses pensées d'un bout du monde à l'autre, & comme si toute la terre n'estoit faite que pour luy, a eu l'audace de la partager en Royaumes, en Prouinces, & en heritages, sans en laisser aucune part aux autres creatures: Celuy dis-ie, qui sans autres armes que celles de son industrie, s'est rendu maistre de tout ce qui est icy bas: Bref celuy seul pour qui l'on peut dire qu'il a ordonné les hyuers & les estez, les iours & les nuicts, & toutes les autres merueilles qui nous font admirer sa puissance, n'ayt esté fait à autre vsage que pour viure & mourir dans l'engoust des excrements de l'yniuers?

Non



Non, non, l'esprit des hommes, & des hommes comme estoit celuy - cy , a trop de presumption pour n'esperer pas vne fin plus glorieuse que celle des autres animaux: Mais quelques ridicules que soiet nos opinions, nous n'en sommes pas moins jaloux que de nos Maistresses, & n'aprehendons pas plus de recevoir vn desmentir de nos ennemis que de nous-mesmes; qui fait que nous nous efforçons de suivre tousiours vne mesme façon de viure , quelque mauuaise qu'elle soit: Et cette mesme raison qui en retient par force dans les Cloistres, en faict opiniastrer d'autres à maintenir leur impieté, plustost que d'auoir la honte de se dédire. Il semble que la bigarrure soit aussi mal seante en nos vies qu'en nos habits: & pource que nous n'auons iamais l'esprit assez fort pour estre tout à faict bons, ny tout à faict meschans, il n'y en a point qui ne soit obligé de cacher quelques-

vnes de ses actions, ou de ses pensées, & s'en est trouué dans la Cour qui ne rougissoient pas moins de l'Amour de Dieu que les plus chastes pucelles font de celles des hommes : C'est pourquoy l'on ne peut faire de nous de iugement asseuré, que l'on ne nous ait veu iouer le dernier Acte de nostre Comedie. C'est à celuy là seul que nous faisons nostre veritable personnage, & c'estoit là où i'esperois d'apprendre si les pensées de N. auoient tousiours esté conformes à ses paroles, & si cette Ame qui faisoit tant la resoluë contre les choses qu'elle ne cognoissoit pas, fut demeurée en son asiette, à l'obiet de ceste mort enuironnée de cierges benits, & de pleureurs. Pour moy ie veux croire qu'ayant l'esprit fait comme les hommes les plus communs, il eut fait ce que font tous les autres, & ne me laisse point emporter à l'estime, que son impudence luy auoit acquise, quel-

*de Racan.*

131

que grande qu'elle ayt esté. Je sçay bien  
que la renommée est quelques fois aussi  
iniuste que la fortune. Adieu, Monsieur,  
ie me suis vn peu plus estendu sur ce  
suiet que ie ne pensois, non pas tant  
pour l'estime que ie fais de N. que  
pour le plaisir que ie prends à vous  
entretenir, & vous tesmoigner plus  
long-temps que ie suis,

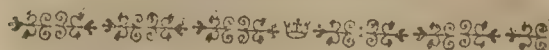
MONSIEUR,

*A Paris, ce 26. Decembre*

1616.

Vostre tres-humble, & tres  
obeissant seruiteur,

DE RACAN.



# A M A D A M E

## D E S L O G E S .

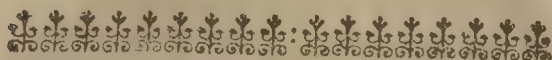
Il luy fait des compliments.

### L E T T R E I I I .

**M**ADAME,  
 Il ne faudroit plus qu'une  
 lettre cômela dernière que i ay receuë  
 de vous, pour me faire perdre la mau-  
 uaise opinion que i'ay de moi-mesme.  
 Et encore si les loüanges que vous me  
 donnez estoient dites avec autant de  
 vrai-semblâce que d'éloquëce, i'aurois  
 de la peine à m'empêcher de les croire.  
 Mais de me persuader que ie sois deue-  
 nu poli & caioleux en vn lieu où tous  
 les autres deuiennent sauuages, vous  
 auriez aussi tost fait de me persuader  
 que N. est deuenu sobreen Allemagne.  
 Je sçai bien que si ie suis enuieux à mes  
 amis, ce n'est pas de la longueur de mes



compliments : Mais ie voy bien que  
c'est, afin que ie n'aye plus de prise sur  
vous, vous m'attaquez par l'endroit  
mesme, où ie pensois vous prendre, &  
vous seruez contre moy des mesmes ar-  
mes dont ie vous pensois combattre, en  
me donnant vne gloire que vous possé-  
dez si entiere, que personne n'y peut  
esperer de part apres vous. Ne vous  
étonnez donc point si ie demeure muet,  
vous m'avez prisee que ie voulois di-  
re, & semble que vous m'avez desrobé  
mon imaginatiō. l'en suis quitte à bon  
marché, de n'auoir perdu que des pa-  
roles, où ie me deuois perdre moy mes-  
mes. En effect ie ne tiens pas que les  
beautez de Cloris & d'Artenice ayent  
des charmes plus d'agereux pour moy,  
que la gloire d'estre au souuenir de la  
femme du monde que i'estime le plus,  
& que ie dirois encore que i'ayme le  
plus, si vostre vertu me le vouloit per-  
mettre.



A MONSIEVR  
DE BALZAC.

Il luy enuoye vne Ode, qu'il auoit faite  
à sa loüange.

LETTRE IV.

**M**ONSIEVR,

Voicy au bout de deux ans, ce que  
vous deuiez receuoir dans quinze  
iours, & si ie ne pretends pas estre obli-  
gé de vous faire des excuses de ma lon-  
gueur. Il y a assez long-temps que vous  
me cognoissez, pour sçauoir que la pa-  
resse est vne maladie qui me dure de-  
puis le berceau, & pour qui tous les  
Medecins ont perdu leur Latin. La pas-  
sion que i'ay de faire quelque chose qui  
vous plaist, est le seul remede qui m'en  
pouuoit guerir : Mais vne considera-

tion plus forte, me faisoit reseruer cette Ode à vne autre saison, & si mon Libraire n'en eust fait imprimer en mon absence sept ou huit stances estropiées, ie ne me fusse iamais resolu à vous l'enuoyer, pendant que vous estes empesché à chastier ces misérables esclaués, qui s'estoient reuoltez contre leur Maistre. le scay que ce seroit vous obliger à trop bon marché, que de vous offrir du secours contre de si foibles ennemis, & ne veux point partager avecque vous l'honneur d'une si petite victoire. Certes, Monsieur, si les Anciens se vantent d'auoir faict quelques actions de courage au delà des nostres, nous nous pourrons vâter d'auoir eu des exêples de remerité au delà mesme de leur imagination: & leurs Fables, qui nous rapportent que les Geants auoiēt eu autrefois la hardiesse de s'attaquer aux Dieux, ne nous disent point que cette audace ayt iamais

passé iusques aux Nains, & aux Pig-  
mées. Peut-estre que les qualitez qu'ils  
se donnent eux-mesmes de Secretai-  
res de la Lune, leur font croire qu'ils  
doiuent auoir quelque place dans le  
Ciel ; Mais ne les possédants pas à  
meilleur tiltre, que le Herty faict  
celle de grand Preuost diuin, ie ne  
tiens pas qu'il y ayt grande differen-  
ce entr'eux, & luy, & si i'en estois  
creu, on les mettroit tous en mesmes  
logis, en attendant qu'on eust pour-  
ueu à faire punir les faiseurs de mau-  
uais liures, comme les faiseurs de faus-  
se monnoye. Au reste ie ne m'eston-  
ne point si N. a esté si osé que de cen-  
surer vostre Eloquence, puis que Mon-  
sieur de Malherbe a eu l'effronterie  
de m'accuser de froideur, luy qui n'est  
plus que de glace, & de qui la der-  
niere Maistresse est morte de vieil-  
lesse l'année du grand Hyuer : Il a  
beau ieu à se vanter des merueilles

de la ieunesse, personne ne l'en peut  
démentir, & pour moy qui ne vou-  
drois pas auoir donnéce qui me reste  
de la mienne pour les Victoires du  
Prince d'Orange, ny pour la Sagesse  
du Cardinal de Richelieu, ie serois  
bien marry d'estre en estat de luy  
pouuoir reprocher ce qu'il me repro-  
che. Pour vous, il me semble que vous  
ne deuez point tiré d'auantage, d'e-  
stre arriué de bonne heure au port:  
car si vous appellés le temps que nous  
sommes en ce monde vne nauigation,  
ie voudrois bien que nous puissions  
faire en sorte de ne retourner iamais à  
la terre, & encore que vous ayez esté  
capable de faire des loix en l'aage où  
les autres apprennent celle de la Gram-  
maire, & qu'il semble que vous n'ayez  
faict qu'un pas de l'enfance à la vieil-  
lesse, ie ne vous enuie point cette gloi-  
re, puis qu'elle nous a cousté la perte de  
la plus belle saison de nostre vie. Ache-



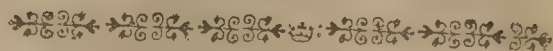
uez donc si vous voulez de consumer  
sur les liures le peu de vigueur qui vous  
reste, pour acquerir l'eternité, & re-  
nôcez aux delices d'une vie essentielle,  
pour une imaginaire, dont vous ne  
iourrez que par procureur. Pour moy  
apres auoir dit en vers.

*Que pour eux seulement, les Dieux ont  
fait la gloire,  
Et pour nous les plaisirs.*

Je ne suis pas resolu de m'en desdire  
en prose, mais plustost suiuant cette  
opinion, reietter tous les conseils que  
la vanité me donne au contraire, pour  
receuoir ceux de la raison & de la na-  
ture, & tascher de faire en sorte qu'Ar-  
tenice, & Cloris ayent meilleure opi-  
nion de moy que Monsieur de Malher-  
be. Adieu, Monsieur, ie vous escriis à  
mon ordinaire. c'est à dire sans soin, &  
sans meditation: Si vous me vouliez  
contraindre d'en yser d'autre sorte,

i'apprenderois autant vos lettres,  
que ces compagnies ceremonieuses,  
pour qui l'on est obligé de mettre tou-  
te vne basse-court à feu & à sang pour  
lesrecevoir. Si vous voulez donc que  
nous continuons long-temps ce com-  
merce, ie vous supplie de trouuer bon  
que ie viue aussi librement avecque  
vous, que ie vis avecque Monsieur de  
Malherbe, &c.



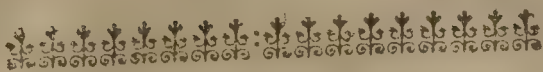


## A ARTENICE.

Il luy demande pardon de la hardiesse qu'il  
prend de luy tesmoigner son affection.

## LETTRE V.

**N**E craignez point de voir cette  
lettre, vous n'y lirez autre chose  
que ce que vous lisez tous les iours dans  
mon visage. Vos yeux sont trop clairs  
pour ny point cognoistre ce que i'ay  
dans le cœur : Et le mal que i'endure  
pour vous est trop violent, pour se  
contenir d'auantage dans les bornes  
du respect que ie vous dois. Souffrez  
donques Madame, que ie m'en pleigne  
à vous mesme, puis que c'est de vous  
mesme de qui i'en puis esperer le reme-  
de : Et si la hardiesse que ie prends est  
trop grande, ne cherchez point d'au-  
tres armes que celle de l'Amour pour  
en faire la vengeance.



## A A R T E N I C E.

Il la remercie de luy auoir escrit, se plaint du des-  
plaisir qu'il a de ne pouuoir conuertir avecque  
elle, que par lettre; luy remontre que l'interest  
de ses affaires ne merite pas de la retenir à la  
campagne, & prend suiet de railler les compa-  
gnies des champs.

### LETTRE VI.

**M**ADAME,

Je voudrois vous pouoir exprimer  
le contentement que i'ay de receuoir  
de vos lettres. Je pèse que quelque pa-  
resseuse que vous soyez d'escrire; vous  
me seriez plus liberale d'une faueur  
qui vous couste si peu. Et encore que  
ie sois le plus indigne suiet à qui vous  
puissiez penser, ie m' imagine qu'en la  
solitude où vous estes maintenant,  
vous auez assez d'heures inutiles pour  
m'en donner quelques-vnes. Il faut que

ie vous aduouë, qu'il m'est insupportable de vous voir preferer la compagnie des bois, & des rochers, à la mienne. Plus ie pense au suiet qui vous retient à la campagne, & plus ie trouue de raisons, qui vous obligent à reuenir voir Paris, hors duquel il n'y a point de salut, pour les belles, ny pour les honnestes gens. Ny le soin de conseruer vne Maison, ou vne Seigneurie, ny les tendresses d'amitié que Monsieur vostre pere vous tesmoigne, ne sont point raisons qui vous doiuent faire preferer le seiour des bestes à celuy des Dieux. Certes, Madame, les larmes me viennent aux yeux toutes les fois que ie pense, qu'il faille qu'un esprit faict comme le vostre, soit reduit à entretenir des gens qui n'ont iamais veu le Louure qu'en peinture, & qui parlent du Cours, & des Tuilleries, comme nous parlerions de la situation de Goa, ou des



promenoirs du Roy de Narcingue. Peut estre qu'à l'instant mesme que vous receurez ceste lettre, quelqu'un est en peine de sçauoir de vous, combien Monsieur le Grand a de coudees de hault au dessus de la taille ordinaire des autres hommes, ou quelque autre s' imagine qu'un Roman est l'histoire des Romains : Et comme vous vous efforcés de respondre à ces impertinentes questions, un troisieme vous interrompt, pour vous demander si l'Euesque d'Albrestat ne dit pas tous les iours son Breuiare. Voila, Madame, les agreables diuertissemens, où vous passez la plus belle saison de vostre vie : cependant vostre beauté se passe, aussi bien que vostre ieunesse. Vingt ans au plus vous en feront voir la fin, & alors tous les biens que vous espargnez maintenant en vostre solitude, ne seront pas capables de rachepier vn des

iours que vous y aurez perdus. Les avantages que vous avez par dessus les autres femmes, ne nous garantiront pas des miseres à quoy elles sont toutes suiettes. Le temps ne va pas plus lentement pour les belles, que pour les laides. Les rides ne respectent non plus le teint de belle Marquise, que celuy de Madame de M. Croyez moy Madame, iouÿssez des plaisirs de la vie, pendant que vous en avez le moyen, & soyez désormais meilleure mesnagere de vos années, que de vos rentes.



A ARTE;



## A ARTENICE.

Il la prie d'auoir tousiours son seruice  
agreable.

## L E T T R E     V I I .

**I**E ne sçay pas comment vous appellez la permission que vous m'auez donnée de vous escrire ; mais pour moy ie la prends pour vn commandement , & faut que ie vous aduouë que ie suis assez vain , pour croire que vous auez esté bien aise que mes prieres vous ayent donné suiet de me permettre ce que vous ne m'osiez demander. Ce qui me l'a faict differer si long-temps , est la honte que i'ay que vous appreniez par mes lettres que ie vis encore , apres vous auoir tât dit de fois que ie ne pouuois pas viure vn quart d'heure esloigné de vous.

La seule consolation qui me reste, est l'assurance que vous m'avez donnée de me garder place en vostre souuenir, & ie croy que me surpassant en toutes choses comme vous faites, vous ne me voudrez pas ceder en fidelité. Mais quand ie considere ce que vous estes, & ce que ie suis, ie ne puis m'imaginer qu'il y ayt rié en moy digne d'arrester vostre affection. En ces diuerses pensées, ie m'enquiers de vos nouuelles à tous ceux de ces quartiers, ie leur demande de quelle sorte vous viuez, quelles personnes vous visitent, si vous demeurez aux villes ou à la campagne; bref, ie leur demande toutes choses excepté ce que ie veux sçauoir. Voila madame des tesmoignages d'une discretion qui meriteroit autant d'estre récompensée, que ma perseuerance, si vous estiez vn peu moins insensible que vous n'estes. Mais ie voy bien que vostre esprit est aussi exempt de passion, que s'il

esto  
fin  
le n  
ceux  
guer  
port  
inger  
le m  
n'au  
vol  
reux  
toute

il p  
dre e  
y est  
peu r  
peu de  
ie ne  
espero

estoit desia dans le Ciel, & que toutela  
fin de vostre amour, est d'estre aymée.  
Je ne sçay pas ce que vous diriez de  
ceux qui voudroient tousiours nau-  
guer, sans dessein d'arriuer iamais au  
port: Mais ie sçay bien que le mesme  
iugement que vous feriez d'eux, tout  
le mode le fera de vous, sinon moy qui  
n'auray iamais d'autres desirs que vos  
volontez, & qui m'estime plus heu-  
reux d'estre à vous, que de posseder  
toutes les autres beautez de la terre.

F I N.

---

AV LECTEUR.

Il paroist bien que l'on n'a gardé aucun or-  
dre en ce Recueil, puis que Monsieur de Racan  
y est le dernier. Je les ay tous mis comme i ay  
peu retirer d'eux leurs lettres: Et pour la le  
peu de cas qu'il faict de siennes, est cause que  
ie ne les ay peu auoir qu'à l'heure que ie m'en  
esperois plus.





## A V L E C T E V R.

Ces lettres estans toutes acheuées d'imprimer, i'en ay obtenu une demy-douzaine de celles de Monsieur de Balzac, pour la perfection de ce Liure.

A

MONSIEGNEVR  
LE CARDINAL  
DE RICHELIEV.

Il s'excuse de n'auoir peu se rendre auprès de luy, à cause qu'il n'y auoit point de seureté sur les chemins, & que ceux de la Rochelle faisoient des courses iusques aux portes de sa maison.

## L E T T R E P R E M I E R E.



MONSIEGNEVR,

Si les chemins eussent esté libres, & si le bon ordre que vous auiez mis à la seureté publique,

n'eut eu le mesme succès que les bonnes loix, qui sont d'ordinaire mal observées, ie n'eusse eu garde de prendre plus de temps que vous ne m'en donnastes quand ie partis de Fontainebleau, ny d'attendre iusques à cette heure le terme de mon congé. Mais encore que vos commandements soient tout puissants en mon endroit, vous sçavez bien que la necessité veut estre la premiere obeye, & vous ne treuuez pas mauuais que i'aye choisi vne prison à laquelle i'estois accoustumé, pour en éviter vne autre qui ne m'eust pas esté si commode. Ce n'a pas esté, MONSEIGNEUR, sans beaucoup de desplaisir de ne pouuoir estre témoin de la plus belle vie de ce siecle, & de perdre vne demy-année de vos actions, qui font quasi toute nostre histoire. Car quoy que nous ne soyons pas si esloignez du monde, qu'il ne nous en viennent des nouuelles, elles passent

neantmoins par tant de lieux qu'il est impossible qu'elles n'en recoiuent diuerſes impreſſions, & qu'elles arriuent icy en leur pureté, puis qu'on les altere dès le Louure meſme. l'ay ſçeu pourtant, & la renommée a publié au deſert les grands combats qui ont eſté rendus pour l'honneur & la reputation de la France, & comme vous auez vaincu l'eſprit des Eſtrangers, qui eſt plus redoutable que leurs forces. l'ay ſçeu que l'Italie a eſpuisé toutes ſes fineſſes ſans nuire à perſonne, & que ces ſubtils, qui croyoient regner dans les aſſemblées, & eſtre maîtres des raiſons d'Eſtat, n'ont pû ſe deffendre contre vous qu'avec la paſſion & la colere, ny ſe plaindre d'autre choſe, que de ce que vous leur perſuadiez tout ce qu'ils eſtoient reſolus de ne faire pas. Deſorte, MONSIEGNEVR. que ceux qui nous appelloient Barbares, & qui par leurs trrittez auoient touſiourſeu reuanche

de nos victoires, ont trouué à la fin de la sagelle deçà les monts, & reconnu qu'il y auoit vn homme qui les em-  
pelchera de tromper les autres. Ils ont esté estonnez de voir vn seruaiteur qui ne pouuoit souffrir qu'il y eut vn plus grand maistre que le sien; qui sentoit les moindres maux de sa patrie comme ses propres douleurs, & pensoit qu'on fit semblant de toucher à la dignité de cette Couronne. Mais quand ils ont veu que vous donniez des remedes sur le champ à tous les inconveniens qu'ils vous figuroient, que vous preueniez les obiections qu'ils vous vouloient faire, que vous alliez prendre leurs intentions iusques dans leur ame, & qu'à la premiere conference vous respondiez à ce qu'ils reseruoient pour la seconde; c'est lors veritablement que leur flegme s'est tournée en bile, & que vous avez mis en desordre la Prudence Hu-

maine, & les maximes politiques. Que s'il suffisoit de faire voir le bien pour le faire aymer, & si la raison auoit le mesme pouuoir sur la volonté qu'elle a sur l'entendement, sans doute tous les Italiens qui vous ont ouy parler s'en fussent retournés bons François, & le salut de la Chrestienté, & la liberté de ses Princes n'eussent esté quel'ouillage d'une iournée. La guerre estrangere auroit esté acheuée en vostre chambre: Nous n'aurions plus qu'une affaire sur les bras, & les armes du Roy ne seroient à present occupées qu'à chastier les rebelles de son Royaume. Vous croyez bien, MONSIEIGNEVR, qu'encore que ie ne puisse attendre de plus petites nouuelles du lieu où vous seriez, i'ay receu celles-là avec de l'émotion & du transport, & qu'il n'est pas en ma puissance de dissimuler ma ioye, quand i'apprends que leurs Majestez ne se



lassent point de vos seruices; qu'après  
auoir essayé diuers conseils, il faut  
en fin s'arrester aux vostres, & que  
vous presidés aux affaires de l'Euro-  
pe, en conduisant la fortune de la  
Frâce. Il est vray que de tous les cōten-  
tements qui me viennent de dehors,  
il n'y en a point qui me soit si sensi-  
ble que celuy-là. Mais de l'autre co-  
sté lors qu'on me dit que vostre san-  
té est tousiours attaquée, ou menassée  
de quelque accident; que le repos que  
vous deuroit donner la satisfaction  
de vostre conscience, ne vous empê-  
che pas d'auoir de mauuaises nuits,  
& qu'au lieu de la gloire, & des bons  
sucez qui vous arriuent, la vie vous  
est souuent ennuyeuse; Alors certes,  
on me touche en la plus tendre partie  
de mon ame, & cependant que la  
Cour vous faict mille fausses prote-  
stations de seruice, il y a vn Hermi-  
te à cent lieues de vous, qui pleure

vos maux avec des larmes veritables: ie ne ſçai ſi i' oſerai vous dire que ie vous aime; Il n'y a point d'apparence pour- tant que vous vous offenſiés de ce mot, duquel vous ſçaez que Dieu ſe contente. Je vous aime, MONSEIGNEVR, de telle ſorte, qu'ou ie ſuis malade de la nouuelle de voſtre indispoſition, ou le bruit court que vous vous portez micux, ie crains pour vous tous les changemens que peuuent faire toutes les heures. Faut-il donc que ce ſoit dans les accès de fièvre, & l'inquietu- de de vos veilles, que vous entendiez les acclamations de la voix publique, & les louanges que vous avez meri- tées? Faut-il que les ſens ſouffrent, & que l'eſprit ſe reſioüiſſe? qu'ils ſoient à la geſne parmy ſes triumphes? que vous faciez deux actions contraires à la fois, & qu'en meſme temps vous ayez beſoin de moderation, & de pa- tience? Si la vertu pouuoit eſtre mai-

heureuse, & si cette Secte, qui ne cognoissoit point d'autre mal que la douleur, ny d'autre bien que la volupté, n'auoit esté généralement condamnée, la Prouidence diuine recouroit aujourdhuy des plaintes de tous les endroits de ce Royaume, & il n'y auroit point d'homme de bien qui pour l'amour de vous trouuast quelque chose à desirer en la conduite du monde. Mais, MONSIEUR, vous le scauez beaucoup mieux que moy; C'est seulement de la felicité des bestes, dont il faut croire le corps, & non pas de la nostre, qui reside en la plus haute partie de nous-mesmes, & se ressent aussi peu des desordres qui se font au dessous d'elle; que ceux qui sont au Ciel peuuent estre offenzés des orages de l'air, & des vapeurs de la terre; Et cela estant, à Dieu ne plaie que par l'estat de vostre santé, ie vueille iuger de celuy de vostre condition, &

que ie n'estime parfaictemēt heureux  
celuy que ie tiens parfaictement sa-  
ge. Imaginez - vous que vous auez  
partagé avec les autres hommes les  
infirmitez de la Nature humaine, &  
vous trouuerez que l'aduatage est tout  
de vostre costé, veu qu'en effect il  
ne vous est demeuré qu'un peu de  
douleur, pour vne infinité d'erreurs,  
de passions, & de fautes que vous  
nous auez laissées. Encore veux-je  
croire que le terme de vostre patien-  
ce s'en va expirer, & que l'aduenir  
vous prepare des contentements tous  
purs, & vne ieunesse apres saison,  
comme vous auez esté vieux deuant  
le temps. Le Roy qui a besoin de  
vostre longue vie, ne faiēt point de  
souhaits inutilement; Le Ciel n'exau-  
ce point les prieres des ennemis de  
cest Estat; Nous ne cognoissons  
point de successeur qui puisse entre-  
prendre ce que vous n'aurez pas

acheué ; Et s'il est vray que nos armées ne soient que les bras de vostre teste, & que vos conseils ayent esté choisis de Dieu pour restablir les affaires de ce siecle , nous ne deuons point apprehender vne perte qui ne doit arriuer qu'à nos nepveux. Ce sera de vostre temps , M O N S I E U R , que les peuples opprimez viendront du bout du monde rechercher la protection de ceste Couronne : Que par vostre moyen nos alliés se raquitteront de leurs pertes : Et que les Espagnols ne seront pas les conquerants , mais que nous serons les Libérateurs de toute la Terre. Ce sera de vostre temps que le S. Siege aura ses opinions libres, que les inspirations du saint Esprit ne seront plus combattues par l'artifice de nos ennemis, & qu'il s'esleuera des courages dignes de l'ancienne Italie pour defendre la cause commune. En fin,



MONSIEUR, ce sera par vostre prudence qu'il n'y aura plus de rebellion parmy nous, ny de tyrannie parmy les hommes: Que toutes les villes de ce Royaume seront villes de seurété pour les gés de bien: Que les nouveautez ne seront plus reccuës que pour les couleurs. & la façon des habillemens: Que le peuple laissera entre les mains de ses Superieurs, la Liberté, la Religio, & le bien Public, & que du Gouvernement legitime, & de la parfaicte obeïssance il naistra ceste felicité que les Politiques cherchent, & qui est la fin de la vie ciuile. J'espère, MONSIEUR, que tout cela arriuera sous vostre sage conduite, & qu'apres auoir assouuré nostre repos, & procuré celui de nos voisins, vous iouyrez de vos bienfaits à vostre aise. & verrés durer l'estat des choses, duquel vous aurez esté l'auteur. Pour moy, qui ne commence pas d'aujourd'huy à faire mes passions

de v  
stre v  
ie n'a  
prend  
rieux,  
prom  
pourra

Du

de Balzac. 159

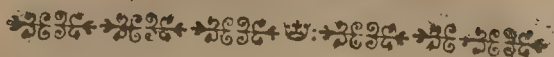
de vos interets, & qui ay reueré vo-  
stre vertu en vostre mauuaise fortune,  
ie n'ay rien qui m'empesche d'aller  
prendre ma part de cét aduenir glo-  
rieux, que toutes les apparences vous  
promettent, & de me rendre où ie  
pourray vousteismoigner que ie suis,

MONSEIGNEVR;

Vostre seruiteur tres-humble  
& tres-affectionné,  
BALZAC.

Du 15. Decembre,

1625.



## SV R L E B R V I T

*qui courut que le Duc d'Os-  
sonne s'estoit faiët Roy  
de Naples.*

Il prend occasion de parler des grands & estran-  
ges euenemens qui arriuent dans  
le monde.

## L E T T R E . I I .

**M**ONSEIGNEVR,

Cependant que vous estes occupé  
à gaigner des cœurs & des volonte-  
& que vous iettez peut estre les fonde-  
ments de quelque grande entreprise,  
ie iouis icy d'une ovfueté pareille à  
celle des morts, & qui n'est troublée  
que des haifers de Clorinde. Si le Duc  
d'Ossonne s'est faiët Roy de Naples  
comme vous m'eleuuez qu'on vous  
l'a dit, ie ne trouue point cela estran-

ge.

ge. Le monde est si vieux, & a veu tant de choses, qu'il ne sçauoit plus rien voir de nouveau, & il n'y a point au iourd'huy de puissance legitime; dont le commencement n'ait esté iniuste. Del'autre costé les mauuais succez des reuoltes font bien plus ordinaires que les changements des Estats, & la mesme action, qui a pour prix vn Royau- me, peut auoir pour fin vne mort hon- teuse. Quoy qu'il arriue de ceste-cy, ie ne m'en mets point en peine: L'euene- ment n'en peut estre qu'aduantageux à cet Estat: car où Dieu fera voir qu'il est proteéteur du droit des Roys, ou ne le faisant pas, à tout le moins il af- foiblira les ennemis de la France. Mais de me trauailler l'esprit de ces confi- derations Politiques, ie ne croy pas que vous me le vouliez conseiller; & si ie le faisois, ce seroit m'esloigner de la resolution que i'ay prise de regar- der de formais ce qui se passe chez nous.

& chez nos voisins, comme l'Histoire  
re du Japon, ou les affaires d'un autre  
siècle. Il faut laisser cette humeur aux  
esprits vulgaires, qui s'intéressent de  
toutes les querelles des Princes, & des  
Estats, & sont tousiours de quelque par-  
ty, pour auoir de quoy se mettre en co-  
lere, & estre malheureux de la mau-  
uaise fortune des autres. Certes nous  
n'aurions iamais fait, si nous voulions  
prendre à cœur les affaires du monde,  
& auoir de la passion pour le public,  
dont nous ne faisons qu'une partie.  
Peut-estre qu'à l'heure que ie parle, la  
grande flotte des Indes fait naufrage  
à deux lieux de terre: Peut-estre que  
l'armée du Turc prend vne Prouin-  
ce sur les Chrestiens, & enleue vingt  
mille ames pour les mener à Constan-  
tinople: Peut-estre que la mer empor-  
te ses bornes, & noue quelque ville  
de Zelande. Si nous faisons venir les  
malheurs de si loin, il ne se passera



Heure du iour qu'il ne nous arriue du  
desplaisir: si nous tenons tous les hom-  
mes pour nos parens, faisons estat de  
porter le dueil tout le temps de no-  
stre vie. le n'ay pas beaucoup d'expe-  
rience, aussi n'ay-ic pas beaucoup ves-  
cu; toutesfois depuis que ie suis au mô-  
de, i'ay veu des choses si estranges, & en  
ay appris de mon pere de si peu croya-  
bles, que ie pense qu'il n'y a plus rien à  
venir, qui soit capable de me donner  
del'estonnement. Le petit fils de l'Em-  
pereur Charles, qui auoit esté nourry  
en l'esperance de tant de Royaumes,  
fut cōdamné au dernier supplice pour  
les auoir desirez trop tost: & on a fait  
vn exemple d'vne Reyne, sans que l'i-  
mage de Dieu, qu'elle portoit sur la fa-  
ce, ny sa naissance qui la mettoit au des-  
sus des loix, ny la reuerence de la po-  
sterité, que deuoit craindre son enne-  
mie, l'ayent peu empescher de lui don-  
ner vne mort sanglante, apres lui auoir

fait venir vne vieillesse precipitée. Les  
subiects naturels du Roy d'Espagne  
disputent aujourd'huy avec luy de  
l'Empire de la Mer, & ne se veulent pas  
contenter de leur liberté. B. B. B. a mar-  
ché sur le corps de son Maistre pour  
s'asseoir en son Throsne, & les armées,  
qu'il commande depuis ce temps-là, &  
les Ambassades qu'il reçoit des Prin-  
ces Chrestiens, & les grands progrez  
qu'il fait tous les iours, ne sont que les  
fruits d'un meurtre & d'un adultere.  
Certainement nous ferions difficulté  
de croire ces choses sur la foy d'autrui,  
& ceux qui viendront apres nous, au-  
ront bien de la peine vn iour à se les  
persuader. C'est pourtant des iours  
ordinaires de la fortune, qui prend  
plaisir de tromper les hommes par des  
euuenemens esloignez de l'apparence,  
& contraires à leur iugement. N'a-  
t'elle pas donné en proye à la fureur  
du peuple, celuy qu'elle auoit mis au

dessus de tous les autres , afin que les plus grandes prosperitez nous fussent suspectes; & en mesmetéps, pour nous obliger de ne nous desesperer iamaïs, elle a tiré de la Bastille vn prisonnier, pour le faire General de l'armée Roiale. Je considere icy tout cela d'vn esprit tranquille , & de la mesme sorte que si c'estoient des fables qu'on represente sur vn Theatre, ou des peintures qui sont dans vne galerie. Aussi bien puis que la comete de dernièrement ne me fut gueres moins funeste qu'à l'Empereur Rodolphe, & à la Reine d'Angleterre, & que la curiosité que i'eus de la voir, me fit leuer en chemise, & m'enruma tout le reste de l'Hyuer, cét accident m'apprend que ie ne doý pas me mesler dece qui est au dessus de moy, & qu'il faut à l'auenir que ie laisse faire à Dieu & à la nature. Pourueu que Clorinde permette que iela serue, & que i'apprenne de sa bouche qu'elle

m'ayme, ie ne veux point scauoir  
d'autres nouuelles, ny chercher vne  
seconde fortune. ie vous supplie  
donc tres-humblement. MONSEI-  
GNER, de me pardonner si aux occa-  
sions qui se sont presentées ie n'ay peu  
me tenir aupres de vous, ny vous  
suiure où vostre courage vous a por-  
té. Ma Maistresse m'ayant comman-  
dé de luy rendre compte de tout  
mon sang, & de n'aller iamais à la  
guerre que quand on chargera les  
mousquets de poudre de Chypre. i'ay-  
me beaucoup mieux que vous m'ac-  
cusiez de lascheté, que si ie luy auois  
manqué d'obeïssance. Et apres cela,  
dites si ie suis encore en mon bon  
sens, & si ie n'ay pas perdu la raison  
avec le respect que ie vous dois? C'est  
faire comme vn criminel, qui s'iroit  
mettre entre les mains de la Cour de  
Parlement, de peur de n'estre pas puny  
assez tost, & n'attendroit ny les sup-

plices, ny la gesne, ny l'interrogation  
mesme des iuges, pour delcouvrir le  
mal dont on ne le rechercheroit pas.  
Je sçay bien que de toutes les passions,  
vous n'avez que celle de l'honneur &  
de la gloire, & qu'elle remplit de telle  
sorte vostre esprit, qu'elle n'y laisse  
point de place pour l'amour, pour la  
haine, ny pour la crainte. Neanmoins  
iem' imagine que c'est vne partie de la  
felicité de ceux qui sont sages de con-  
siderer la folie des autres. Et en tout cas  
s'il m'est eschappé quelque mot qui of-  
fense vostre veuë, prenez-le pour vne  
occasió que Dieu vous enuoye de vous  
mortifier, en vous faisant lire des cho-  
ses qui vous sont desagrees. Il y a  
bien de plus grands maux qu'il est be-  
soin que vous enduriez dans la corru-  
ption de ce siecle; & si vous ne pouuez  
viure parmy les méchans, cherchez vn  
autre monde que celuy-cy, & des crea-  
tures plus parfaites que les hommes.



Il y aura toujours des empoisonneurs  
de là les Monts, des trahisons à la Cour,  
& des reuoltes en ce Royaume. A  
tout le moins, MONSIEUR, en  
dépit de vous il y aura de l'amour,  
tant qu'il aura des yeux & de la beau-  
té au monde, & les Sages mesmes ay-  
meront, s'ils treuvent des Clorindes,  
des Dianas, & des Cassandres pour  
estre aymées. Le feu se prend bien  
quelques fois aux Palais, & aux Egli-  
ses: Dieu a fait d'une mesme ma-  
tiere les Sots, & les Philosophes: Et  
cette secte cruelle, qui nous vouloit  
oster vne moitié de nous-mesmes,  
en nous ostant nos passions, & nos  
sentiments, au lieu de faire vn Sage,  
n'en faisoit que la statuë. Il faut donc  
que ie vous die encore vne fois que  
i'ayme, puis que ie suis de la race du  
premier homme. Mais il faut aussi  
que ie vous die que toutes mes affe-  
ctions ne naissent pas des troubles,

*de Balzac.* 169

& des maladies de mon ame, & que  
celle que j'ay à vostre service, ayant  
pour fondement la raison, qui est  
immortelle, & non pas le plaisir,  
qui se passe, vn iour peut-estre ie ne  
seray pas amoureux, mais ie seray  
toufiours,

MONSEIGNEUR;

Vostre tres-humble & tres-  
obeïssant seruiteur,  
BALZAC.

*Le 2. Iuillet.*

1616.



A

MONSEIGNEVR  
LE MARESCHAL  
DE SCHOMBERG.

M se resjouyt avecque lay de son retour  
auprès du Roy.

## LETTRE III.

MONSEIGNEVR,

Je n'aurois point de sentiment du bien public, & serois ennemy de la France, si ie ne goustois, comme ie doy, la bonne nouuelle que vostre courier nous a apportée. Je veux taire les obligations que ie vous ay, qui ne sont pas petites. si ce n'est peu de chose que d'estre estimé de vous Mais puis que ie fais profession d'hono,

rer la vertu en la personne d'un mort  
& d'un ennemy, & d'estre tousiours  
de la bonne cause, quand il n'y au-  
roit que moy, & la iustice pour elle,  
vous pouuez croire que ie me plai-  
gnois pour vous du mal-heur du  
temps, & que ie suis tres-aise de vous  
voir aujourd'huy reuenu où tout le  
monde vous trouuoit à dire. Il est cer-  
tain qu'une des plus belles parties de  
vostre vie, c'est vostre esloignement  
de la Cour, durant lequel vous nous  
auez monsté que vous estes le mes-  
me en l'une & en l'autre fortune, &  
ie suis tesmoing qu'il n'est pas sorty  
de vostre bouche vn seul mot qui ne  
soit digne de vostre courage. Tou-  
tesfois cette rare vertu estant icy ca-  
chée en vne des extremitez du monde,  
& n'ayant à s'estendre qu'en vn fort pe-  
rit espace, il falloit de necessité qu'elle  
se contentast de la satisfaction de vo-  
stre conscience, & du tesmoigna-

ge de peu de personnes. Cependant  
l'autorité de vos ennemis offensoit  
les yeux de tous les gens de bien; On  
ne sçauroit comment cacher aux estran-  
gers la maladie del'Estat, ny quellerai-  
son leur donner de la disgrâce d'un  
Ministre sans reproche, & il n'y auoit  
personne qui ne regretast, que par vo-  
stre absence le Roi perdit tant de iours  
& tant de seruices. Pour moy, Mon-  
seigneur, vous considerant en cét es-  
tat-là, ie m'imaginois de voir Phi-  
dias, ou quelque autre de ces an-  
ciens Ouuriers, à qui on eut lié les  
mains, & osté d'autour de luy le  
marbre, l'or, & l'yuoire. Mais main-  
tenant qu'une meilleure saison est  
reuenüe, & que toutes choses sont  
en leur place, il est temps de se res-  
jouyr avec tous les bons François,  
de ce que vous ne manquerez plus  
de matiere, & que le Roy a reco-  
gnu à la fin que vostre repos n'estoit

pas vti-  
qu'il  
gemen-  
ction  
che le  
plus lo-  
ne ne  
vous ne  
strume  
paix,  
ment  
Tout  
uez ap-  
nances  
dire ce  
de la m-  
qui rai-  
rer, &  
chesses  
qu'on  
truy,  
condui-  
tant d



pas vtile à ses affaires. Certes , soit qu'il se contente de gouverner sagement ses peuples , soit que l'affliction de ses pauvres voisins luy touche le cœur , & que sa iustice aille plus loin que sa iurisdiction, personne ne doute que quoy qu'il face , vous ne soyez vn des principaux instrumens de ce qu'il fera , & que la paix , & la guerre n'ayent esgalement besoin de vostre conduite. Tout le monde a veu que vous n'avez apporté à l'administration des Finances que vostre pur esprit, c'est à dire cette partie de l'ame , separée de la matiere , & libre des passions, qui raisonne , sans aymer , ny desirer , & que vous avez manié les richesses de l'Estat , aussi fidelement qu'on doit gouverner le bien d'autrui , avec autant de soin que vous conduisez le vostre propre , & autant de scrupule qu'on en fait à tou-

cher aux choses saintes. Mais pour vn homme qui ne scauroit tromper personne, ce n'est pas vne grande gloire d'auoir esté fidele à son Maître, & si ie croyois que vous fussiez seulement capable de vous abstenir du mal, ie ne louerois en vous que les commencemens de la vertu. Ie vais donc plus auant, & suis assuré que ny la crainte de la mort, que vous auez mesprisée en toutes les formes, & sous tous les visages qu'elle se montre, ny la complaisance qui passe souvent sur les meilleurs conseils, pour se porter à ceux qui seront les plus agreables, ny l'intérest propre, qui fait qu'on le regarde plustost soy-mesme que le public, ne vous empeschent iamais, ny de proposer, ny d'entreprendre, ny d'exécuter les grandes choses. La posterité, qui iugera peut-estre de nostre siècle sur le rapport que ie luy en feray, en verra d'auantage en

*de Balzac.*

175

Vn autre endroit, que ie ne vous en  
puis dire en celuy-cy, & ie demeure-  
ray assez satisfait, pourueu que vous  
me faciez l'honneur de vous souuenir  
que mon affection n'est point née de  
vostre prosperité, & qu'en deux fai-  
sons toutes contraires, i'ay esté esgale-  
ment,

MONSEIGNEUR;

Vostre seruiteur tres-humble  
& tres-affectionné,  
BALZAC.



A MONSIEVR

L'EUESQVE

D'ANGOULESME.

Il le remercie des confitures, & des parfums qu'il  
luy a enuoyez.

LETTRE V.

MONSIEVR,

Je ne veux plus me plaindre de ma  
pauvreté, puis que vous m'avez en-  
voyé des tresors de roses, d'ambre, &  
de sucre, & que c'est des choses agrea-  
bles que ie pretends d'estre riche, &  
laisser au peuple les necessaires. Deux  
elements ont contribué ensemble ce  
qu'ils auoient de meilleur pour four-  
nir de matiere à vostre liberalité, &  
faisant peu de cas de l'or, & des per-  
les, comme ie fais, ie ne pouuois rien  
souhaitter

souhaitter de la Terre, ny de la Mer,  
que ie ne treuve dans vos presens. Vous  
m'avez donné à pleines mains ce qu'on  
met avec espargne sur les Autels, ce  
que les hommes content par grains, &  
dont il n'y a que le Roy de Thunys,  
qui soit aussi mauuais mesnager que  
vous. En effect cette profusion d'o-  
deurs estrangeres, que vous avez iettée  
dans vos cōfitures, m'oblige de parler  
de la sorte, & de vous dire, que si vous  
paissiez toutes vos brebis à ce prix-là,  
il n'y en auroit point en vostre Dio-  
cese qui ne vous coustast dauantage  
par iour, que l'Elephant ne fait à son  
maistre. Je voy donc bien, Monsieur,  
que ie suis la teste la plus chere que  
vous ayez sous vostre conduite, & ie  
ne receuois pas de vous vne nourritu-  
re si delicate, & si precieuse que ie la  
reçoy, si vostre affection ne vous fai-  
soit accroire que ma vie vaut plus que  
celle des autres, & qu'elle merite par



consequent d'estre plus soigneusement  
conseruée. Mais de vous rendre de se-  
pliments pour des choses si excellen-  
tes, ce seroit m'en estimer pas assez la  
valeur, si ie pensoism'acquitter par là.  
Nostre langue est pauvre pour me pre-  
ster dequoy vous payer, & puisqu'au-  
ingement d'Homere, les paroles du  
plus Eloquent des Grecs, n'estoient  
gueres meilleures que le miel, qui est  
la viande de nos Bergers, il n'y auroit  
point d'apparence que les micones fus-  
sent aussi bonnes que l'ambre & le suc-  
cre qui sont les delices de nos Princes.  
C'est pourquoy i'ay grand peur que ie  
vous deitray toutoma vie le bien que  
vous m'avez fait, & que ce sera seule-  
ment dans mon cœur, que ie seray aus-  
si liberal que vous. Mais vous estes si  
généreux, que vous vous contenterez,  
ie m'assure, de cette recognoissan-  
ce secrete, & aimerez en moy vne  
bonté toutenuë, qui me tiendra lieu

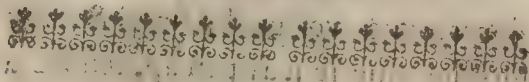
de ces autres vertus plus fines, & plus  
 subtiles, que ie n'ay peu apprendre à  
 la Cour. Certes, comme ie ne deman-  
 de point de loüanges (qui font les se-  
 conds parfums que vous me donnés) à  
 cause que ie ne pense pas en estre di-  
 gne: Aussi croi ie que vous ne me leau-  
 riez refuser de l'affection, puis que c'est  
 la meriter que d'estre passionnément,  
 comme ie suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-ai-

né obeiſſant ſeruiteur,

BALZAC.



A \*\*\*

L E T T R E V

M O N P È R E

Vous avez treuvé l'endroit par où  
ie confesse que ie suis foible, & pour  
m'obliger de me rendre à vostre cour-  
toisie n'a rien laissé à faire à vostre cou-  
rage. Puis que vous employez toutes  
vos Muses pour me demander mon a-  
mitié, & que vous l'avez desia payée  
de la vostre, ie ne puis plus me la re-  
tenir que comme le bien d'autrui. Mais  
quand cela ne seroit pas, mes ressenti-  
ments ne me sont point si chers, que ie  
ne les donne souuent à de moindres  
raisons que celles qui les ont fait nai-  
stre, & mes passions ne vont point si  
avant qu'elles ne demeurent tousiours  
en la puissance de la Religion, & de la

Philosophie. Iusquesicy i'ay peu defendre vne cause iuste: mais apportant dauantage de resistance à ce que vous desirez, ie ferois què le bon droit mesme auroit tort, s'il estoit de mon costé, & de la simple inimitié, qui a esté permise en quelques Republiques, ie passerois iusqu'à la tyrannie, qui est odieuse à tout le mode. Puis que nous durons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, ny que ceux-là se saoulent de la vengeance, à qui Dieu en a deffendu aussi bien l'usage que l'excès. C'est vne chose qu'il s'est reseruée toute pour soy, & à cause qu'il n'y a que luy seul qui sçache bien vser de cette partie de iustice, il ne l'a pas voulu mettre entre les mains des hommes, non plus que la foudre & les tempestes. Arrestons-nous donc dans nos premiers mouuemens, car c'est de si trop d'auoir commencé: N'appellons point courage la



dureté de nostre cœur, & si vous m'auez preueni en l'ouuerture de la paix que nous traittons, ne vous repentez pas de m'auoir osté par là tout l'honneur qu'il y auoit à y acquérir. Autrefois la Magnanimité, & l'Humilité pouuoient estre deux choses contraires; mais depuis que les principes de la Morale ont esté changez par les maximes de l'Euangile, & que les vices des Payens sont deuenus des vertus Chrestiennes, il y a des laschetes qu'un homme de courage doit faire, & ce n'est plus à ceux qui ont triomphé des innocens, que la veritable gloire appartient, mais c'est aux Martyrs qu'ils ont faits, & aux personnes qu'ils ont opprimées. Que s'il faut passer des considerations generales à ce qui est de particulier entre vous & moy, comme il n'y auroit point d'apparence qu'un Religieux voulut troubler le repos de ses pensées, & quitter la



compagnie de Dieu & des Anges,  
pour venir se mesler parmi les mes-  
chants & faire vne partie de nos de-  
sordres, i'aurois encore moins de rai-  
son d'aller chercher vn ennemy hors  
du monde, dans lequel il y a tant de  
Huguenots à haïr, & tant de rebel-  
les à combattre. Aussi, mon Pere,  
quelque opinion que vous ayez eue,  
& quoy que i'aye dit au commen-  
cement de ceste lettre, mon dessein ne  
fut iamais de vous faire vne verita-  
ble guerre; le n'ay point senty l'émo-  
tion que i'ay témoignée, & toute ma  
colere estoit artificielle, lors que  
quelques vnes de mes paroles ne vous  
estoient pas aduantageuses. Si bien que  
ie consents librement, que ce qui a esté  
escriit à Hydaspe, passe pour vn ieu  
de mon esprit, & non pas pour vne  
preuve de macreance, & qu'on pense  
que i'ay seulement voulu faire voir  
que ie pouuois estre plus fort que la

verité, si ie ne voulois pas estre pour elle. Cette science, qui a bien osé entreprendre de persuader aux malades que la fièvre quarte estoit meilleure que la santé, la Rhetorique, dis-je, qui a treuvé des loüanges pour Busyris, qui a fait vne Apologie pour Neron, & obligé tout le peuple Romain de douter si la iustice estoit vne chose bonne ou mauuaise, peut bien encore aujourd'huy s'exercer sur des subiects qui sont esloignez des communes opinions, & par des feintes agreables exciter plustost de l'admiration en l'esprit des hommes, qu'y gagner de la creance. Elle se faict des Phantosmes pour les défaire; elle a du fard & des déguisemens pour alterer la pureté de toutes les choses du monde, elle change de party sans legereté, elle accuse l'innocence sans calomnie. Et certes les Peintres, & les Acteurs ne sont point coupables des meurtres

que nous voyons dans les tableaux, & sur les Theatres, mais en cela celuy qui est le plus cruel, est celuy qui est le plus iuste; On ne peut pas conuaincre de fausseté ceux qui font des miroirs qui representent vn autre, & l'erreur est quelquefois plus belle que la verité. En yn mot la vie des sages mesmes n'est pas toute serieuse, toutes leurs paroles ne sont pas des serments, & tout ce qu'ils escriuent n'est pas leur testament, ny leur confession de foy. Que faut-il que ie vous die dauantage? Pensez-vous que ie sois assez delicat pour condamner le goust de cette grande multitude, qui vous va escouter tous les matins? Vous imaginez-vous, que moy & le peuple ne puissions iamais estre de mesme aduis, & que ie vueille m'opposer à la créace des gens de bien, à l'approbation des Docteurs, & à l'authorité de ceux qui sont au dessus des autres? Non, mon Pere, ie ne donne

pastant de liberté à mon esprit: Affez-  
rez vous que ie vous estime comme ie  
doy: le louë vostre zele, & vostre do-  
ctrine, & quoy qu'il soit plus vray  
qu'il ne fut iamais, que c'est faire de  
grands pechez, que de faire de grands  
Liures, neantmoins si vous m'obligez  
de iuger du vostre par ce que vous  
m'en auez enuoyé, ie dishardiment  
qu'il est tres-excellent en son genre,  
& qu'il ne tiendra pas à moy que vous  
n'ayez rang parmy les peres des der-  
niers siecles. Mais ce n'est pas mon tes-  
moignage qui sera le fruit de vostre  
travail; le desir de bon cœur que ce  
soit la conuersion des Iuifs, des Turcs,  
& des Infidelles, & il me semble que  
toute la gloire du monde doit estre  
comptée pour rien par ceux qui ne  
cherchent que l'aduancement de celle  
de Dieu. le n'ay donc garde de m'esten-  
dre d'auantage sur ce sujet, ny de  
faire tort aux choses saintes par des

loüanges prophanes. Mon intention  
est seulement de vous tesmoigner que  
ie ne prends pas si peu de part aux inte-  
rests de l'Eglise, que ie ne sçache tres-  
bon gré à ceux qui luy rendent du ser-  
uice, & que ie suis fort aise qu'outre les  
raisons que i'ay d'estimer vostre ami-  
tié, vne si puissante que celle de la Re-  
ligion, m'y oblige encore d'auantage.







A MONSIEVR

F A R E T.

Il le remercie d'auoir soustenu son party,  
en son absence.

LETTRE VI.

MONSIEVR,

Il n'a point d'assez grande reconnaissance pour les obligations que ie vous ay. Et si ie vous doi mon honneur, ie vous doy quelque chose de plus que ma vie. En verité de sentir les blessures d'un autre premier que lui, & prendre plus de part en ses interests que lui-mesme, il faut aduouër que ce n'est pas aimer à la mode. ny estre de nostre siècle. Aussi il y a long temps que i'esçay que la corruption qui vous environne, ne vous gaste pas, & que parmi les mes-

chant  
qui le  
Enco  
cher  
l'Hist  
le Cha  
treuue  
& que  
Etoire  
partic  
que ie  
deuon  
te de n  
ment  
que. l  
deffen  
me qu  
appan  
l'autre  
moyen  
persua  
uez iug  
tombé

chans vous auez conferué vne bonté  
qui seroit du regne de Louis XII.  
Encore peut-estre la faudroit-il cher-  
cher plus auant, & aller au delà de  
l'Histoire veritable. Il n'y a que sous  
le Charlemagne des Poëtes, qu'ils est  
treuvé vn homme de vostre humeur,  
& que le combat de Roger à esté la vi-  
ctoire de Leon. Sans m'expliquer plus  
particulierement, vous entendez ce  
que ie veux dire, & i'aime bien mieux  
devoir à vostre secours, qu'au meri-  
te de ma cause, le fauorable iuge-  
ment que i'ay receu de la voix publi-  
que. Il est certain que la verité ne se  
deffend pas toute seule: Celle-là mes-  
me qui regarde la Religion, & qui  
appartient à Dieu de plus près que  
l'autre, ne se faist de l'esprit que par le  
moyen de la parole, & a besoin d'estre  
persuadée pour estre creüe. Vous pou-  
uez iuger par là si mon bon droit est  
tombé heureusement entre vos mains.

Mais il faut remettre à Paris les remercimens que j'ay à vous faire là dessus, afin de les animer de la vie & de la voix, & de la presence. Assurez-vous cependant, que quand ce seroit la pieté qui me retiendroit au desert, vous estes capable de me faire rompre mon voeu d'Hermitte, & si j'auois promis quelque chose à Dieu, de m'empescher de luy tenir ma parole. D'ailleurs vous auez tellement embelly ceste grande ville, & m'y faiétes remarquer tant de nouueauté dans la lettre qu'il vous a pleu m'escrire, que ie ne serois point touché de l'amour des belles choses, & n'auois plus de curiosité honneste, si ie n'auois le desir d'y retourner. Je n'attends donc qu'un peu de santé pour estre en estat de partir d'icy, & aller iouyr avecque vous de nos delices communes. Je parle de la conuersation

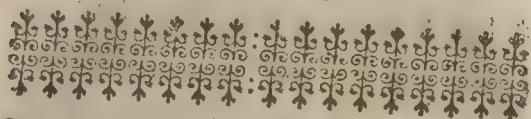
de M  
feroi  
& P  
deau  
moy  
toute

de Balzac. 191

de Monsieur de Vaugelas, qui me  
feroit treuver la Cour au Village,  
& Paris dans les Landes de Bor-  
deaux. Adieu, Monsieur, ayez-  
moy tousiours, puisque ie suis de  
toute mon ame

Vostre tres-humble, & tres-  
obeissant seruiteur,

BALZAC.



# LETTRES DE MONSIEVR AVVRAY.

Il parle des loiianges du Roy, du sie-  
ge & reduction de la  
Rochelle.

## LETTRE PREMIERE.



MONSIEVR,  
Vne lette d'Ami me vient  
d'apprendre des nouuelles  
que i'attendois de vous, comme estant  
plus proche de la source que lui: de  
forte que le bon vent m'est venu du co-  
sté que i'en pensois pas; Il me mande  
qu'on vient de mettre fin à ce grand  
ouurage qui nous a fait ietter tant de  
suspairs



souspirs au pied des Autels pour en voir le succez fauorable. Le Roy victorieux & triomphant par vne seule de ses vertus a gagné la Rochelle. Cette ville imprenable, au iugement des plus grands Guerriers, a rendu ses forts, & ses murailles, à qui la patience de son Prince, qui n'a pas voulu tirer du sang de ces rebelles, sçachant qu'une abstinence de quelques mois gueriroit leur intemperie. Sans mentir, outre les ressentiments communs, j'en ay de si particuliers, que ie n'ay plus d'autre pensée que celle de me resjouir de ce que les Lys de France ont fait passer les Roses d'Angleterre: Paris l'a gagné sur Londres, & ce grand Cardinal sur l'entreprise des Milords: Il me semble qu'après cette victoire, nous n'auons pas assez d'un Soleil pour faire les iours qui la suiuront, & ie m'assure que nos bons Esprits, ces Arbitres du temps, qui font des pre-

sens aux siècles à venir des mercurielles  
du nostre, donneront désormais toutes  
leurs veilles à ce sujet, mettront  
toute la force de leur genie à descrire  
cette conquête, & ne chercheront  
plus d'employ que dans les armes de ce  
Prince vainqueur: Les Temples & les  
Chaires publiques chanteront ses ver-  
tus, les barreaux parleront de sa iustice,  
on estudiera ses exploits & sa constance  
dans les Academies. Sa renommée  
ne s'arrestera pas dedans les villes,  
elle emplira les deserts, & les rochers  
de la solitude, trouveront des voix  
pour louer ses merites, comme autre-  
fois ils ont donné des eaux en faueur  
d'un amy de Dieu. Les mers & les terres  
inconnues n'empescheront pas que  
sa reputation ne passe plus avant que  
celle des autres que ses exploits ne s'é-  
criuent sur les limites du monde par  
les mains des Anges, & qu'il n'aye  
plus de droit en la nature, que tous

ces Empereurs, qui n'auoient des des-  
seins qu'au centre de la terre; Sans dou-  
te que cette heureuse nouuelle tou-  
chera les monuments, & cette ioye  
publique, avec les feux & les chants  
de triomphe, échauffera les cendres  
desmorts.

Pour dire toutes les merueilles de  
nostre Prince, il faudroit qu'il en eust  
moins fait: la terre a trop peu de mar-  
bre & de bronze pour luy dresser des  
statuës, elle n'a point de couleurs ca-  
pables de bien représenter son image,  
& les oiseaux les plus miraculeux ne  
pourroient pas fournir d'assez riches  
plumes pour descrire toute sa gran-  
deur. Sa vie est la première loy qui fait  
le salut du peuple, qui regle & main-  
tient la iustice, & tout ce qu'il permet,  
par la raison de toutes ses actions, ob-  
tient lieu de vertu dans la creance de  
ses sujets.

Comme on m'a parlé du combat de

l'Isle de Ré, qui vit iamais sortir d'un nuage le foudre, ou bien vn torrent qui se precipite de rage, & decolere qu'il a de trouuer de la resistance en sa course, a veu quelque chose d'approchant de ce qui s'y passa, lors que la Noblesse Françoisse contraignit les Anglois de retourner en leur pays, pour grossir la Tamise de leurs larmes, pendant que la Seine esclatteroit de feux allumez pour se mocquer de leurs artifices. Le regret des vaillants, c'est qu'on n'eust pas le temps de les frapper au cœur: car ils tournerent si viste le dos, qu'ils n'eurent pas seulement l'honneur de remporter chez eux vne playe honorable, & qui fust en assez bon lieu pour n'estre pas reputee poltrons. Ceste flotte de Putitains, qui sembloit auoir de l'intelligence avec la mer, & s'entendre bien avec tout ce qui forme vn orage contraire aux vaisseaux, ne parut que pour

faire eclypse à l'ombre de cette Couronne, & pour releuer les aduantages de nostre foy, en faueur de laquelle ils ne sçaroient nier qu'un de leurs Rois n'ait pris cy-deuant l'espée & la plume en main. Veritablement celuy ne seroit pas Catholique, qui ne verroit avec plaisir les marques de nostre gloire, & de leur honte dans ce superbe Temple, où l'on a porté leurs despouilles aux pieds de la Reine des Anges, & de la Mere des Monarques.

Autrefois vn Soldat eust fait vn crime de nommer le Dieu Tutelaire qui combattoit pour son party; c'estoit vn mot caché, & qu'on tenoit secret comme les Mysteres d'Eleusyne, de peur que l'ennemy venant à le sçauoir ne le rendist propice à ses desseins: mais nous estions bien assurez de ce costé-là, car ces ames rebelles ne cognoissoient point le Dieu de nostre armée, ou s'il



estoit connu de ces peuples perfides, ils n'auoient garde de l'attirer à leur secours, puis qu'au lieu de l'inuoyer ils auoient abbatu ses Temples, & feroient la guerre au Fils aîné de son Eglise. Ils estoient releguez dans leur ville, interdits de la terre & de l'eau; la Digue du costé de la mer, l'armée de l'autre leur defendoient la sortie: ils ne se pouuoient sauuer que par le Ciel, mais la Rebellion leur en auoit fermé l'entrée. Sur tout, que direz-vous de leur desespoir de se rendre à la mort plustost qu'à leur Prince, se faire paricides pour estre plus longtemps rebelles: qui vit iamais tant de cruauté aux Tabagies des Barbares? Que si nous ne pouuons penser sans horreur aux combats des Amphitheatres, où les Lyons & les Pantheres se repaissoient de sang criminel, que dirons-nous de ces reprouuez qui se sont reduits d'eux mesmes à ce point qu'ils

ne pouuoient manger sans commettre  
le plus abominable de tous les crimes,  
& nous ont laissé des exemples verita-  
bles de tout ce qui nous sembloit fable  
dans les siècles passez? Les enfans à la  
mamelle prenoient du poison au lieu  
de lait, & cette source de vie leur ap-  
portoit la mort : ils ne sucçoient que  
du sang corrompu dans les veines, &  
les innocens souffroient entre les bras  
de leurs meres coupables. Bien que la  
ville fust capable d'asseurer des fem-  
mes sans canon, & sans armes, la faim  
estoit vn ennemy domestique qui la  
depeuploit toute, & la rendoit aussi  
foible dedans, que ses dehors sem-  
bloient espouventables. On les a veu  
porter à la bouche, ce qu'ils auoient hor-  
reur de toucher seulement, & se nour-  
rir de ce qu'ils ne pouuoient aupara-  
uant regarder qu'avec vn mal de cœur.  
On rapporte d'Ostende ce qui s'est  
faict depuis à la Rochelle, on y don-

noit des combats pour gagner la place d'une fosse, & l'on en venoit aux mains pour rendre le dernier devoir aux morts. Celuy qui donne pension aux oyseaux, & prend le soin d'entretenir les moindres ouvrages de la nature, celuy-là mesme peut faire passer du secours dans les villes assiegées: Mais il n'auoit garde d'en donner à ce peuple, & vouloit que durant le siege au moins il sentist les effects de sa iustice, puis qu'après sa reduction il deuoit esprouuer la clemence du Roy.

Ces premieres puissances de la terre, dont la memoire ne sera iamais qu'auguste, apres auoir attendu si long-temps, eussent pris le foudre en main qui brusle & tue tout ensemble, permis le pillage au soldat, & donné la licence d'acheuer par les armes ce que la faim auoit desia commencé; mais il a voulu voir quelques Reliques de ceux qu'il auoit frappez sans les toucher: Il

a vestu la victoire d'une robe de vier-  
 ge, & la douceur n'a pas trouuée neces-  
 saire d'employer vne espée à vaincre  
 des gens qui n'auoient plus de vie que  
 pour demander pardon, & faire des  
 vœux à son aduantage. Ce fut (ce me  
 semble) le plus superbe appareil de  
 son entrée, de voir des Phantômes  
 qui sortoient des maisons comme de  
 leurs monuments pour crier, Viue le  
 Roy; & quand ie considere qu'aux  
 premieres approches d'un si bon Prin-  
 ce, ils reprenoient leurs forces, & quit-  
 toient les couleurs de la mort, i'en par-  
 le comme d'un miracle, & i'admire  
 que des ombres ayent paru deuant le  
 Soleil sans se perdre & s'esuanouir; ie  
 dis des ombres: car ie ne pēse pas qu'Æ-  
 née en vit dans les Enfers de plus de  
 faites qu'estoient ces deterréz. Ce fut  
 lors que ce grand Prince leur monstra  
 qu'il scait guerir les playes autrement  
 que par le fer, & le feu, qui sont des

moyens pour faire craindre vn tyran  
piuſtoſt que pour faire aymer vn Roy.  
Auſur plus, il nous faut eſperer deſor-  
mais vn temps, qui doit meſurer la fe-  
licité de cét Eſtat, par les années d'vne  
longue paix, & le bon heur de la Fran-  
ce, par le repos des Prouinces & des  
villes.

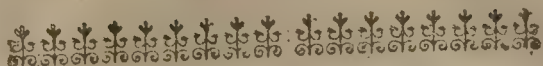
Vous voyez, Monſieur, ſi i'ay des ſen-  
timents François, & ſi i'ayme mon  
Prince, & ma Patrie; le ne finirois ia-  
mais, ſi i'auois entrepris de vous d'écri-  
re tout le tableau d'vne ſi glorieuſe vi-  
ctoire, & pour neme point flatter, ie  
ſerois bien empesché de trouuer par  
où conclurre, ſi ce n'eſtoit que faiſant  
vne lettre, il faut que ce ſoit par

Du 10. Nouembre.

1628.

Vostre tres-humble, &c.





*A Monseigneur le Cardinal, sur le mes-  
me sujet.*

LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Cen'est pas à vostre fortune que ie  
parle, mais à vostre vertu, que tout le  
monde admire, & ie ne fais pas com-  
me ces gens qui vont chercher des tre-  
sors au centre de la terre, & ne regardét  
iamais le pouuoir & la beauté du Soleil  
qui les produit. Ceux qui considerent  
bien vos merites, estiment que la iusti-  
ce est reuenue au monde sous la mes-  
me planette que vous estes nay, de for-  
te que s'il faut rechercher la cause de  
tant d'acclamations qu'on entédans  
les villes; C'est de voir deux corps, l'E-  
glise & l'Estat viure d'une mesme ame,  
& la pourpre de Rome toute glorieuse

de faire à peu près sur les espaules d'un François, les mesmes miracles que la robe du premier des Pontifes. A le bien prendre, vous estes ce flambeau qu'on portoit autrefois deuant les Monarques, & toute la France vous regarde comme ceste colonne de feu qui conduisoit le peuple de Dieu : Tout le monde en son cœur vous esleue des statuës, que vous refuseriez dans les places publiques, & nostre zele se fache de voir que vous ayez lié les mains à tant de sculpteurs qui craindroient que vostre modestie s'offençast s'ils auoient employé de l'airain & du marbre à vous faire des images. Cependant la posterité qui vous erigera des Temples, nous accusera-t'elle pas avec raison de ne vous auoir pas seulement rendu les moindres honneurs qui vous estoient deus? Sans mêtir, vos actions sont si nobles, & si hautes, qu'il faut des esprits bien releuez pour les compren-

dre, car vous auez faict ce qu'on n'auoit osé penser iusques icy. Les hommes qui seront curieux d'estudier vostre vie, apprendront des miracles, & cognoistront les merueilles de Dieu par les vostres; l'homme d'Estat y trouuera ceste sagesse qui gouerne les Royaumes, & soustient les Couronnes; le Capitaine ceste prudence qui conduit les armées, & remporte les victoires; & les Religieux d'aussi beaux suiets de mediter, que tous les Peres leurs en puissent fournir. Si S. Pierre marcha dessus le seaux, vous leur auez donné de nouvelles bornes qu'elles n'ont peu passer, & les flots, ou l'inconstances de Lunes esleue tant d'orages, se sont accordez avec la Digue en faueur de vos desseins, & des armes du Roy. La Rochelle n'estoit point vierge, pour auoir soustenu tant d'assauts sans se rendre; C'estoit plustost vne fille prostituée que vous auez faict lapi-

der à les portes, & c'est ainsi que l'Eglise n'aymant pas le sang, vous avez fait ieusner ces Rebelles, pour les punir selon la Loy des Canons. Apres cela faut-il que mille courtisans que l'on flatte à la Cour, fassent tant d'hommes criminels, dont la plume ne devroit plus voler qu'à vostre gloire? Pour moi, ie veux faire comme ces Anciens qui dédaignoient ce grand nombre d'Estoilles pour n'adorer que le Soleil, ou comme celuy qui mesprisoit tous les petits Dieux, pour ne plaire qu'à Iupiter. Nous sommes tous jaloux de nostre honneur; les Dieux mesmes voulans noyer le monde, n'estoient en peine que de sçavoir qui porteroit apres de l'encens sur les Autels; vous seul n'en faites point d'estat, & s'il ne tenoit qu'à vous, pour n'avoir point d'autre satisfaction que celle de vostre conscience, vous couperiez les ailes de la renommée, & luy fermeriez tou-

tes ses bouches, qui ne s'ouurent qu'à vos loüanges. A dire vray, MONSEIGNEUR, vostre pouuoir s'estend aussi loing que vos desirs, & personne n'ignore que vous ne faictes point d'entreprise que vous n'acheuiez tousiours heureusement; si feriez vous pourtant vn effort inutile en voulant estouffer vostre reputation, qui viura plus que vous. Le moyen d'empescher qu'elle n'ait desia fait le tour du monde, & que les Princes estrangers, instruits par elle de vos incomparables qualitez, redoutans plus que iamais le pouuoir de la France, ne souhaitent vn espi prit comme le vostre au gouuernement de leurs Estats? Vostre nom ne s'est pas arresté au Languedoc, il a passé les Alpes; on le cognoist aux extremitéz de la terre, & de tous les hommes qui vivent au iourd'huy, ie n'estimerois que ceux-là barbares, qui n'en n'auroient pas ouïy parler. Veritable



ment, comme le bel ordre des Cieux nous faict admirer l'excellence des Anges qui les font mouuoir, bié qu'ils soient inuisibles, ceux-mesmes qui ne vous cognoistroiét que de nom, à voir seulement le bon succez de nos guerres, & les felicitéz de ce Royaume, iugeroient aussi-tost qu'une puissante, & souueraine intelligence en a pris la conduite. Maintenant, MONSIEUR, faut-il que la vertu pour estre logée chez vous ne soit pas regardée pour ce qu'elle vaut, & que luy ouurant la porte de vostre ame, vous luy fermiez celle de l'honneur? l'aduoué qu'elle en reçoit beaucoup d'estre en vostre possession, mais à tout le moins permettez qu'on vous die que malgré vostre modestie, les oracles parlerôt de ceux que vous rendez tous les iours, qu'estant la teste du Conseil, on ne s'assemble plus que pour refoudre des conquestes, & de triomphes, & qu'on ne desire plus  
rien

rien en vous qu'une longue vie. C'est pour ceste raison que tous les bons François vous donneroient librement la plus belle partie de leurs années pour augmenter les vostres, & demandent au Ciel qui vous a fait nécessaire au public, & Protecteur de ceste Couronne, qu'il vueille differer vos recompenses pour auancer nostre bonheur. A tout cela ie me resioüys avec les Anges de voir que la vertu est si bien reconnüe, & pendant qu'on fait des vœux aux Temples pour vostre conservation, c'est alors que ie tesmoigne, sans en dire mot qu'à Dieu, que ie suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur,



*A Monsieur le Gouverneur de la  
Bastille, sur sa prudence &  
fidélité.*

## L E T T R E I I I.

**M**ONSIEVR,

Je respire vn air si pres de vos terres,  
qu'il ne s'en faut guere que ie ne tien-  
ne de vous vn element qui fait la moi-  
tié de la vie. Ce voisinage me faict  
estimer mon pays, & ie n'ay pas en-  
uie qu'on me repoché que ie m'en  
sçay mal preualoir. Il faut enfin que  
ie vous fasse aduouër vne qualité que  
ie dois à tous les hommes qui vous  
ressemblent, outre les raisons parti-  
culieres qui m'obligent à vous seruir.  
Ce n'a pas esté sans peine que ie me  
suis resolu de vous escrire, & i'ay  
pensé qu'on me flattoit, quand on

m'a dit que vous trouueriez bon ce qui viendrait de moy. l'apprehendois les seules approches de vostre demeure, & songeant à ces fortes tours où l'on enferme tant de fameux criminels, j'auois peur qu'on m'accusast d'auoir tenu de mauuais discours au Gouverneur, & qu'on me fit prisonnier d'Estat, pour auoir mal parlé seulement. l'ay tousiours dit à ceux qui me portoient à ce dessein, que mon pouuoir estoit trop au dessous de vos merites, & qu'il me falloit auoir de meilleures parties pour vous entretenir. En effect, Monsieur, quand ie considere qu'on vous a choisi au Gouvernement d'une place importante au repos du public, j'entire aussi cette consequence infaillible qu'on a recogneu vostre fidelité moins ébranlable, encore que ceste masse de pierres faisant reluire vos vertus, on peut dire avec verité que

vous auez trouué l'Art de faire de belles prisons. Aussi cette charge qui demandoit vne ame forte, & vne prudence extraordinaire, ne pou-  
uoit pas mieux tomber qu'entre vos mains, vostre conduite, l'œconomie que vous y gardez, ne vaut pas moins que le travail des Capitaines, & qui diroit que vostre soin, & vos veilles sont l'appuy de l'Estat, ne se tromperoit pas. Ces considerations me retiendroient long-temps avecques vous, si ie n'auois à vous enuoyer vn discours que i'ay faict à l'honneur de ce grand Genie de nostre temps : Celuy qui reigle mes volontez, & toutes les autres puissances de mon ame par celle qu'il en a de la nature, me vient d'obliger de vous le faire voir, afin que selon l'estime que vous en ferez, vous luy donniez autant de iour. Je me promets de vous cette faueur, & ie



raffecure mon esprit par cette raison,  
que l'ombre n'estant point à crain-  
dre près d'une grand lumiere, ces  
Censures de Cour ne me feront peut-  
estre point d'ombrage quand ie se-  
ray proche de vous, & qu'ils pense-  
ront que ie suis.

MONSIEUR;

Vostre tres-humble, & tres  
obeissant serviteur,

o iij



A L A R E Y N E,

*sur ses excellentes vertus.*

LETTRE IV.

MADAME,

Ce n'est pas sans crainte que ie m'approche de vostre Majesté, pour luy rendre les hommages que ie luy dois à ce commencement de l'année ; tout le peuple qui vous donne des vœux au pied des Autels me conuie assez de me ietter aux vôtres, pour vous offrir les miens. Mais iemefens si foible en toutes mes entreprises, que sans la passion que i'ay d'honorer infiniment vos merites, ie me garderois bien de paroistre deuant vos yeux: Pour dire vray, l'ame n'a pas assez de puissances pour recognoistre comme il faut vostre grandeur, en les

y soubmettant, il faut qu'elle reserve à  
ce subiet tout ce qu'elle a de plus beaux  
mouuemens, & qu'après tout, encore,  
elle s'excuse de son peu de pouuoir.  
On ayme les Astres du Ciel, l'or, &  
l'argent dedans la terre, les perles dans  
la mer, les fleurs aux prairies, & quel-  
que chose en tous les Elements; & par-  
tant pour vous donner ce qui n'est pas  
commun, il vous faudroit rendre des  
honneurs qui ne fussent pas humains.  
Dauantage, si l'on honore les pierres  
de l'architecture d'une Eglise, les mar-  
bres des monuments, les murailles  
des villes comme choses saintes; il me  
semble que c'est trop peu de respect  
qu'on porte à vostre Maiesté, si l'on  
n'en vient aux encens, & aux ceremo-  
nies que nous demandent les choses  
sacrées. Les grandes Dames sont les  
plus belles pieces des ouurages de  
Dieu: Ce sont bien souuent les res-  
sorts dont il se sert à faire des miracles.

vous nous avez donné des preuues de  
cette verité , puis que l'exemple de  
vostre bonté fait entrer dans la Cour  
des vertus que plusieurs en auoient  
bannies , & persuade facilement ce  
qu'on iugeoit deuant impossible ; vos  
merites s'accordent avec vostre nais-  
sance , & l'un & l'autre vous a mis la  
premiere du monde sur la terre. On  
dit , & c'est la voix du peuple ( qui  
est celle de Dieu ) que vous estes née  
pour faire voir tout ce que peut la pic-  
té dans vne grande puissance , & que  
c'est vne merueille en ce siecle d'auoir  
le plus haut degré , & la vertu la pl<sup>e</sup> re-  
leuée. C'est la creance de tous vos sub-  
iects , que comme Dieu prit du repos  
apres auoir fait la Femme , il vous a  
fait Reyne de France , preuoyant que  
par vos sainctes & solides vertus , par  
de bonnes inclinations , & par ces  
voux encore que vous avez si sou-  
uent iettez au Ciel , se reposeroit de

ces longstrauaux qui l'obligent à s'efloigner de vous, & d'adiouster à son Royaume de nouuelles, deuant que de luy dōner vn Dauphin: C'est le moindre effect de sa valeur que tant de peuples se soient rendus tributaires à sa gloire, & soubsl'esperance de vous faire mere, il n'auroit pas le plus grand bien du monde, si cela se pouuoit faire aussi tost qu'un desir, dans peu de temps nous en allumerions les feux de ioye; toutesfois Dieu ne peut pas qu'il ne se rende enfin à tant de prieres qu'on luy fait tous les iours, pour auoir de luy ce dernier bon-heur qui doit couronner tous les autres. Apres cela, Madame, ne treuuez pas estrange si le zele que i'ay pour voltre Majesté m'a fait entreprendre vos loüanges, ie ne suis pas seul au iourd'huy qui tourne du costé du Soleil, la terre mesme produit des fleurs où nous voyons ceste habitude: & la raison qu'on en



peut donner, il la faut prédre des bonnes influences qui viennent de ceste planette, ainsi que nous portons nos desirs d'où nos esperances nous promettent de la felicité. Pour moy ie la mets toute entiere à paroistre ce que ie suis, c'est à dire,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeissant  
suiect, & seruiteur,

Discon

Discon

M

le

vos an

vous p

vous a

Tiber

funer

fortis

iects d

si ferm

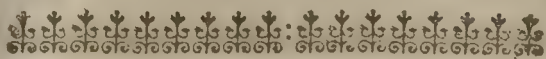
estiez

qu'un

lus vo

souuer

lées, m



*Discours de consolation à vn Magistrat, sur  
la perte de deux de ses enfans  
morts de peste.*

## L E T T R E V.

**M**ONSIEVR,

Je viens tout seul apres la foule de  
vos amis que i'ay laissé passer deuant,  
vous parler à part: le m' imagine qu'ils  
vous auront trouué plus constant que  
Tibere, qui fit luy-mesme l'oraison  
funebre de son fils, & qu'ils seront  
sortis de chez vous avec tous les sub-  
iects d'estonnement, de vous voir aus-  
si ferme parmy l'orage, que si vous en  
estiez le maistre. Il ne se peut pourtant  
qu'un malheur populaire tombé des-  
sus vostre famille, ne vous donne  
souuent de tristes & fascheuses pen-  
sées, malgré les grandes occupations

qui sont attachées à vostre charge; Le desplaisir qu'en a reçu N. me faisant iuger de la grandeur du vostre, m'oblige en fin de vous porter destesmoignages, & d'aller souffrir avecques vous vn mal qui nous est icy commun par reflexion. Que si i'ay tousiours differé, c'estoit pour laisser faire au temps le premier appareil de vostre plave, & pour ne pas tomber dans l'erreur du Sophiste qui presenta mal à propos vn traicté de la iustice à l'empereur pendât qu'il estoit occupé dans les armes, & n'estimoit rien d'iniuste que ce qui luy resistoit. Maintenant que ie n'auray plus d'excuse, si i'attends dauantage, i'ay resolu de vous faire voir vne operation d'esprit qu'à faict naistre la mort de Messieurs vos enfants, & de ietter comme les autres quelques fleurs dessus leur sepulture.

Mais comme aux grandes douleurs,

aussi bien qu'aux grands Roys il faut peu de paroles, & le silence d'une solitude qui les entretient, leur est plus agréable que la conuersation des hommes qui les diuertit; peu s'en est fallu, que cela ne m'ait esté la plume des mains, & rompu le dessein que j'ay pris de vous escrire. l'ay peur que mes raisons adioustent à vos regrets, & que la force de l'amour trompe l'esperance que ie pourrois auoir de moderer vostre affliction. Si mon deuoir ne m'obligeoit à tesmoigner le ressentiment de tous ceux qui vous apartiennent, & qui portent vn mesme dueil que vous, ie me garderois bien de vous entretenir sur vn sujet où vous pourriez instruire les autres, & faire des liures où les Philosophes trouueroient de quoy se consoler, vous n'avez que faire de lire saint Augustin ny Senecque pour soulager vstre douleur, vous tirez vos consolations de vous-mes-

me, & la moindre de vos vertus peut faire toute seule autant que la Sorbonne.

En verité, cette traufferse n'est pas de celles qui surprennent l'ame seulemet, elle saisit les sens, & trouble si fort tout l'homme interieur, que le dehors incontinent en porte les marques, & le corps tombe dans vne langueur qui le laisse sans autre mouvement que celuy des soupirs. Je ne doute point que vous n'ayez ces premieres atteintes que Dieu mesme ( comme homme ) ressentit à la mort du Lazare, mais aussi venx - ie croire que vostre desplaisir n'a pas esté long-temps sans ceste moderation que les esprits forts, & de la tempeste du vostre, font esgalement paroistre en l'une & en l'autre fortune. Les premiers mouuements sont libres, & ne doiuent aucun tribut à la raison, mais s'il nous est permis de les laisser venir, il nous est deffendu



de les suiure, il faut faire en cela comme ces fleuves qui passent dans la mer sans s'y mesler, imitons les abeilles qui font du miel de l'amertume du thim. La douleur est vne maladie naturelle, dont la cure n'est pas impossible, elle est ambitieuse quelques fois, & la bien-seance seule l'oblige à se monstrier en ce triste appareil, qui vous rend le visage blesme; c'est vn ennemy domestique plus dangereux en cela, qui se rend agreable, & prend bien souuent l'image de la vertu pour nous tromper sous vne belle apparence, ny plus ny moins que ces petits feux qui ne nous éclairent que pour nous attirer au precipice, ou comme les Cometes qui paroissent plus grands & plus beaux que d'aucuns Astres, & cependant ne nous apportent iamais rien de bon. C'est vn poison qui fait d'estranges ruynes si l'on n'y prend garde, c'est vne passion qui n'est loüable que pour quel-

que temps : Il ne faut pas estre insensible, & recevoir les coups comme vne pierre qui pour estre touchée n'a point de sentiment, la sagesse a des preceptes qui ne sont point barbares, elle ne defend pas l'usage des pleurs, mais elle fait suivre la raison de près, afin que ceste belle lumiere dissipe tous les ombrages, & la tourmente esmeuë en la plus basse, & plus foible partie de l'homme. C'est à faire aux ames communes d'attendre la fin de leurs douleurs, & le propre des grands courages de les arrester.

A dire vray, l'excez d'un grand amour, tel qu'est celuy des peres, a de grands priuileges, il passe sur les loix de la constance, & ne regrade ny les charges, ny les dignitez; autrefois comme vous des Senateurs ont pleuré leurs enfants, & n'ont pas rougy dessous la pourpre de donner des larmes à la fin de leur vie : En vn mot les sages qui

qui donnent les exemples, qui reiglent le mode, & suivent les meilleures opinions, tiendroient pour cruels tous ceux qui ne vous imiteroient pas en pareilles occasions que ceux qui vous attristét. Si cette secte ennemie des plus beaux mouvemens d'amour vivoit encore maintenant, ie m'assieure qu'elle seroit bien empeschée de vous donner des remedes qui fussent convenables à vostre mal, & sans doute qu'elle aduoüeroit que si tous les enfans ressembloient aux vostres, la douleur des peres seroit tousiours tres-iuste quand ils viendroient à les perdre.

Aprés cela, Monsieur, ie ne viens pas surprendre les sentiments de vostre ame, ny desrober ceste tendresse du cœur que la pieté luy demande, au contraire ie viens ioindre ma tristesse à la vostre; & si rant est que les morts ont quelque ressentiment des plaintes que font les hommes à leur esgard i'of-

fre ma bouche, mes yeux, & ma plume pour regretter Messieurs vos enfans aussi long-temps que i'auray l'usage de la vie. Aussi, Monsieur, faut il considerer que s'ils sont morts ieunes, leur vieillesse en est plustost venuee que celle des autres, ils ont vescu tant qu'ils deuoient, & celui-là ne meurt pas tost, qui ne pouuoit pas viure d'auantage: quoy qu'il en soit, ils estoient arriuez au bout de leur course, & celuy qui souuerain, ne reçoit point de requeste civile contre ses iugemens, en auoit ordonné de la sorte: Il faut plustost dire que leur vie est acheuée qu'interrompue, car tant s'en faut, qu'elle soit aduancée par cet accident, que c'est par là qu'elle doit finir. Quand les fruiets sont bons dès le Printemps, il ne faut pas attendre l'arrière-saison pour les cueillir, & qui les laisseroit à l'arbre dans leur maturité, ce seroit pour les perdre; d'ailleurs les plus belles

choses sont celles qui durent le moins, vn mesme iour voit fleurir, & mourir la rose, & l'homme qui fait le plus noble ouurage de Dieu, & la premiere partie du monde, n'a garde d'auoir vne si longue vie que les animaux & les plantes, le feu s'éteint facilement quand il a plus d'esclat, & son peu de durée est vne marque de sa viuacité; depuis que les choses sont dans vn estat si parfait qu'elles ne peuvent plus diminuer, ny croistre, il faut qu'elles finissent.

De tous vos enfans, ceux-cy sont en lieu d'assurance, ils ont acquis vne gloire dès leur bas aage, que tant de SS. ont acheptée de leur sang que tant d'ames ont perduë apres auoir fait des miracles, que tant d'hommes parfaict & canonisez durât leur vie dans la creature des peuples, n'ont pas trouuée apres la mort; vne gloire en fin où plusieurs qui resuscitoient les morts passioient,



le cours de la nature, tiroient les larmes des rochers, gaignoient les cœurs, ouuroient & fermoient le Ciel ne sont pas arriuez eux-mesmes. C'est vn empire qui souffre violence, qui se donne au travail, qu'il faut rauer de force, & toutesfois ces petits innocens ons plustost meritè ce doux repos, qui suit la mort des Esleus, qu'ils n'ont eu pouuoir de combattre, ny mesme la pensée de l'acquérir : il semble qu'ils ne soient venus en ce monde que pour passer en l'autre, d'autant que si Dieu les eust fait Auges tout d'un coup, ils n'eussent pas eu l'honneur d'estre hommes comme luy.

Veritablement, c'est vn trait incongneu d'une Prouidence infinie, qui fait trembler les Monarques, & met le silence dans la bouche des Docteurs & des Sages du siecle, de dire qu'elle appelle vn larron, & reprouue vn Apostre, que deux freres nais sous vne mes-

me constellation courent deux fortunes diuerses, que l'un rencontre des Couronnes, & l'autre des supplices; que le chemin du Ciel semé de fleurs, semble aux meschans couuert d'espinnes; que la Beatitude se vende & se donne; que les vns gagnent des fleues de lait, & les autres dans des torrens de sang, les vns entre les bras de leurs nourrices, & les autres entre les mains de tyrans & des bourreaux.

A la fin, Monsieur, il se trouuera que vos larmes ne sont pas mesme agreables à ceux pour qui vous les versez, & que tout le monde en prend du déplaisir, la fortune & vos vertus vous ont mis en si grand iour, que toutes vos actions sont cogneuës; on se tourne souuent vers vous, on observe iusqu'à vos yeux, & l'on remarquera le temps que vous aurez acheué de vous plaindre; vous n'avez pas le loisir de le faire en la charge où vous estes, il faut

laisser vos intereſts pour prendre ceux de la Republique, & moderer vos larmes pour arreſter celles des miſerables qui ſe iettent à vos pieds: de ſorte qu'attendâs de voſtre bouche la fin de leurs mal heurs, il ne vous reſte pas aſſez de temps pour penſer à celui qui vous vient d'arriuer. Au ſurplus, ſi vous euſſiez faiſt des enfans immortels, vous ne les euſſiez pas perdus, ou les ayant rendus ſuiectſ aux loix de la nature, on ne ſçauroit trouuer eſtrange qu'ils ſoient morts: Ne vous faſchez donc pas que le iour de leur triomphe ait ſuiuy de près celui de leur naiſſance, & qu'ils ſoient en vn lieu, où pour arriuer, on endure peut-eſtre maintenant le Martyre au Iapon. Cela n'eſt pas nouveau que le fruit dure moins que l'arbre, & que les enfans paſſent pluſtoſt que les peres à ce dernier ſejour, où les biens & l'obiet qui les donnent ſont eternels, que ſ'ils ont peu

vescu , leur couronne ne laissera pas  
d'estre belle , puis qu'elle est le prix du  
sang qui racheta le monde. Pour croire  
qu'ils soient tres-heureux, il ne faut  
point que Dieu nous le reue, il les a  
pris dans l'aage d'innocence, de peur  
que la malice n'offensaist les beautez  
qui sont necessaire à l'ame pour le voir:  
De sorte que de pleurer leur mort, ce  
seroit s'attrister pour vn suiet qui res-  
ioüyt les Anges : & se-fascher qu'ils  
ayent des compagnons, eux qui con-  
uerfent avec nous à toute heure, &  
s'occupent à nous deffendre côme s'ils  
auoient quelque interest en terre. La  
mort n'a point offensé vostre amour,  
puis que les ayant mis dans vn estat de  
gloire, digne d'estre enuié, elle les a ré-  
dus encore plus aimables. Si le Roi vou-  
loit auoir vostre image dans son cabi-  
net, seroit-ce pas le plus grand hon-  
neur qui vous peust arriuer ? & si Dieu  
prend deux de vos enfans, qui sont

les images du pere, est ce pas vnemar-  
que qu'il est vostre mal, & qu'il aime  
en mesme lieu que vous?

Deformais quand on vous verra  
faire vne des premieres testes du Par-  
lement, agir puillamment dans toutes  
les affaires, soustenir la iustice, sera-ce  
sans raison qu'on dira lors que vous a-  
uez quelque chose de diuin, puisqu'on  
en parloit en ces termes auant mesme  
que vous en eussiez vne partie de vous  
proche de Dieu? C'est sans doute vn  
grand signe de son affection, d'asseu-  
rer vostre bien, & de mettre la plus  
chere de vos possessions au dessus des  
dangers. Ce Prince qui se vit reduit du  
trofne sur du fumier, & qui perdit avec  
ses enfans le Sceptre & la Couronne  
qu'il leur vouloit laisser, estoit d'autant  
plus amy du Ciel que sa persecution  
estoit forte, & sa misere estrange. Les  
afflictions sont des faueurs de Dieu,  
mais tous ne sont pas capables de les re-



cevoir; elles rendent l'homme parfait  
comme le cizeau del'ouurier rend vne  
statuë plus belle à mesure qu'il la taille,  
le feu s'augmente, & monte mieux en  
haut quād il est agité du vent, il prend  
force de ses contraires, & se nourrit de  
cela mesme dont on le charge: qui por-  
te les vaisseaux iusques dedans les As-  
tres, si ce n'est la tempeste, & qui les en  
esloigne sinon le calme; le caillou ne  
rend le feu qu'au corps, & les instru-  
ments de Musique ont plus d'armonie  
lors qu'ils sont touchez plus forte-  
ment; En vn mot les lauriers ne croif-  
sent pas entre les bras des femmes, ny  
dedans nos maisons.

Ce qui vous touche dauantage est  
le genre de mort qui vous a rauy ceste  
fleur naissante, mais encore auez-vous  
de quoy vous consoler de cecosté, puis  
qu'il est vray que deux grands Princes  
aussi iustes deuant les yeux de Dieu,  
que puissants parmy les hommes, mou-

rurent de peste deuant Ierusalem; & qu'Alphonse qui regnoit en Espagne, & Marc Antonin qui fut fils d'un Consul esproutrent le mesme sort: telmoignage euident que les grands hommes n'ont point de priuileges sur les autres, & que la plus contagieuse des maladies, ne respecte ny la pourpre des Rois, ny l'habit des Philosophes. C'est celuy des trois fleaux de Dieu qui sembla le plus doux à Dauid, aymant mieux mourir par ses mains, que par celles des hommes.

Car en effect, la guerre n'aduance pas seulement la fin de nostre vie, elle renuerse encore les plus superbes places, & fait des ruines de tout ce qu'elle rencontre, elle change l'ordre de la nature, & fait succeder les peres à leurs enfans: on y met tout le droit sous l'espée, & les Temples deserts ne sont plus remplis que du bruit du canon, les femmes craignent pour leur honneur,

les ho  
pour  
estrai  
falsch  
freux  
prit,  
qu'ell  
que la  
me. S  
uent  
urag  
sons,  
pour  
reur  
nour  
pren  
à leur  
leur d  
N  
vost  
la me  
gagn  
quer

les hommes pour leurs biés, & chacun pour sa vie. La famine n'est pas moins estrange, c'est à le bien prendre, la plus fascheuse des necessitez, & le plus affreux de tous les maux, elle trouble l'esprit, & desseiche tellement le corps, qu'elle ne laisse presque rien à l'homme. Ses rigueurs soubmettent bien souvent les mains de la Noblesse à des ouvrages mercenaires, elle debite les poisons, arme les mains au parricide, & pour marquer entierement son horreur, elle a contraint des meres de se nourrir de leur propre sang, & de reprendre la vie qu'elles auoient donné à leurs enfans, vsant de Tragedie en leur endroict.

Ne vous faschez donc plus que les vostres soient entrez en la gloire par la mesme porte que saint Louys, qui gagna le Ciel dans le dessein de conquerir la terre Sainte, & les laissant

dans leur repos, regardez icy bas l'esperance que vous donne Messieurs vos aïnez, ce sont eux qui vous feront reuiure apres la mort, & qui vieilliront dedans les charges, afin que les temps à venir ne soient pas moins heureux que le nostre, & que vous donnans des nepueux, vostre famille laisse des hommes de vostre merite aux successeurs de ceste Couronné.

Quant à moy, Monsieur, puisque c'est vn droit hereditaire à nostre maison de vous donner des seruiteurs, ie ferai plus d'estat de succeder au desir de mes peres qu'à leur bien, & ie cherchay tousiours les occasions d'estre comme eux,

Vostre tres-humble, &c.



*Il s'excuse de destourner vne Dame  
d'estre Religieuse.*

## LETTRE VI.

MONSIEVR,

N'attendez pas de moy que ie fasse  
vn crime afin d'obliger vostre amour,  
si vous continuez de me vouloir per-  
dre avecques vous, vos lettres qui m'en  
solicitent ne me semblerôt plus si bel-  
les que deuant, & vostre eloquence  
n'aura pas assés de charmes pour m'en-  
chanter, & m'attirer au precipice. Si  
vous croyez que ie ne puisse estre vo-  
stre amy sans soustenir vne mauuaise  
cause, & blesser en cela ma conscience,  
ne vous tenez pas long-temps en ceste  
erreur, de peur d'estre accusé d'aucu-  
nement, & qu'on ne vous meine aux  
Quinze-vingts prendre la fleur de lys.



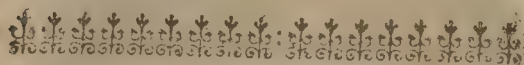
Si vostre maladie estoit incurable, & que vostre Medecin vous eust abandonné, j'excuserois les resueries de vostre fièvre, mais vous monstrez tant de raisons qu'ad vous parlez d'autre chose que d'amour, qu'il vous en reste tousiours assez qu'ad ceste passion vous trauaille, pour l'estouffer, & vous guerir. Hé bien, vostre Maistresse se fait Religieuse, voulez vous point que ie la rauisse d'entre les bras de dieu, pour la remettre entre les vostres? S'il n'estoit pas autrefois permis d'arracher vn coupable du pied des Autels, où il s'estoit refugié, iugez par-là si (fermant aujourd'huy la porte des Cloistres où ceste innocente se va mettre à couuert des orages de la vie) ie ne me rendois pas criminel, & digne des coleres du Ciel? En conscience, n'attendez-vous pas d'estre bien tost puny de vos sacrileges? Pensez-vous donc que Dieu voye impunément qu'on

luy dérober ses victimes, qu'on destrui-  
se ses Temples, & qu'on rompe un  
ouvrage que le saint. Esprit a fait: Que  
faites-vous moins que ces tyrans infi-  
delles qui corrompoient les Vierges,  
& faisoient de si cruelles guerres à la  
Religion? Je ne suis pas d'humeur à  
vous rien celer, si vous continuez d'é-  
crire pour destourner Olinde du des-  
sein qu'elle a pris, j'ay bien peur que le  
feu ne descende du Ciel pour accepter  
en mesme temps ceste chaste victime,  
& bruster toutes vos lettres. Toute-  
fois pour vous traiter à la douceur,  
& sans vous menasser davantage, suf-  
fit qu'on vous die qu'apres tous vos  
soupirs & vos artifices, vous n'y ga-  
gnerez rien; Olinde qui m'en a dit ses  
sentiments n'est plus en estat de pou-  
voir viure dans le monde, car comme  
l'air est nuisible aux teints delicats;  
(ce sont ses paroles) toutes ces assem-  
blées de la Cour, le Bal & la Comedie  
n'apportent rien à la beauté des ames;

& siie luy respond en vostre faueur,  
que les Cloistres sont aussi bien sur terre  
que le Louure, & les sales publiques,  
& que par consequent le vice y trouue  
des entrées; cét esprit subtil, qui n'est  
pas la moindre partie que vous aymez  
en elle, ne demeure pas là sans repartie:  
La Lune, dit-elle, & les Estoilles se  
voient bien en l'eau, mais elles sont  
toujours au Ciel; C'est ainsi que l'ame  
dans le corps ne laisse pas d'estre im-  
mortelle, que les lesuites, les Capucins,  
& tant d'autres Religieux reposent  
sans cesse entre les bras de Dieu, bien  
qu'ils conuersent tous les iours parmy  
les hommes. Quant aux abus que vous  
dites s'y passer, (ce que ie n'oferois pas  
aduouër ny croire) cela n'empesche  
pas que la vertu n'y fasse voir ses plus  
belles lumieres: Tant de fausses clartez  
qui se forment dans l'air n'apportent  
point de changement à celle du Soleil,  
& les monstres ne font pas que le reste  
du

du monde ne soit beau. Ce mauvais disciple qui fut le premier instrumēt de la passion de Dieu, n'a pas fermé le Ciel aux Apostres, les desordres d'une maison n'empeschent point le bon message des autres, & deux ou trois poltrons dans vne armée ne diminuent en rien la gloire des meilleurs combattans. Voyez maintenant si ie vous ay tasté le poux, & si ie cognois la cause de vostre mal : quand bien vous m'en deuriez hayr, il faut que ie vous die la verité, ou que ie ne sois plus

Vostre seruiteur.



## A POLIARQUE,

*Sur les nouuelles de la mort*

*de Tyrsis.*

## L E T T R E VII

C H E R P O L I A R Q U E ,

S'il est vray que celuy qui nous preserue de danger, nous oblige dauantage que celuy qui nous relcue apres la cheute; vous auez faict quelque chose de plus, que de me ressusciter, puis que vous m'auiez sauué la vie, iustement au point que i'estois en danger de la perdre. Car veritablement si i'eusse receu vostre lettre en mesme temps qu'on m'apporta les nouuelles de la mort du pauvre Tyrsis, i'allois fermer les yeux a tous les objets qui me pouuoient destourner des tristes pensées, que ie dois



à la perte. Vostre entretien me fut alors  
ce rayon de feu qui force l'orage, &  
ne permet pas que le Nocher se rende  
au desespoir : de sorte que la memoire  
de vostre amitié empescha le vœu  
que i'allois faire de me retirer entièrement  
du monde, & de ne reuoir iamais  
Paris, où ie ne treuueray plus cét  
honngte homme qui faisoit vne de  
mes meilleures rencontres : Vous ne  
m'en disiez mot, mais les seules marques  
de vostre fidelité, qui paroissent  
dans vostre lettre, me consoloient  
dauantage que tous ces Predicateurs,  
qui s'estiment grands Medecins des  
playes de l'ame, & pensent nous auoir  
bien soulagez quand ils nous ont  
representé, qu'on ne faiét point de  
vœux à la mort, à cause qu'elle n'en exauça  
iamais, & pource qu'on n'espere  
point de faueur de sa part, & qu'elle  
est la plus ingrate Dèité de toutes,  
qu'on la laisse sans Temples, sans Au-

teils, & sans Sacrifices ; toutes ces raisons ne font pas que ie suruiue à Tyrſis, pour le regretter tant que i'auray l'usage de la vie : si ce n'estoit mon affection qui me donne de la haine contre la mort qui me l'a rauy, ie la demanderois au Ciel, mais ie crains de tomber entre les mains de cette grande ennemie des hommes, qui ne doit plus épargner personne apres auoir trompé la plus belle esperance du monde dedans cét homicide. Ne croyez pas pourtant que ie ne cherche à guerir ma douleur, ie viens tout fraichement d'auec S. Augustin, & Monsieur de Sales, pour me consoler avec eux de cette perte, mais toutes leurs belles & pieuses raisons n'ont encore faict qu'ébranler mon esprit : ie suis honteux de leur resister si long-temps, & que leur victoire ne soit pas encore arrestée apres trois iours de conference : la memoire de Tyrſis est si forte, qu'elle

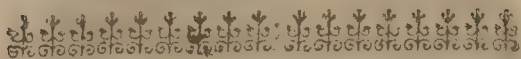
m'emporte hors de moy-mesme bien  
souuét, & me fait aller d'esprit en An-  
gleterre pour chercher l'Auth eur d'un  
si funeste assassinat, ie me sens con-  
sommer, comme si Dieu m'ayât soub-  
mis au pouuoir de la Magie, on brus-  
loit mon image encire à petit feu: ie  
mesprise si fort la vie, que mon ame ne  
faict plus qu'assister à mon corps, &  
de tous les plaisirs qui tombent sous les  
sens, i'en en trouue pas vn qui soit ca-  
pable de la diuertir, & de la remettre  
en ses fonctions ordinaire; vous ne  
m'en croirez pas, il est vray toutes fois  
que i'ay desiré la fin du monde, afin  
que ce miserable qui m'a coupé par la  
moitié, n'ayant point d'autres luges  
que Dieu, fust dès maintenant con-  
damné par sa bouche deuant les yeux  
de tous les hommes, & que l'Enfer me  
vengeast de bonne heure de l'injure  
que m'ont faict ses mains homicides.  
Après la perte d'un amy si parfait, ie

crains les remedes de ma douleur, & la medecine me semble de si mauuaise odeur, que ie ne l'oserois seulement approcher de moy. le trouue tres-mauuais que Senecque me dise, que ie n'en puis faire d'autres; il parloit en son temps, où les hommes du merite de celuy-cy n'estoient peut-estre pas si rares qu'auourd'huy; & d'ailleurs i'ayme mieux ne point auoir d'amy que d'estre obligé de les regretter troisciecles, si ie viuois autant. Cependant la confusion de mon esprit, & le desordre de toute ma lettre, vous estonneront; ie hay la lumiere, pource que Tyr sis l'a perdue, & ie me fasche contre toutes les ombres de nos bois, à cause que ie n'y trouue pas la sienne; le suis marry que les champs Elisées sont vne fable, & que ie ne les scaurois trouuer, quand ie ferois autant de chemin qu'Americ. Adieu, Poliarque, ie me vay perdre dans les destours de quelque vieille ca;

uerne; de peur que demeurer dauanta-  
ge avec vous, ie ne vous fasse vne orai-  
son funebre au lieu d'vne lettre, & que  
ie ne rende vostre esprit si melanco-  
lique que vous ne puissiez rire de plus  
d'un mois. Au retour de cette rare  
femme, que ie ne puisassez louer pour  
son esprit, faictes-luy le recit de mon  
infortune, peut-estre que quand elle  
verra l'occasion que j'ay de me plain-  
dre, elle prendra le soin de me conso-  
ler. Adieu donc derechef, faut-il que  
ie vous die qu'ayant perdu la moitié  
de moy-mesme, ie ne suis plus qu'à  
demy

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur,





*Il parle de la guerre qu'on fait aux  
Rebelles, & Esprits du  
temps.*

## LETTRE VIII.

MONSIEVR,

J'ay tant de choses à vous dire, que  
ie ne tiendray point d'ordre dans ma  
lettre, & si ie ne voulois rien remettre  
à la premiere occasion, ie vous mène-  
rois si loing que vous auriez de la pei-  
ne à me suiure; on dit icy que la marée  
de Septembre n'a rien fait à la Digue,  
& c'est le subiect qui fait maintenant  
la ioye publique: on s'assure tousiours  
sur ceste raison, que celuy qui donne  
le calme à la mer, & contraint la vio-  
lence de cet element pour faire naistre  
vn Alcion, pourra bien en faueur des  
armes du Roy, arrester la tempeste,

mettre la paix dessus les eaux, & commander le silence à ceste partie de la nature, qui donne des tremblements à la terre, & cause les orages. Vn Poëte en parleroit peut-estre d'un autre air, & diroit que la mer est aussi taitable & paisible que si la mere de l'amour en alloit encore sortir, & qu'il est bien aysé de cognoistre que Thetis ne demande autre chose que d'embrasser ce nouuel Achille: de sorte qu'il sembleroit que la nature agit autrement en ce lieu-là qu'au reste du monde, & qu'elle a réduit tout son pouuoir à seruir la France deuant la Rochelle. A bien prendre les choses, ie croirois que le Roy fust de l'aduis de ce Capitaine, dont j'ay quelques-fois ouy parler, qui ne mettoit point de difference entre vn Prince & ses subiects s'il ne faisoit la guerre. Ses vertus promettent tous les iours qu'il ne fera iamais d'iniuste entreprise, ny

de paix honteuse. Mais ie fais trefue à ce discours, pour vous dire, qu'on me vient de rendre des lettres de Philémon, où l'ay cogneu qu'il n'estoit pas d'aduis d'une autre guerre qu'on faict à Paris aux plus honnestes gens: pour dire la verité, ie ne m'en estonne pas, il est bien difficile de contenter tout vn peuple de diuers goust, & de l'humeur qu'estoit autresfois celuy d'Athenes, dont vne partie demandoit l'Estat populaire, & l'autre vouloit absolument l'Aristocratique: Les vns s'attachent aux mots, les autres aux choses; ceux-cy desirerent des fucilles, ceux-là du fruit; les vns se plaisent aux pensées, & les autres ne les aiment pas; de sorte que l'Orateur n'aduance iamais rien de plus veritable, que quand il mit autant de sens que de testes, & ne trouua pas moins de diuerses opinions, que d'hommes sur la terre. C'est pour

rant vne honte à nostre siecle, que pour auctoriser les lettres dedans le mepris qu'on en faict, il faille dire que des Roys ont esté doctes, que Salomon & Philadelphie estoient sçavants, que Jules Cesar parmy les Romains, & Charlemagne parmy-nous, avoient del'estude. Nous en sommes venu à ce poinct, que pour estimer vn Poëte, il faut dire que le Cardinal du Perron a faict des vers, que Ronsard fut tant aimé d'une Reine d'Angleterre, qu'il receut vn anneau de sa part, & que du Barthes par son commandement fut traduit en Latin: le temps n'est plus que l'on alloit aux Philosophes prendre des Loix qui regloient du monde, & Platon aujourdhuy ne seroit pas en peine d'en refuser (comme il fit) à ce peuple qu'il estima trop à son aise, pour pouoir estre assuietty. C'est vn malheur aussi d'autre costé, que ceux qui se meslent de faire les Orateurs, ont

cette vanité qu'ils voudroient que le Roy fit vn Edict, par lequel il vou-  
lut qu'en ce qui regardel'éloquence,  
on s'en apportast à leur sentiment,  
comme autresfois cinq Papes ordon-  
nerent qu'en la question de la grace,  
l'Eglise suiuroit Sainct Augustin. Et  
pour ne rien celer, ie trouue qu'ils  
sont semblables à ce Caliphe, qui  
n'estimoit rien de bien faiët, que ce  
qui sortoit de ses mains, iusques-là  
qu'il commandoit que personne sous  
peine de la vie, ne passast de tou-  
te l'année par le chemin qu'il auoit  
tenu; on ne faiët pas estat d'un hom-  
me si son nom ne se termine comme  
le leur, & s'il ne va tous les iours à  
leur leuer pour faire fortune de l'ap-  
prentissage d'un bon mot, comme  
si leur chambre auoit la reputation  
d'Alexandrie, où c'estoit assez d'a-  
uoir estudié, pour estre reputé sca-  
uant. Plusieurs au reste, sont ain-

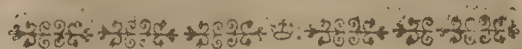


*Nouvelles.*

253

si que des puits qui parroissent profonds, & n'ont rien que de bas, mais ie dis cela entre vous & moy, ne desirant pas qu'on sçache que ie vous entretienne d'autre chose que de ce qui touche,

Vostre seruiteur très-humble  
& tres-affectionné.



*Il offre son service & quelque piece de sa façon  
à vn Seigneur.*

LETTRE IX.

**M**ONSEIGNEVR,  
Ne trouuez pas estrange si ie  
vous viens offrir des fruits de paix, a-  
prés les travaux d'une guerre où vous  
auez fait des miracles pour le bien de  
l'Eglise, & des exploits dignes de cét  
Estat; la Poésie est vn docte plaisir, où  
des Empereurs autrefois ont trouué du  
diuertissement, & les esprits qui tien-  
nent des qualitez du vostre, l'ont tou-  
iours estimé. Je n'ai pas esté peu de téps  
à me resoudre au dessein que j'auois de  
vous en faire voir de ma façon, pésant  
que c'estoit démentir vostre grandeur,  
que d'arrester vos yeux à de petites  
choses; ie ne doute pas que c'est à faire  
aux plus sçauans Genies de vous faire  
des tableaux, mais faut-il considerer,

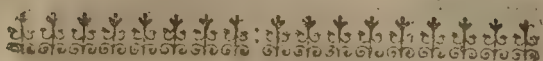
que si les Dieux ne vouloient estre adorez & seruis que par les Anges, il faudroit abattre les Autels, & mespriser les honneurs que leur rendent les hommes. Le Soleil ne desdaigne pas le chant des petits oyseaux; il void de bon œil toute la nature, & les plus grands Astres se laissent enuironner des moindres Estoilles. & leur donnent la lumiere. A dire vray, Monseigneur, vous ne pouuez auoir de meilleur erretien que vous-mesme, & si vous en fortiez pour chercher des vertus estrangeres, vous n'en trouueriez point qui fussent comparables aux vostres. Que vous dirons les liures où vostre memoire ne puisse encherir, si vous estes aussi iuste à prendre ce qui vous appartient, qu'à le donner aux autres? On ne peignoit iamais que la face des Illustres, & notables de l'Antiquité pour les faire cognoistre: aussi ne faut-il que voir la vostre pour iu-

ger de tout le reste de vos perfections.  
Vous n'êtes pas de ceux qu'on flatte  
en ce siecle, & les plus Courtifans ne  
vous peuvent donner d'eloges qui ne  
vous soient legitimemēt deus. Rece-  
vez donc, Monseigneur, les sentiments  
que j'ay conceus pour louer vos meri-  
tes, & si j'apprends que ce petit ouura-  
ge ait esté trouué digne d'entrer en vo-  
stre cabinet, ie me vanteray par tout  
qu'il a receu chez vous vn bon-heur,  
que les plus belles de la Cour payeroiēt  
de leur sang: C'est ainsi que tout le mō-  
de se rend à vous, & qu'on fait dépen-  
dre de vostre cognoissance, tout ce qui  
peut donner du contentement & de la  
felicité; ce qui m'excusera si j'ay trop  
osé de m'approcher de vostre personne,  
puis que suivant le cours & la foule du  
peuple, j'ay quelque raison d'esperer  
comme les autres, que vous me permet-  
trez de me dire,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble seruiteur.

A P O



## A POLIARQUE,

*sur les fausses nouvelles de la mort  
de Tyrsis.*

## L E T T R E X.

CHER POLIARQUE,

Ne m'abusez pas davantage, de  
peur que ie ne doute de vôtre affectiô,  
& gardez que vôstre Rhetorique m'é-  
tant vne fois suspecte, vos lettres ne  
me fassent autant de peur qu'un Me-  
decin sans conscience, qui se plaist  
d'affoiblir son malade, pour monstrier  
plus d'expérience en un plus grand  
danger. Cette maudite terre d'où n'a-  
gueres venoient les ennemis de cét  
Estat, ne porte point de Saints pour  
croire que le pauvre Tyrsis soit rede-  
vable d'une seconde vie à quelque a-



my de Dieu. Vous ferez plustost vn miracle en guerissant ma playe, que vous ne m'aurez prouué celuy de resurrection, vous scauez bien faire des merueilles, mais il faudroit vn homme de l'autre monde pour me persuader celle que vous feignez. Je scay bien que le Soleil meurt tous les iours, & que s'estant enseuely dans les tenebres, il ressuscite le lendemain aussi beau que deuant, que dissipant la nuit il donne la mort à son homicide, & qu'estant heritier de soy-mesme, il ouure en mesme temps la porte de son sepulchre & celle d'un nouueau iour, mais que Tyrhis reuienne encore en France au mesme estat qu'il en est party, les plus grands hommes des premiers temps me deffendent d'esperer que sa condition soit meilleure que la leur. I'en'ay point encore veu qu'on ait quitté le deuil, & faict des feux de ioye pour le retour d'un mort; ie

• suis comme l'Apostre incrédule, ie  
voudrois voir des marques de sa main:  
A quoy seruira donc vostre artifice?  
Vous voulez adiouster à l'affliction  
que i'ay de sa perte, celle d'auoir esté  
trôpé par Poliarque. Sans mentir, vou-  
driez vous point que ie visse cette Tra-  
gedie de mesme œil que celle de Pyra-  
me, & que dans les ressentiments que  
i'ay de cet assassinat, ie console mon  
ame par ceste raison, que ce n'est qu'vne  
fable? Que si les miseres me font  
peur en peinture, si ie passis lors que  
ie voy le tableau d'vn naufrage, si ie  
n'ose lire de la cruauté dans les liures  
sans m'en confesser, & faire vncas de  
conscience, comment seroit-il possible  
qu'à la mort d'vn parfaict amy i'eusse  
l'esprit aussi tranquille, & les mouue-  
mes de l'ame aussi reglez que si i'estois  
dansquelque profond assoupissement.  
On dit que les necessitez n'ont point  
de Loy, mais i'en treuue vne bien cer-

tainc en celle de mourir ; i'ay beau  
m'imaginer qu'il est dessus les astres,  
& qu'il iouit du spectacle de toute la  
nature: ce qui sert aux autres de reme-  
de empire de beaucoup mon mal, &  
ie me fasche le desirant en terre d'estre  
encore son amy, & d'estre enuieux de  
sa felicité: C'est en cela que i'ay bien  
de la peine de m'accorder moy mes-  
me, & ie suis iniuste iusques à ce point  
que ie me fers contre ma raison de  
tout ce qui peut empescher son pou-  
voir. Au surplus, ie ne cherche plus  
son ombre dans celle de la nuit, que  
i'estime occupée à traualier son assas-  
sin, & le iour me desplaist cōme d'or-  
dinaire, à cause qu'il est commun à  
tous ceux qui viuent: ie perdray bien  
tost la lumiere, & ie ne respire desia  
plus que ce qui me peut approcher de  
Tyris. Ne me blasmez pas pourtant de  
ma façon de viure: ie suis fondé sur  
l'Escrature, & sur les Peres. Saint

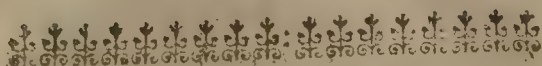
Paulaima Timothée, saint Augustin  
son Alipe, saint Gregoire & les au-  
tres aimerent & regretterent leurs a-  
mis, comme ie fais le mien. Au bout  
ma douleur n'est pas pire qu'un Tygre  
ou qu'un Lyon, qui s'appriuoient &  
se laissent baiser à ceux qui les gardent  
& les nourrissent: de sorte que la flat-  
tant & traittant comme ie fais, i'es-  
pere en fin me la rendre plus douce,  
& de me guerir par artifice, comme  
la tristesse que j'en ay conceüe est  
bien-faite, & qu'elle est venue chez  
moy pour vne bonne cause, il faut  
l'entretenir avec honneur; C'est pour-  
quoy j'attends qu'elle me quitte pour  
ne tomber dans l'incivilité, si ie luy  
donnois moy-mesme son congé; il  
est vray que ie me suis soustraiet d'a-  
vec elle pour quelque temps, afin de  
voir la lumiere & vostre lettre: mais  
la trefue est bien courte, car ie suis desia  
contrainet de la reprendre où ie l'a-

uois laissée, & de me remettre en ma  
premiere posture, en attendant pour-  
tant des nouuelles plus asseurées qui  
me puissent rendre tel que vous me de-  
mandez, pour estre,

CHER POLIARQUE,

Vostre seruiteur tres-humble  
& plus entier amy.





## A V N P E R E ,

*Sur la perte de tous ses enfans,*

## LETTRE XI.

**M**ONSIEUR,

Il faut de grandes raisons pour consoler vn homme dans vne grande affliction & pour moy n'en ayant que de foibles: ie n'aurois pas seulement pensé de vous porter les ruyne des, si ie n'eusse bié sçeu que vous en auiez chez vous de meilleurs & de plus presens. Mon principal dessein est d'interrompre ce profond silence qui vous a faict rentrer en vous mesme, en telle sorte qu'on diroit, que la mort vous ayt en mesme temps rauy la parole, que la vie à vos enfans. Ce dernier que vous venez de perdre, & qui n'a veu le iour que

pour estre fait Chrestien, & mis au nombre des Esclaus, vous a touché sans doute plus sensiblement que les autres, car peu s'en est fallu qu'il n'ait fait vn parricide en naissant, & causé la mort à celle que luy donnoit la vie. le m'assente qu'il vous aura remis en memoire tous les autres que vous avez perdus, & renouellé les premieres larmes que vous avez versé sur leur commun tombeau. Que diriez-vous pourtant, si ie vous venois faire des reproches au lieu de vous apporter du soulagement, vous aymiez vos enfans, & vous les pleurez maintenant, faut-il se fascher par amour? La douleur a cela de mauuais qu'elle n'est pas seulement inutile, mais elle est tousiours ingratitude, puis qu'après tout nous n'en tirons que de l'ennuy, & qu'elle nous oste les pensées des contentemens que nous auons receus. C'est prendre ce me semble, le fruit des choses vn

peu trop à l'estroict de faire estat seulement des presens , & mettre les passées au nombre de celles qui n'ont iamais esté ; la ioye du passé & l'esperance de l'aduenir ont leurs plaisirs affectez , & qui ne sont pas petits ; l'attente du bien , & la memoire de celuy que nous auions il y a deux ans , nous contentent l'ame à leur façon : Il est vray que le futur n'est pas à nous , mais le passé nous est si fort assuré , que Dieu mesme ne nous le peut oster , ne pouuant pas faire que nous n'ayons esté heureux , l'ayant vne fois permis. Nostre esprit ne ressemble pas au crible des Danaïdes , où l'eau ne pouuoit arrester , depuis que les plaisirs y sont entrez , il est en nostre pouuoir de les y retenir , & pour ucu que nous ayons vn peu de memoire , nous en pouuons iouyr à tout moment.

Combien de grands personnages ont-ils veu mourir leurs enfans sans

changer de visage? Combien en a t'on  
veu seicher leurs larmes au feu qui re-  
duisoit leurs corps en cendres, & du  
lieu du buscher s'en aller au Senat ac-  
cuser le vice, & deffendre la vertu?  
Au reste, vous suivez tous les iours le  
chemin qu'ils ont fait, ayez vn peu  
de patience, & vous les verrez en-  
core vne fois, pour ne les iamais per-  
dre: ne vous ennuyez point, vous  
courrez après. & le temps qui doit finir  
vostre douleur, vous incine tant qu'il  
peut au lieu de leur demeure. Estes-  
vous point marry qu'ils vous ont de-  
uancé? Se plaindre qu'ils soient morts,  
c'est se plaindre qu'ils soient trop tost  
arriuez au port: depuis que nous som-  
mes venus au monde, il ne nous reste  
plus qu'à mourir, & nous n'entrons en  
cette vie, que pour en sortir; de tout  
ce qui nous doit aduenir, il n'est rien  
de plus certain que la mort, & l'on se  
plaint d'une chose où personne du

mon  
qs'ils  
donc  
long-  
quele  
deleg  
taged  
de m  
de lo  
bien  
le qu  
l'autr  
Il  
mira  
instru  
future  
celuy  
inclu  
que p  
enfa  
tequ  
tend  
que v

monde n'est trompé. Vous me direz  
qs'ils sont mortsiennes, vous nescavez  
donc pas que ceux qui vivent le plus  
long-temps, quelquefois vivent moins  
que les autres; l'experience a trop faict  
de leçons, que ceux qui passent davan-  
tage d'années, n'en passent pas moins  
de mal-heurs & de trauerfes. La vie  
de loy ne peut-estre prise pour vn  
bien, ou vn mal, c'est plustost cel-  
le qui nous faict esprouuer l'vn &  
l'autre

Il est vray qu'ils deuioient faire des  
miracles suiuaus vos exemples, &  
instructions, mais aussi pouuoient ils  
suiure le grand nombre qui n'est pas  
celuy des bons. A bien considerer les  
inclinations, & mauaises habitudes  
que prend auiourd'huy la ieunesse, les  
ensans donnent plus de suiets de crain-  
te que d'esperance: Toutesfois ie n'en-  
tends pas que vous foyez de bronze;  
que vous ayez le mesme visage que



quand vous decidez les affaires, & iugez les hommes, n'y que vous fassiez douter de vostre amour, regardant cette diuision de vostre famille des mesmes yeux; que les funerailles d'un incogneu. Les morts veulent estre regardez autrement que ceux qui sont encore en vie, & voyant ces petites bouches esteintes qui vous entretenoient n'aguere avec tant de plaisir; ces yeux fermez, qui vous donnoient de si tendres œillades, & ces delicates mains froides & languissantes, qui vous applaudissoient avec tant d'amour, auoir l'esprit parmy cela dedans le calme, ce n'est pas témoigner sa vertu, c'est n'auoir point de sentiment.

Lors que les larmes nous soulagent, nous les pouuons laisser partir sans honte, il leur faut permettre, & non pas commander de sortir: il les faut donner à l'affectiō, & iamais à la bien-seance: on voit pleurer esgallement les

femmes  
bles  
extr  
exem  
ments  
allez d  
stre en  
douleu  
che to  
roistre  
dimin  
teurs,  
n'est ia  
guent  
& se fe  
manda  
chét de  
uaise ca  
ple qu  
ces les  
gnent  
s'ils mo  
sons no

femmes par nature, & les plus insensibles par imitation. Sur tout, c'est vne extrême folie de s'instruire à cela par exemple, & de suivre d'autres mouuements que ceux de nostre cœur: c'est assez d'estre tristes pour nous, sans l'estre encore pour les autres: lors que la douleur n'est pas hypocrite, elle se cache tousiours au dedans, & n'ose paroistre au dehors, de peur qu'on ne la diminue: celle qui cherche des spectateurs, & se fait voir aux Theatres, n'est iamais veritable. Il y en a qui briguent la reputation par leurs larmes, & se font tristes pour se rendre recommandables. Cependant lorsqu'ils tachent de tirer de la gloire d'une si mauuaise cause, ils ne voient pas que le peuple qu'ils font tesmoin de leurs grimaces les estime effeminez, s'ils tesmoignent trop de ressentiment, & cruels, s'ils montrent trop de courage. Laissons-nous donc traicter à la raison, sans

craindre qu'elle résiste à la nécessité naturelle, quand nous serons frappez en bon lieu; elle cédera sans doute, puis qu'elle approuue bien les larmes aux yeux des Magistrats, qui paroissent en mesme temps peres de famille & gens d'Estat.

Il n'y a point de vertu qui nous oste les sens, les sages souffrent la douleur comme les autres, mais leur esprit s'y comporte bien autrement que le vulgaire: les tempestes qui nuisent au pilote, ne le rendent pas pour cela moins courageux; sa vertu seule est dans le calme parmy l'orage, son corps est tantost proche des Astres, tantost dans les abysses, il faut qu'il suive le mouvement des eaux, & du vaisseau: que le Ciel tombe, que terre s'esleue, que tout le monde renuerse, son esprit sera toujours en mesme estat. Si faut-il toutesfois aduouër, qu'on a plus de plaisir de monstrer ses vertus,

& d  
dans  
Phid  
il au  
basses  
point  
qu'il f  
en Ma  
festie  
qu'il d  
cesest  
sans n  
clat d  
ureté  
du dia  
re au  
espine  
Monst  
vostre  
sont i  
vous  
mire  
tionne

& de se moderer dans la bonne que dans la mauuaise fortune. Ie veux que Phidias se fit admirer, quand mesme il traualloit sur les plus viles & plus basses matieres, il n'y auoit pourtant point de comparaison aux ouurages qu'il faisoit en Ebene, en Albastre, ou en Marbre; il faisoit tout dans la perfection que pouuoit auoir le subiect qu'il manioit, mais les plus belles pieces estoient tousiours les plus riches: & sans mentir, les vertus ont plus d'esclat dans les richesses que dans la pauureté, l'or emporte beaucoup au prix du diamant: il est plus aisé de bien faire au milieu des roses que parmy les espines, en sa patrie qu'en exil. Voila, Monsieur, ce que i'auois à vous dire de vostre perte & de vostre vertu, qui sont incomparables: aussi comme on vous plaint infiniment, on vous admire de mesme: vostre constance n'estonne pas moins que vostre malheur,

& i'en ſçay quelques - vns qui vous voyants ſouffrir, ſont plus touchez d'enuie que de compaſſion, & qui peut-eſtre ne reſuſeroient pas vn accident pareil au voſtre, s'ils eſtoient aſſez de paroître auſſi courageux & raiſonnables que vous eſtes. C'eſt le ſentiment de ioye qui ſe meſle parmy la triſteſſe que i'ay conceuë de vos aduentures, & qui la moderant m'a laiſſé la liberté de vous rendre icy les deuoirs de

A Paris, ce 20. Novembre.

2629.

Vostre tres-humble, &c.

Sur





*Sur les censures & médisances d'aujourd'huy,  
sur le larcin des Auteurs, & des dif-  
ficultez de l'Eloquence.*

## L E T T R E X I I

E R A S T E,

Je vous escriis à ma mode, c'est à di-  
re sans fard, & sans affecterie, enco-  
re ay-ie peur que vous alliez monstret  
mes lettres à ces beaux esprits du tēps,  
qui se plaisent si fort à la controuerse,  
& dont le goust trop delicat n'approu-  
ue rien qu'ils n'ayent fait. L'estime  
quant à moy, que s'ils osoient toucher  
aux choses sainctes, ils trouueroient  
de la froideur dans saint Bernard,  
& des ruynes en la Cité de Dieu, &  
si l'on examineroit tous les ouurages à  
leur rigueur, il faudroit assembler des  
Notables, & faire des synodes pour

soustenir le party des Docteurs del'E-  
glise; comme vous m'en parlez, l'air  
de Paris n'est pas si temperé qu'estoit  
celuy d'Athenes, puis que les esprits  
mesmes s'eschauffent les vns contre  
les autres, & par leurs satyres imitent  
ces Chimistes, qui tirent leurs sciences  
pretenduës des feux de la fournaise,  
& ne peuuent rien faire sans chaleur.  
Les Astrologues escriuent qu'il se  
trouue vn amour mutuel entre certai-  
nes Estoilles, & que leur sympathie  
produict toute sorte de raretez de la  
terre; Il faut que nos Elegants, qui  
veulent faire voir l'aduantage qu'ils  
ont au dessus du commun, s'accordent  
mieux ensemble qu'ils ne font pour  
produire des effects dignes du siecle  
où nous sommes. l'aduouë que le Par-  
nasse est de ces montagnes qui n'ont  
esté faictes que pour les aisles des oy-  
seaux, & tous encore n'ont pas la force  
d'y voler: mais si l'on en dispute l'ert-

trécaux Aigles , c'est pour le rendre inhabitable. L'enuie est vn deluge qui passant sur toute la terre, n'l'a point espargné, comme nous lisons qu'il fut à la corruption du premier aage, c'est tout ce que pourra faire Minerue que de conseruer son oliue, si l'on continuë à luy faire la guerre : & ie ne pense pas si ceste ligue dure encore longtemps, que Dieu ne nous condamne à la premiere confusion des langues. Outre tous ces desordres, c'est anjourd'huy vn bien foible fondement pour bastir sa fortune que les lettres, vous n'auiez pas plustost decouuert vn thresor que mille ratiisseurs taschèt de vous l'oster, la reputation a les ailles si courtes, qu'elle ne peut plus voler qu'à grande peine, & pour dire en vn mot, le grand nombre des Critiques a bien diminué celuy des bons Auteurs. La force de l'esprit s'abbat quaud on ne l'estime pas assez, l'honneur nourrit

les Arts, & les loüanges aydēt beaucoup à faire vn hōneſte homme. Tous ceux qui ſe meſſent d'eſcrire, ſont à peu près comme les Mariniers, & certains instruments de Muſique, il faut donner du vent aux vns & aux autres pour en tirer quelque choſe : A quoy faire enuier les beautez de l'Eloquence à vn homme qui les poſſede, & ſe fait admirer par elle ? C'eſt vn bien qu'il a receu du Ciel pour eſtre commun à tout le monde, comme vn riche Marchand qui ne porte ſes raretez que pour le public : ſi c'eſt vne regle d'Eſtat, de mettre en monnoye la pluſpart de l'or & de l'argent, eſt-ce pas afin que cēt agreable metal, que la nature n'a rendu beau que pour eſtre aymé, paſſe de main en main, aux vns, & aux autres, & qu'il ne demeure pas caché dans vn cabinet en lingots, ou ſur le bord des cheminées d'un Palais ? On fait tout le contraire

parmy nous, car le bien dire est vne  
 piece que chacun tasche à descrire en  
 France: on y faict des tombeaux aux  
 parfaits Orateurs auant leur mort, &  
 l'on estouffela semence des fleurs qui  
 paroissent dès le Printemps; Mais  
 quoy, c'est le mauuais destin des Poëtes  
 qui le veut les plus tempercz sont quel-  
 quesfois subiects aux maladies, les  
 plus innocents aux supplices, & les  
 plus solitaires au tumulte. Il est vray  
 toutesfois que ces Messieurs les re-  
 formateurs avec leur estroitte censu-  
 re, imitent celuy qui voudroit de-  
 peindre le Soleil autrement qu'il n'est  
 pas, seroit fort aisé de le démentir, pour-  
 ce qu'il paroist tous les iours dessus no-  
 stre Hemisphere. Ces peuples en effect  
 qui faisoient des idoles à tous les Dieux,  
 n'en esleuoient point au Soleil, ny à  
 la Lune, qui se font voir d'eux-mes-  
 mes; & par cette raison les vertus étans  
 au dessus de l'enuie tout ainsi que les



Astres par dessus les orages, elles n'en craignent point les rigueurs, & n'ont que faire de loüanges pour paroistre belles. Que direz - vous de ces petits esprits qui n'ont iamais salüé la porte des Muses, de peur d'un mal de teste, & s'interessent du grand nombre de ceux qui se veulent faire vne autre vie apres celle-cy, se faschent quel' usage des mains soit permis à tout le monde, & comme s'ils auoient commis en escrivant des homicides, & des sacrileges, ils voudroient qu'on leur coupast le poing; vous ne les contenterez pas si vous n'avez la bouché d'or de S. Chrysostome, & toute la suffisance qu'ils s'imaginent: voila iustement l'humour de nos Gascons qui parler de boire toute la mer, & se noyroient dans vn petit ruisseau, qui combattent les vagues, & les vents, & ne sçauroient pas seulement monstrier la terre & l'eau dessus la carte. Le bien est

Vn ouurage des actions, & non pas de la parole, s'il ne tenoit qu'à raconter les guerres de Troye, & de Thebes, les conquestes de Charlemagne, & les victoires de Constantin pour se donner l'estime de grand guerrier, il y en auroit beaucoup qui ménageroient mieux le sang qu'ils vont respandre à l'assaut d'une ville, pour chercher vne gloire qu'on pourroit acquerir lisant vn liure. Que ces fanfarons donc qui ne parlent qu'à cheual, & ne font voir leur plume que sur leur chapeau, en prennent vne à la main, ie m'attends qu'ils adiousteront quelque chose à la perfection, qu'ils verront en mesme temps l'un & l'autre pole, qu'ils arriueront le premier mobile, & passeront l'infiny si l'on n'y prend garde. Ils médiront sans doute, pour vne ou deux hyperboles de toutes les beautés de Narcisse, ils diront qu'il n'a rien de masle, quoy qu'il die à Clorinde, & qu'il n'est

aymé que de l'Echo, c'est à dire, des pierres & des marbres aussi froids que ses ouurages, & comme il se trouue des terres qui portent des monstres, ie sçay bien qu'il y aura des gens qui souffriront la foiblesse de ces Critiques, & les nourriront dans cette mauuaise humeur plustost que de les en purger, mais au moins nous verrons si Philarque qui n'a rien eü de ce costé-là durant sa vie, n'a pas laissé d'auoir de bons heritiers.

Mon cher Erasme, ne me parlez plus des douceurs de l'estude, fermez vostre cabinet, & ses fenestres, de peur de voir le iour; on persecute les esprits deuant que les corps en soient aux Cimetieres. Les Cieux font vne harmonie, mais le bruit qui se faict sur la terre nous empesche de l'ouyr. on en fera de mesme des charmes de vostre eloquence, bien qu'en effect vous lui ayez donné de nouueaux appas, & qu'elle soit

entre vos mains plus magnifique, & rauissante que iamais, toutes fois on ne l'entendra point, & pource qu'on croira que c'est encore celle des vieux Romains, les esprits vulgaires crieront apres vous, & feront des charinaris comme si vous auiez espouseé quelque vieille. Le moyende bien chanter s'il se trouue encore des Tygres qui s'agrisissent de la Musique, si les Poëtes avec tous leurs lauriers sont aussi suiets aux foudres que les autres, & qu'au lieu des couronnes de fleurs qu'on donoit en Grece aux bons ioueurs sur le theatre, on leur iette des pierres. Ce n'est pas pour exciter à l'amour de la vertu par les exemples de la gloire, que d'en gaster les images, au lieu qu'autrefois en ioignoit son Temple à celuy de l'honneur, & que la terre ne produisoit pas assez de palmes pour récompenser les grands personnages. Veritablement ie ne pourrois souffrir le mé-



pris qu'on feroit des anciens Autheurs, nous parlons peu, sice n'est par leur bouche, & nous n'auons guere de sentiments que les leurs; Aristarque qui pensoit tirer de l'honneur en mespriant Homere, en fut mocqué par les habiles, & ie treuue mauuais en Aristote, qu'il ait repris Platon son maitre: Il faut fonder nostre doctrine sur la leur, & faire comme Cesar qui releua les statues de Pompée pour assurer les siennes: L'imitation n'est pas si seruile qu'on l'a dit, faire vn stile de la lecture de plusieurs liures, ne peut estre blasmé ny pris pour vn larcin, celuy qui tire vne essence de plusieurs parfums ne laisse pas d'en estre l'Autheur. Les abeilles font le miel, bien qu'elles ayent desrobé pour cét effect le sucre & la douceur des belles fleurs; les plus agreables couleurs se font par mixtiōs & temperatures, nous en aurions fort peu, les laissant comme on les tire de la



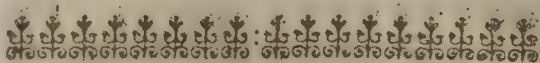
terre. Mais aussi vous diray - ie qu'il faut encore imiter en cela ces petits animaux qui mesnagent le Nectar de la terre, qu'on ne recognoisse pas facilement où l'on a pillé ce qu'on s'est rendu propre. La nature nous en donne des leçons par l'œconomie qu'elle garde en nos corps, les alimens que nous prenons tant qu'ils retiennent leur premiere qualité, ne font guere charger l'estomach, mais estant en fin changez en sang par la chaleur naturelle, ils donnent de nouvelles forces, & passent en nous-mesmes. C'est ainsi qu'il en faut faire de l'imitation des anciens, ie n'approuuerois pas qu'on prist tout entierement ce qu'ils nous ont laissé comme par succession, il ne faut pas escrire apres eux comme font les Copistes apres les Notaires, les recelez sont icy permis, & pourueu qu'on soit assez subtil à desrober, on trouuera les impunittez d'Egypte en France.

& des luges de Lacedemone pour pardonner le larcin. A dire vray, c'est deschirer les morts que faire vn ouvrage nouveau du commencement d'un liure & de la fin d'un autre, aussi bien que d'alleguer trois ou quatre pages de quelque gros volume, c'est monstrier sa memoire, & non pas son esprit. Ie me ferois d'un homme qui se diroit noble seulement à cause des images, & des medailles de ses peres qu'il garde dans sa chambre, les vertus d'autrui ne sont pas hereditaires, chacun doit planter les palmes qu'il veut cueillir: i'appelle cela violer les sepulchres, & troubler les manes de nos ancestres, que de rompre leurs monumens pour nous enrichir des marbres, & des thesors qui sont dedans; on ne loüera iamais un homme qui ne scauroit faire qu'un miracle, c'est de resusciter & faire parler les morts, prenant tout en general dedans les liures qu'ils ont faicts. Et à

mettre icy le mot pour rire, ce Romain estoit il pas plaissant, lequel estant fait Sénateur, & desirant estre semblable à Cicéron qu'il se proposoit d'imiter sur tous les autres Orateurs, pensa qu'en espousant la femme de ce puissant Genie de la Republique, il viendroit bien tost à bout de ses intentions. En effect le lendemain de ses nopces, il ne creut pas seulement estre deuenu Cicéron, mais il s'en vanta deuant Tybere, & tout le Senat, qui s'en mocqua: sans doute qu'il pensoit auoir pris Pallas en mariage, ou bien il presumoit que ceste femme ne luy apporteroit pas seulement le reuenu, mais aussi l'eloquence de son mary. Ce bel esprit ne scauoit pas que les sciences sont des thresors & ornements de l'ame, qu'elle emporte tousiours avecque soy, ces biens qui nous accompagnent par tout, & qu'Ouide retint en son exil, ne se peuuent pas laisser au profit de ceux

qui viennent apres nous, comme nos  
maisons & nos terres. C'est pourquoy,  
cher Amy, pendant que nous sommes  
dans l'aage d'acquérir, rendons-nous  
riches des choses dont nos peres nous  
laisseront pauvres apres la mort, quoy  
que nous heritions de leurs Bibliothe-  
que. Je vous en dirois davantage sur  
ce sujet, mais ie me fâche que la fin  
d'une page m'oblige à finir ce discours,  
que ie rendrois aussi long que le che-  
min d'entre vous & moy, si ie ne crai-  
gnois que ma lettre vous coustast au-  
tant à lire qu'un procez criminel où  
vous ne voyez rien de bon, toutesfois  
il ne me reste pas si peu de papier que  
ien'aye encore assez de place pour me  
dire

Vostre très-humble & très-  
obeissant seruiteur.



*Sur le mesme sujet, & de ceux qui mesprisent  
la subtilité des pensées pour la gra-  
uité du stile.*

## LETTRE XL.

MONSIEUR,

On m'a dit que vous ne gardiez pas  
vostre langue avec assez de soin, &  
que vous en auiez employé tous les  
tresors en ma faueur, ie crains qu'a-  
prés tant de loüanges, & toutes les  
fleurs dont nostre Rhetorique me  
faict descouronnes, il me faille cacher  
pour paroistre, & me rendre inuisible,  
pour estre au nôbre des esprits. Dans le  
grand iour & la lumiere où vous estes,  
on pourroit bien nous accuser d'auoir  
vne science noire, car c'est à faire aux  
Magiciens de faire voir les choses autres  
qu'elles ne sont; si l'on en venoit là, ie



ferois bien marry, que pour m'auoir trop obligé, vous fussiez contraint de vous desdire, & de m'estouffer apres m'auoir fait naistre. le me doutois bien que ce nouveau Soleil formeroit des nuages, qui tascheroient d'obscurcir sa clarté, & que nous aurions des tonnerres que l'Almanach n'auoit point promis: mais sans mentir quand on parle contre la gloire qu'il s'est legitiment acquise, au iugement mesme de ce grand personnage, i'aymerois autant voir Socrates à qui l'on disputeroit le nom de sage, que l'oracle luy auoit deferé. Ces Autheurs modernes qui tirent tous au blanc, ayans tourné leurs armes les vns contre les autres, se font vne guerre ciuile, où l'on perdra plus d'encre que de sang, & veritablement ie voudrois qu'ils ne vinsent iamais à traicter de la paix ensemble, & que leur querelle ne finist pas plustost que leur vie. De tout temps il s'est

s'est trouué de grandes testes, & la nature n'est iamais si sterile qu'elle ne fasse tousiours quelque chose de bon; mais elle tasche plustost à ne point fail-  
 lir qu'à faire vn ouurage parfaict, il n'y a que Dieu qui se puisse plaire en ce qu'il a fait, comme estant tres excellent, tous les effects qui prouien-  
 nent de l'homme ont d'ordinaire les marques, c'est à dire qu'ils ne sont que-  
 res sans quelque notable deffaut: & pour parler seulement des Escriptuains,  
 les plus belles plumes du temps passé n'ont pas tousiours pris vn col assésuré,  
 il ne se treuve point d'Autheurs qui n'ayent esté repris. Aristote trouuoit à  
 redire dans Homere, en ce qu'il auoit fait parler Vlysse en quelque lieu  
 contre la bien-seance d'un Capitaine; Platon deuant luy ne pouuoit approu-  
 uer qu'il attribuaist aux Dieux des cho-  
 ses indignes de leur essence: & Pytha-  
 gore deuant l'un & l'autre auoit ceu-

time de dire qu'estât vn iour allé dans les Enfers, il auoit veu l'ombre d'Homere pendue aux branches d'un arbre, & celle d'Eschyle attachée à vne colonne pour auoir mal parlé de la diuinité. Tous les autres n'ont pas esté mieux traittez que ceux-là, mais de legeres fautes passent facilement avec de bonnes choses, de mesme que tout est venerable dâs les Temples, bien qu'on y mette quelque fois des monstres marins, & d'autres animaux apportez de loing. Les esprits, & les Musiciens tiennent tous diuerfes parties, mais les vns & les autres ne laissent pas de nous donner vne excellente harmonie: Que feroit le monde si le feu en estoit osté? Que feroient les hommes sans ceste noble ardeur qui les porte à l'émulation des belles actions? Ne se lasseroient-ils pas en fin de suiure vne vertu froide, sans vie, & sans amants? Le nombre des combatans fait toute la gloire du

vainqueur au milieu des combats, & les victoires qu'on dispute long temps, & qu'on rait par force sont les plus honorables; le moyen de se battre pour vne maistresse sans compétiteurs, & de prendre vne place avec honneur; si elle n'est point defendue? L'éloquence inestimable en sa beauté n'est pas comme ceste Athalante, que l'on n'osoit aimer & regarder au visage sans passer, il la faut auoir & l'attirer à nous avec des pommes d'or; & c'est icy que ie pourrois respondre à nos censeurs de belles pensées, qui n'estans pas heureux à les trouuer, ressemblent au Renard de la fable, qui dit, que les raisins ne sont pas mûrs, à cause qu'il n'en peut auoir. Je m'accorde avec eux, qu'il ne faut pas qu'un discours pour le rendre beau, soit tout plein de pointes; quoy qu'on die d'Hercule, ce Dieu qu'on adoroit au Temple des Muses, qu'il auoit des dards bien affilez. & qui

picquoient tousiours. Il y a des parties  
au firmament qui sont sans Estoilles;  
& chaque Ciel n'a qu'une planette;  
c'est le propre du vulgaire de charger  
les doigts d'anneaux au lieu de  
les orner; Apres avoir fait une beauté  
naïfue & naturelle, ie ne voudrois  
pas la rendre sauvage en luy coupant  
& deschirant le vilage pour y mettre  
des pierreries à la façon des Japon-  
nois: si ie voyois une grande quantité  
de mets delicieux sur une table, ie n'en  
chargerois pas mon estomach iusqu'à  
le renuerfer. Cela veut dire, que i'au-  
rois autant de peine d'apporter quel-  
que beau trait hors de saison, que des  
fruits nouveaux en Hyuer; il faud-  
roit bien forcer la nature en l'un, &  
mon naturel en l'autre. De reietter  
aussi la subtilité des conceptions com-  
me on feroit le poison, & s'attacher  
seulement à la hauteur & gravité du  
stile, c'est vouloir descendre aux Da-



mes d'estre belles, ou les reduire aux  
termes de ceste ancienne Loy, qui de-  
fendoit qu'aucune femme portast sur soy  
plus d'une demie once d'or; c'est fai-  
re vn Geant fort & puissant, mais qui  
faict peur quand on le regarde, Da-  
uid avec vn peu d'adresse défit Go-  
liat à la premiere pierre qu'il ietta  
contre luy. le sçay bien que ceste beau-  
té ne doit pas estre estrangere, & de  
celles qu'on porte dans des boëtes, ou  
bien empruntées comme des habits de  
Comedie, pourueu qu'on n'en fasse  
point vne espousée de village qu'on la  
veste dece qu'elle a de rare sans cher-  
cher rien dehors, elle aura tousiours  
plus de pouuoir à rair les cœurs que si  
elle estoit toute nue, & sans honte. De  
là vient qu'on dit assez souuent qu'une  
raison est belle, pour marque qu'elle  
est bonne, à cause que l'un dépend de  
l'autre, & qu'il faut si bien mesler les  
charmes avec la doctrine d'un dis-

corps qu'il soit beau, d'autant qu'il est bon, & bõ encore à cause qu'il est beau. Toutes les pierres d'un bastiment en font bien le corps : mais les ynes y seruent de soutien, & pour ioindre les parties ensemble ; & les autres y sont seulement pour la magnificence : ainsi des parties de l'homme, il y en a qui seruent d'ornement, comme les cheveux & la barbe, & d'autres qui font son essence. On ne prendroit pas grand plaisir à voir un tableau d'une seule couleur, quand bien elle seroit de pourpre, qui ressent plus la majesté : la rose ne fait pas toute seule la beauté d'un iardin, la diuersité nous plaist sur toutes choses : un Prince qui ne changeroit iamais d'habits ne seroit pas trop magnifique, il en faut faire comme des robes de ces Dames Romaines, une partie en estoit necessaire, & l'autre superflue : mais l'un & l'autre neantmoins estant tousiours dedans la bien-

seance, & la mode du temps leur apor-  
toit vn merueilleux éclat, leurs iupes  
ne seruoient pas seulement à les cou-  
urir, on en laissoit traifner vne partie  
en terre, afin qu'elle fust portée par  
vne fuiuant. Aprescela, si l'on nous  
contraint de taire nos pensées, pource  
qu'on s'en pourroit passer dans vn dis-  
cours, il faut donc raser toutes les bar-  
bes qui ne font pas l'hôme, il faut oster  
les bordures & les corniches des Palais  
qui n'en affermissent pas les fondemēs,  
& la plume aux Courtisans, qui ne les  
defend pas de la pluye: il faut interdi-  
re à toutes les femmes en general, non  
seulement les poincts coupez, mais en-  
core les perles, les chaisnes, & les  
fleurs qu'elles mettent dessus leurs tes-  
tes, car tout cela ne sert que d'embel-  
lissement. Et certes le meilleur & le  
plus asseuré, c'est de suiure l'usage: Les  
façons de parler chagent aisément, se-  
lon la condition des temps & des per-

sonnes, il seroit bien quel'eloquen-  
ce eust plusieurs viages pour plaire à  
tous les yeux qui la regardent, il faut  
souuent chercher des chemins nou-  
ueaux, & n'ont esté frequentez que de  
nous pour estre suivis, les oreilles se  
fâchent de n'apprendre point de nou-  
uelles, & les redites ne plaisent plus,  
la longueur nous ennuye, & c'est dou-  
ter de la capacité d'un esprit si l'on ne  
croit qu'il puisse preuenir nos raisons.  
Quant à moy ie n'aurois garde de ci-  
ter tout Cuias deuant des iuges, & de  
reciter tous les cinq Tomes d'Astrée  
deuant des Dames; ie voudrois ioin-  
dre à la force des arguments, & à la  
grauité des sentences ie ne sçay quel  
éclat, & quel ornemēt de descriptions:  
& pour dire en vn mot, il faut faire  
Minerue docte & forte, mais aussi la  
faut il rendre belle, de peur qu'elle n'e-  
stōe si son visage n'est ioyeux, ayant  
la lance en main, & le casque en teste.

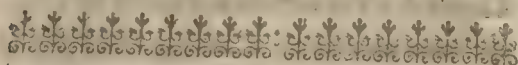
C'est pour cela peut-estre, qu'on a fait porter aux Muses des Luths & des tablatures, afin de nous charmer, & de nous arrester plus long-temps à les ouïr : C'est encore pour cette raison que plusieurs ne rejettent point la gentillesse des Poëtes, qui donnent le nom d'Hymnes à leurs œuvres, à cause qu'estans facilement chantez : ils ont vn pouuoir admirable dessus l'esprit des hommes. En effect celuy des Orateurs à mon advis l'entend le mieux, qui ne force pas nos volontez, mais qui les attire, qui porte en mesme temps le plaisir & la verité dans l'ame, & fait marcher l'Amour avecque le flambeau ; je puis encore comparer l'eloquence à ces belles Amazones qui gaignoient les cœurs auant que d'en venir aux mains, & n'employoient leurs armes que contre les plus farouches ; ce n'est pas dire qu'il se faille laisser aller dans la delicateſſe, & faire



comme certains Peintres, qui sortans de la bien seance, representent fort mal Hercule, quand ils le peignent dans le Palais Royal d'Omphale, reuestu d'une iupe, & qui se laisse fri-ser & mettre du fard par des filles de Cour: il faut ioindre l'Image de Mer-cure à celle de Venus, afin que la grace du langage captiue nos senti-mens, & les oblige de se rendre à la force de nos raisons. Veritablement ce n'est pas sans subject que le saty-re blasme certaines gens, qui pour auoir monstré quelques branches de corail & d'iuoire, & faict vn com-merce de flammes, avec les premie-res neiges, pensent auoir donné de la lumiere au Soleil, & de nouueaux lauriers à Phoebus; s'il ne falloit que prendre ses licences pour bien faire des Liures, on auroit de bons Au-theurs en France pour vingt escus, mais il faudroit commander aux Do

Et c'est des Vniuersitez d'auoir des fins  
de non receuoir. C'en est assez dit là  
dessus, & ie voy bien que vous atten-  
dez de moy vne nouuelle façon de fi-  
nir, ne vous y tompez plus, car ie  
n'en sçache point que de me dire

Vostre seruiteur très-humble  
& plus entier amy.



*A un malade impatient pour le resoudre.*

LETTRE XIV.

MONSIEVR,

Vous faictes trop le delicat en vostre affliction, si vous estiez tousiours heureux, vous auriez quelque chose au dessus del'homme; les aduersitez sont communes à tout le monde: & ceux qui les éuitent, y sont pourtant subiects comme les autres. Vous voudriez, peut-estre, que l'Hyuer ne vint pas en son ordre, ou qu'il n'apportast du froid & de la gelée que pour ceux qui auroient la fièvre: vous aymeriez mieux les chaleurs de l'Esté, si meurissans les fruiets de vos iardins, elles n'en flestrissoient pas les fleurs: desorte que si la nature estoit encore à faire le monde, & qu'elle voulut prendre vostre aduis là des-

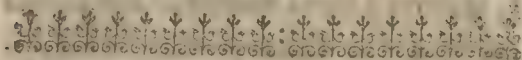
fus, elle joindroit l'Automne à la première saison, & les fleurs aux fruits, pour nous faire esperer & iouïr en mesme temps. Mais il semble que ce monde ait esté fait à ceste condition; que toutes les choses nous fussent tantost vn bon, & tantost vn mauuais visage; la mer après la tempeste traite de paix avec les vaisseaux: les vents eleuent les beautéz de la terre, & les mesmes font mourir tout ce qu'elle a de rare, ils arrachent les arbres, & ne craignent pas de leur raurir l'honneur; le iour nous atneine la nuit, & nous ne voyons qu'vne partie du Ciel en terre. Imaginez-vous donc, que comme la guerre est vne preparation à la paix, vostre maladie est vne entrée à la santé: pour moy i'espere qu'elle vous remettra bien tost dans vos premiers plaisirs, & qu'elle vous laissera viure à la façon des autres; Cependant consolez-vous sur ceste pensée; que le Ciel

vous a donné les vertus d'un aage dont  
vous avez resenty les incommoditez;  
& que la cædeur des mœurs vous tient  
lieu de celle qui blanchit la teste des  
vieillards. Au bout vous n'avez point  
de maux où la nature n'ait assuietty  
les Roys, en leur donnant vn corps: la  
plus contagieuse des maladies n'a pas  
espargné des Empereurs, & la bonne  
odeur qui sortoit des sueurs d'Alexan-  
dre ne le rendit pas immortel: on a  
veu de grands hommes abatus sous  
l'effort, & la violence d'une douleur;  
& si la vertu mesme auoit vn corps el-  
le seroit peut estre aussi maladiue que  
vous. C'est ainssi que mon imagina-  
tion me consoleroit, si i'estois en vo-  
stre place, & que remettant mon ame  
en son repos ordinaire, ie tascherois  
sans aller au Deuin de recouurer ma  
santé perdue; il faut regler nos hu-  
meurs qui sont nos ennemis domesti-  
ques, & les remettre en paix, pour nous



la donner à nous mesmes. I'en'aurois  
garde d'estre si dangereux que d'ap-  
peller & deffier le mal , que nous ne  
pouvons battre sans second , & sans  
l'aide d'un Medecin qui ne vient ia-  
mais au secours comme amy , mais  
commeaux ieux de prix pour le profit  
qu'il en espere. Il faut que ie vous laisse  
en repos , & que vous persuadant d'en  
prendre autant que vostre douleur le  
permettra , i'esloigne de vos yeux le  
plus grand suiet d'ennuy qui vous  
puisse arriuer, & que ie me grade bien  
d'adiouster à la longueur de vostre ma-  
ladie celle d'une lettre où ie vous serois  
insupportable , bien que ie sois parfai-  
tement

Vostre serviteur.



*Sur la retraite d'un Seigneur dedans  
une Chartreuse.*

LETTRE XV.

MONSEIGNEVR,

Ce qu'on nous vient de dire du changement de Monsieur vostre fils, ayant estonné tout le pays, ie me suis résolu de m'en aller entretenir avecque vous, mais ne sçachant pas si vous portez le dueil de la perte, ou si vous faiâtes des feux de ioye pour la victoire, ie doute si ie vous dois enuoyer des chants de triomphe, où bien vne oraison funebre. Ie veux croire pourtant que vous avez plus de ioye que de tristesse, & que de ces deux passions qui partagent vostre cœur, vous estoufferez la dernière pour admirer avec plaisir cét heureux coup du Ciel. C'est de là que  
viennent

viennent les foudres & les grâces, les rayons & les esclairs, les eaux qui font les deluges & celles qui forment la rosée; delà sortirent les feux qui bruslerent ces villes criminelles, & les lumieres, qui frapperent les yeux & le cœur de S. Paul; de là mesme sont venus en l'ame de ce ieune Seigneur les desirs de quitter le monde, & de chercher à l'escart ce que bien rarement on trouue dans la foule du peuple: de sorte que d'estremarry de son bon heur, ce seroit meriter les disgraces du Ciel dont vous venez en cela d'esprouuer les faueurs. L'action n'est pas si nouuelle qu'elle ne recoiue des exemples sans en chercher plus loing qu'en nostre tēps: ce braue Capitaine qui n'a iamais que bien fait en toutes ses rencontres, & dont la prudence s'est tousiours fait paroistre pour la gloire & les felicitez de cet estat, sur le plus inconstant & plus spacieux des Elements, apres a

uoir seruy le Roy au gouuernement  
de tant de vaisseaux, & soustenu l'in-  
terest de la chose publique, est reue-  
nu planter ses palmes aux pieds d'une  
Croix, & quitter le cordon, & le colier  
de l'ordre, pour prendre la couronne  
du Sacerdoce. Et pour ne pas oublier  
vostre voisin, nous auons veu qu'apres  
auoir faict plusieurs ambassades d'im-  
portance chez les Princes estrangers,  
& passé la moitié de sa vie en cét ho-  
norable exercice, avec tant de pruden-  
ce & d'adresse en sa conduite, apres  
auoir gousté les diuerses humeurs de  
tant de peuples, & veu plus de terres  
qu'il n'en faudroit pour occuper le lo-  
in, & les armes de trois puissances sou-  
ueraines, il est entré dans le repos d'une  
maison reglée, pour y traicter la paix  
avec ses passions, & faire l'alliance de  
sa raison avec ses sens.

Si nous considerons que la posses-  
sion de soy mesme vaut plus que celle

des Estats & des Empires, nous deuons croire qu'il gagne beaucoup plus par le repos qu'il rencontre dans la retraite, que s'il fust demeuré à vos costez pour establir vne maison digne de sa naissance : Que peut on trouuer d'asseuré dans le monde, si les plus fermes parties qui le composent sont subiectes aux mouuements, & si la terre que l'on tient immobile, & qu'en effect nous sçauons bien auoir esté fondée de la main de Dieu, qui en mit la premiere & derniere pierre, se bande contre l'homme, & montre par ses tremblements qu'elle est lassé de le porter ? Les diuerses inquietudes de ceux-mesmes qui disposent de tout ce qui peut rendre vn esprit content, dégoustent ceux que la raison appelle à des plaisirs plus solides & veritables. Quoy qu'on fasse icy bas, on n'y trouue point de contentements parfaicts, & qu'après auoir esprouuez, on ne s'attache ailleurs par



des desirs bien souuent tous contraires: plusieurs sortent des villes à la campagne, & pour les diuertissemens d'vne vic rustique quittent les passe temps d'vne Cour magnifique & superbe, font plus de cas d'vne cabane que d'un Palais, du chant des oyseaux, que de l'entretien de leurs semblables: Mais cela ne dure pas dauantage que le beau temps, qui se laissât emporter au froid d'un Hyuer qui suruient, les rappelle de la solitude à la presse, & du silence au tumulte. Ceux qui sont au village n'aspirent qu'après le luxe, & la pōpe de ces opulātes citez; ou dans la diuersité des ieuX, & des spectacles on tasche de passer les ennuyS de cette vie, dont se plaint tousiours comme d'vne ennemie, & qu'on entretient toutēfois comme la chose la plus chere que nous ayons. Cependant, ce qui doit sembler bien estrange, ceux qui sont arriuez à ce but que les autres desirent, qui

gouvernent la Republique, donnent les charges, & sont les arbitres de toutes les affaires ne paroissent jamais si conus, que lorsqu'ils peuvent à l'escart faire pour eux ce qu'ils font pour autrui, & dans vn peu d'oyssiveté se donner le loisir, & le temps de se connoistre.

M. D. B. à qui desia tant d'occasions, & de rencontres auoient parlé de ces veritez, n'a pas esté difficile à gagner au Ciel, & ce qui vous doit consoler, c'est qu'il est maintenant dans vne tranquillité de vie pour laquelle a travaillé toute l'ancienne Philosophie, qui fait establir tant de Loix de Politique & de Morale, & que les mieux censez ont tousiours recherchée comme le plus beau secret qui puisse remplir nos esprits. Il est hors des dangers du siecle, ou peut-estre Socrate & Caton pour retenus qu'on nous les a faits, seroient bien empeschez avec toute

leur sagesse. Les vices n'y marchent plus qu'en bande, afin de se rendre les plus forts, & la vertu n'ayant point de suite passe par les places publiques sans estre regardée: Ceux-là s'apprennent au milieu des delices, & les habitudes en sont si faciles, qu'il ne faut pour estre meschant que desirer de l'estre; ou celle-cy demande tant d'estude & de veilles, que les difficultez qui s'opposent au bon-heur de posseder ceste belle maistresse en retirent plusieurs de la poursuite.

Si la vertu nous estoit naturelle, comme il nous est naturel de voir, nous n'aurions que faire de preceptes pour nous porter au bien; il n'est point besoin d'éloquence pour persuader à nos yeux de regarder les couleurs, & ingier de leurs differences; ils distinguent, sans qu'ils y soient instruits, le blanc d'auec le noir, & la lumiere des tenebres: sans l'aide d'un Docteur;

L'homme se plaist d'ouyr vne bonne  
Musique, dont les mauuais accords luy  
blefferoient l'aureille, & sans qu'il  
faille aller à l'escolle nous goustons  
les douceurs, & reiettons les amertu-  
mes. Mais pour retirer vn esprit des  
actions vicieuses, & le choix des meil-  
leures, on esleue des chaires publi-  
ques, on faict parler les sçauants, &  
l'on vsc de tous les artifices qu'ont in-  
uenté les Orateurs: Maintenant pour  
venir à la consequence de ces propo-  
sitions veritables, il est vray de dire,  
que le seiour du monde est dangereux,  
& que le cloistre est vn des bons pre-  
seruatifs contre le mauuais air qu'on  
y respire, que les vertus estant fille  
du Ciel, c'est à luy seulement de le dō-  
ner à qui bon luy semble, & qu'en fin  
la vocation de Monsieur vostre fils est  
vne de ces heureuses pertes qui n'exci-  
tent des orages que pour mettre plus  
viste vn vaisseau dās le port. Dieu vent

à cet effect des ames preparées, & des consciences qui ne soient pas de celles qui pour leurs intetests, & mesme pour vne bien seance de Cour laisseroient perdre leur creance, & bastiroient en vn besoin l'estat de leur fortune aux depends de leur propre salut. Il est hors de ces conditions seruiles, où l'on se voit quelquesfois contraint de subir des Loix honteuses, & tyranniques, pour vn peu de fumée, & vous hors de la crainte qu'on luy fasse vn appel qui l'oblige pour vne delicateste de passer sur les Edicts du Prince, & pour vn point d'où l'on fait dépendre l'honneur, mespriser ce dernier moment d'où dépend vne eternité.

Que si ces raisons ne sont pas à vostre goust, vous deuez escouter vos sentiments Chrestiens, & la voix de la grace plustost que celle de la nature, & ne pas trouuer estrange s'il a changé l'escarlate à l'habit d'un Hermite,



l'espée à vn chapelet , les Loix de la  
Couraux reigles de saint Bruno , &  
vos possessions à sa cellule: Dans ceste  
saincte solitude où l'on diroit que les  
hommes deuient muets par l'e-  
stroicte obseruation du silence, ils ne  
parlent guere qu'à la façon des bien-  
heureux, ou bien comme les Estoilles du  
firmament, qui chantent en se taisant,  
des loüanges à leur Autheur , & ne  
laissent pas d'esclater la terre , bien  
qu'elles en soient fort esloignées. Vous  
diriez que ce soient des Anges qui sont  
descendus du Ciel pour seruir de mo-  
dele à la vertu mesme, ou que ce soient  
des hommes qui veulent entreprendre  
icy bas dessus la pureté des Anges: il  
semble que de tous ceux qui sont ap-  
pellez à la gloire, il faille rechercher  
les Elus dans les Chartreuses, & que  
l'entrée de ces maisons soit comme vn  
asseurance qu'on est escrit dans le liure  
de vie.

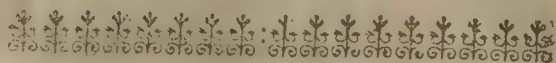
Au reste, que voit-on d'excellent dans le monde qui leur soit caché: bien qu'ils n'occupent de terre que l'espace d'une petite chambre, ils ont tousiours la liberté de voir la plus belle partie de l'vniuers, le Soleil & les autres astres passent dessus leurs testes, & semble que le Ciel n'ait du mouuement que pour porter ses lumieres aux lieux les plus secrets & reculez, & faire voir ses beautez à tant d'Anachorettes, qui s'estant retirez du commerce des hommes, & ne sortans iamais d'un lieu, ne iouyroient que de ce qui seroit tousiours au dessus d'eux.

Reuenant donc à vostre Penitent, l'auiez-vous pas fait naistre pour la beatitude? & si ces Dames anciennes estoient honteuses de voir leurs enfans dedans l'oisiueté de leurs maisons, les ayans nourris pour la deffence de la Republique, deuez-vous pas estimer la resolution qui luy a fait quitter toutes

ses cōnoissances pour se ietter dans le meilleur party qu'il eust iamais peu choisir, & faire des actions que toutes les faueurs d'un Roy ne pourroient pas recompenser. le me doute bien que vous auez à dire contre moy que c'estoit vostre seule esperāce, que vous le regardiez comme l'appuy de vos fortunes, & qu'il vous a faict pauvre vous ayant laissé seul dans l'abondance, mais aussi pensez que si Moysen estoit pas inutile en esleuant les bras au Ciel hors de la presse, il fera tant de vœux à vostre suiet, que vous en sentirez bien tost des effects apparens. Pour moy i'estime, & me fais fermelà dessus, que Dieu luy deuoit ces lumieres, & que sa retraicte est le prix de la conuersion de Madame sa mere, qu'il mit auant sa mort dans le chemin de receuoir la meilleure créace: Il est tres-certain que la rendant Catholique, il luy donna quelque chose de plus que

la vie qu'il tenoit d'elle, & que les conférences qu'il employa pour la rendre capable de la grandeur de nos mysteres, l'ont conduit au dessus la montagne, avec les mieux aymez de Dieu, pour iouyr d'un bien souverain, & d'une beatitude aduancée. C'est où ie veux finir ce discours, pour vous laisser sur la meilleure pensée qui vous puisse consoler, & vous rendre plus agreable le dessein de

Vostre très-humble & très-  
obeissant seruiteur.



*Sur les beautez de la campagne, & les douceurs du Printemps.*

## LETTRE XVI.

MONSIEVR,

Depuis que i'ay changé d'air, & de pays, ie me console micux que vous ne faictes dans nostre commun malheur, & si ce n'estoit celuy qui nous separe, ie n'aurois non plus d'ennuy, que si i'estois en ceste partië du monde, où le repos ne dure pas moins que l'Eternité: vous avez moins de raison de vous plaindre que moy, puis que vostre sejour vous faict encore voir la Seine; il est vray que l'on ne trouue pas à ses bords le passe-temps du Cours, ny la promenade des Tuilleries: mais aussi ne faut-il pas en regretter l'esloignement comme si vous en estiez banny;



vostre exil est si volontaire, que pour iouyr de ces premiers plaisirs, vous n'avez qu'à desirer vostre retour.

Après que j'ay bien considéré vostre lettre, vous me semblez plus triste & plus confus que n'estoit, ie croy, le premier des hommes quand il fut chassé du Paradis terrestre. Je m'estonne vn peu de vous voir enuier le contentement de ceux que nous auons laissez à Paris, c'est faire, à mon aduis, comme celuy qui se fâcheroit du trafic que l'on faict dessus la mer Orientale, & qui voudroit y voir vne perpetuelle tempeste, afin que le calme n'y formast plus de perles : si vous voulez estre ialous, que ce soit plustost de vos riuaux, ou du succez de ceste flotte que la fortune a si heureusement conduite des Indes dans l'Espagne, vous ne ferez point de crime pour ne pas desirer de bien aux ennemis de cét Estat; mais encor faut-il que ie vous entretiène du sejour

Où ie suis, pour vous y faire plustost  
venir. An'en point mentir, le Prin-  
tëps m'y semble plus agreable qu'ail-  
leurs, & quand ie voy tant de merueil-  
les sur la terre, ie ne m'estonne pas si  
ceste saison est la Reyne des autres, &  
si le monde a voulu commencer par  
elle; les oyseaux ne semblent chanter  
qu'à dessein de resiouyr les melanco-  
liques, & de rendre tous les hommes  
aussi ioyeux que le temps; les fleurs  
qui sont dessus les arbres font bien  
voir que la nature est rajeunie, puis  
qu'elle porte des bouquets sur la te-  
ste, les beautez de nos païsages m'ont  
tellement rauy, que i'ay peur d'ou-  
blier celles de Dorinde; par tout où  
ie passe, ie voy de belles esperances,  
dont i'attends les fruiçts en Autom-  
ne: Desia l'air d'un si doux sejour  
a plus aduancé ma santé que ne pour-  
roient faire tous les Medecins ense-  
mble, ie ne pense pas qu'on perde l'ame

par les aureilles, car le concert de trois  
Rossignols les meilleurs de toute la  
contrée me l'auroient desia rauie; il  
n'y a pas moyen maintenant de se re-  
tirer du bruit du monde, la plus estran-  
ge solitude vous feroit plus enten-  
dre de chansons différentes que les  
Poëtes n'ont faict de Sonnets, & d'O-  
des depuis trois années. Les herbes  
ont d'aussi bonnes qualitez qu'elles  
pouuoient auoir deuant que le delu-  
ge en eust corrompu la plus grande  
partie, ce sont des lieux que vous croi-  
riez n'auoir esté faicts que pour les  
delices, ou pour monstrier la magni-  
ficence de la terre; les douces odeurs  
seulement y troublent le repos, & si  
vous y dormez, c'est le bruit d'un Ze-  
phir qui vous resueille, ou le mur-  
mure des eaux qui se faschent de cou-  
rir tousiours, & de vous voir si pai-  
sible. Sur tout i'ayme bien à resuer  
dans vn petit bocage, où ie croy  
que

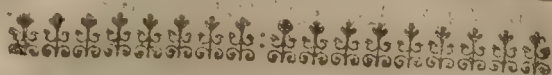
que les ombres de la nuit se retirent  
le iour, de peur du Soleil, que ie laisse  
tousiours à la porte. Les roses sont si  
glorieuses de voir que le Printemps a  
chassé les tulipes de nos iardins pour  
les mettre à leur place, qu'elles contem-  
pent mesmes les aveugles, & se font  
sentir si loing, qu'on les vient voir de  
dix lieues d'icy. Nos Narcisses ne sont  
pas bien venus ceste année, & i'en iet-  
te la cause dessus les eaux qui sont tom-  
bées, iugeant que cette fleur retenant  
tousiours quelque chose de sa premie-  
re nature, redoute encore cet Element  
qui luy causa la mort. C'est vn plaisir  
de voir que le Soleil blanchisse icy les  
ombres, luy qui fait des hommes noirs  
en Afrique. Quant à la commodité de  
nos promenoirs, elle nous ouvre des  
chemins si faciles, & si beaux, que l'a-  
me toute libre à la meditation s'en  
peut aller au Ciel, & laisser le corps

en terre, sans craindre qu'il bronche  
d'un seul pas. Vous voyez comme  
ma franchise vous descouvre destre-  
sors que ie vous cacherois, si ie n'e-  
stois

MONSIEUR,

Vostre seruiteur très-humble  
& plus entier amy.





*Il tasche de diuertir vn homme du voyage  
d'Italie par plusieurs considerations.*

## LETTRE XVII.

MONSIEVR,

Ne sçachant pas où ie vous vay  
trouuer, ie m'esgare desia dans mon  
chemin, & ie le feray court, bien que  
vous soyez esloigné de moy d'une es-  
pace que ie trouue infiny, vostre re-  
tour s'aduançant aussi peu que si vous  
estiez dans les chāps Elisées, d'où l'on  
ne reuiet iamais. M'en croirez-vous?  
I'en'ayme point à faire preuue de mon  
affection à la façon de l'aimāt, lequel a  
des intelligēces avec le pole, bien qu'il  
en soit quelquesfois plus loing que la  
mer Mediterannée qui faiēt vn port à  
Marseille, des Isles de feu qui sont aux  
costes d'Amerique. A bien entendre

le sens de vostre lettre, il semble que vous ayez dessein de passer les Apennins, & de voir le pays Latin: prenez garde que ce voyage ne vous descric en France, & que vous ne perdiez le temps, pendant que le Roy se dépoüille de ses propres affections, pour se reuestir de celles de son peuple, & quitte ses interets pour le bien du public, tout ainsi que les Astres qui font plus de chemin par le branle general qu'ils doiuent au monde, que de leur mouvement propre & particulier. Pour ne vous point mentir, c'est estre curieux hors de saison, car ce n'est pas assez d'auoir affamé la Rochelle, l'heresie à d'autres villes qu'il faut encore prendre, & ie voy bien que vous allez perdre de bonnes occasions; bien que vous soyez sur les terres de Romulus, & d'Enée; vous verrez de belles ruynes dans Rome, mais on en va bien faire d'autres à Montauban. Il y a long-

*Nouvelles.* 325

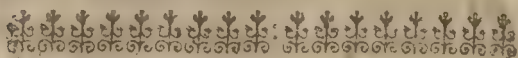
temps que l'arbre de la Croix est planté dessus le Capitole, vous n'aurez rien de ce costé-là qui vous fournisse des sujets de gloire; les Idoles sont renuersez, vos bras vous seront inutiles, s'il ne se presente d'autres occasions pour vous employer; la ruine des faux Dieux ayant esté faicte depuis tant de siecles, & leurs Autels abatus, le mespris qui se faict de la Religion, & de l'Eglise en ce Royaume, vous oblige d'y demeurer. Les richesses de Venise, les somptuositez de Gennes, les beautez de Florence, & les antiquitez de Rauenne sont toutes choses faictes pour vous, où la perte des ennemis de Dieu, est vn ouurage qui n'estant pas acheué demande les mains, & l'espée de tons ceux qui sont courageux, & bons Catholique. Si ces raisons ne vous peuuent toucher, & que vous soyiez tout a fait resolu, ie vous aduertis de bonne heure de songer en passant à Naples à

ce qu'autrefois en rapportèrent nos François, l'air n'en est pas tant bon aux complexions faites comme la vostre, non plus que celuy de Rome, mais ie vous diray, le Passarelly vaut bien les petites maisons de Paris, si d'auenture ceste passion, que vous appelez la plus nob'e, vous altere le sang, & les humeurs. Mais à propos d'amour, ie vis ces iours passez en assez bon lieu ce gentil riuial, dont vous m'avez parlé tant de fois, ie meure s'il ne me prist aussi tost enuie de vous en faire rire; bien qu'il soit aussi vieil que le Colloque de Poissy, il n'est pas encore homme faict, il a plus de barbe qu'un Hermitte du mont Valerien, & ne faict pourtant que commencer à cognoistre la Grammaire; quand il parle, on le prendroit plustost pour quelque ieune garçon déguisé, que pour vn veritable vieillard; il n'a non plus d'experience qu'un Medecin tout fraichement venu

des escolles, il entend toutes fois vn peu  
mieux nostre langue que le Basque, ou  
l'Allemand, & pour ce qui est de la  
Theorie ie ne croy pas qu'il ait perdu  
l'esprit à mediter. Voyez si ie vous  
veux du bien de traicter vostre encien  
ennemy, comme les choses du monde  
qui sont les plus mesprisables; prenez  
vous-en à luy, si ma lettre est plus lon-  
gue que ie ne m'estois promis, & à vo-  
stre voyage que ie n'approuue point,  
& qui me faict mourir. Adieu: le tire  
à la fin, aymez tousiours la memoire  
de

Vostre très-humble & très-  
obeissant seruiteur.





*Il parle à l'advantage de la Poësie.*

L E T T R E XVIII.

M O N S I E V R,

Pour tenir ma promesse, il est temps que ie vous enuoye le tableau de l'Aurore, & de la nuit; la piece n'a pas eu si mauuaise fortune parmy ceux qui iugent sainement des choses, que ie ne puisse encore esperer qu'elle sera regardée de bon œil aux bonnes compagnies que vous luy ferez voir: C'est vn mal-heur du temps que le grand nombre des mauuais Poëtes, a rendu le nom des bons comme odieux. Ceux qui cherchent de la gloire par ce genre d'escrire, ne se iettent pas tant dans les feintes, qu'ils ne disent de belles veritez; on aime aujourd'huy d'autres miracles que de faire parler les mar-

bres & les rochers, & ce premier faiseur de fables auroit aussi peu d'accez dans les esprits du siecle, que celuy qui mandia la faueur des bestes pour se faire Dieu dans la creance des peuples. Autresfois les Poëtes furent mis à la table des Empereurs, & le bon Ennius qui faisoit bien en son temps, apres auoir eu des Eloges de la mesme bouche qui faisoit les Loix du monde, & la fortune des hommes receut cét honneur à sa mort, qu'on luy fit éleuer vne statue au sepulchre des Scipions. Ce grand Genie qui tient toutes les bonnes opinions à soy, qu'on enseigne aux ieunes, qui fournit de sentences aux vieillards, qu'on escoute dans les barreaux & dans les chaires. Virgile, dieu, estoit grandement aymé d'Auguste, & de tout le peuple : de sorte que faisant voir vn iour de ses œuures au theatre, tous les spectateurs à l'exemple de l'Empereur, se leuerent pour luy

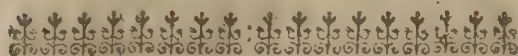
faire des applaudisseméts: & sans mentir, rien ne m'obligea tant à lire Homere dans les escolles que l'Estat qu'en auoit Alexandre, lors qu'il destina le plus beau menble du cabinet de son aduersaire pour mettre les liures de son amy. Si ie vous dis cecy, c'est afin seulement que vous me scachiez vn peu meilleur gré, que si ie vous auois donné des chansons, & qu'ayant leu cét ouurage où l'Autheur estoit contraint de bien faire par la rime, vous en iugiez autrement que ces ames basses, & populaires, qui voyans la facilité d'vne bonne veine, & les operations d'vn esprit de feu, en font comme les infidelles, & mescreans des miracles des Saintz, qu'ils attribuoient d'ordinaire, n'en pouuans pas comprendre, les mysteres, aux enchantemens & prestiges qu'enseigne la Magie: le n'attends pas que l'acclamation de toute vne ville approuue mon tra-

*Nouvelles.*

331

uail, mes desirs ne vont pas plus loing  
que mes forces, mais comme ien'ay pas  
de grands obiects, ny de hautes entre-  
prises, & que ie traueille à peu de frais:  
aussi me faut-il fort peu de chose pour  
recompenser mes peines, & ie m'esti-  
meray bien payé, si vous auez agrea-  
ble, apres vous en auoir faiét l'offre,  
que ie sois tousiours

Vostre tres-humble  
seruiteur,



*Que l'Amour est vne passion legitime, &  
qui n'est point suiecté au blasme.*

## LETTRE XIX.

**M**ONSIEVR,

Si vostre zele vous porte à faire la guerre au vice, allez en Canada cathéchiser vn peuple qui ne fait paroistre de l'homme que ce qu'on en voit au dehors, où la raison est vn pays qu'on ne découure qu'à grand peine ; laissez le mien comme il est, puis qu'il m'est agreable, & sçachez que l'Espagnol ne seroit pas bien receu s'il venoit à la Rochelle planter sa Religion, ses armes ne seront point oyseuses s'il veut penser qu'il y a encore des Turcs, & des Maures pour s'acquerir des terres & des amis à Dieu : C'est vne maxime qu'il faut combattre l'ennemy domestique



deuant que l'estranger ; Regardez-vous bien auparauant que de venir à moy ; vous n'aurez que trop d'exercice , si vous pouuez vne fois cognoistre vos defauts : & d'ailleurs , ce n'est pas pour me destourner d'une habitude , que vous dites mauuaise , de venir comme vn Heraut avec la trompette me sommer de me rendre ; ie ne la quitterois pas par la honte quand elle seroit telle que vous l'avez descrite ; en tout ie desire que la verité le gagne sur moy ; mais si elle vient armée , ien'auray garde de composer avec elle : ce n'est pas le moyen de faire approcher vn homme que de crier au larron , & prendre le flambeau pour le brusler au lieu de l'éclairer : si vous me contraignez , vous m'osterez la moitié de mon merite ; iamais la violence n'apporte de grâds biens , & qui force vn esprit à quelque chose , n'en est pas le maistre pour cela : le pensois d'abord , à vous ouyr parler ,

avoir fait quelque crime qui meritaſt  
vne ceſure publique, vous me mon-  
ſtrez des dangers, des naufrages, &  
des precipices comme ſi i'eſtois auen-  
gle, & ſans conduite : & tout cela  
pour vne inclination qu'on ne blaſme-  
roit pas aux Philoſophes. Mon eſprit  
ſe laiſſe aller facilement aux plaiſirs  
legitimes, il ay me tout ce qui n'eſt pas  
contre l'honneſté des mœurs, & com-  
me la vertu eſt vn beau commerce  
qu'on ne ſçauroit deffendre, qu'il ne  
faut point auoir de Bulle du Pape, ny  
de permiſſion du Roy pour bien fai-  
re ; ie ſuis plus aiſe de ſuiure vn party  
dont ie ſois loué que d'aller contre  
l'ordre du monde, les reigles du de-  
voir, & le ſentiment des bons. Si ceux  
meſmes qui me veulent du mal auoiét  
quelques vertus, ie ne voudrois pas ay-  
mer les vices qui leur ſont contraires,  
aſin de leur deſplaire, & faire autre-  
ment qu'eux ; car ce ſeroit imiter ces

peuples qui se forcent d'aimer les choses ameres, à cause que leurs ennemis trouuent les douces meilleures. Des deux parties dont ie fais composé, ie sçay bien celle à qui ie dois dauantage, & bien que l'une & l'autre fassent l'homme: toutes fois ie difere tout à l'ame, d'où la beauté surpasse de beaucoup celle du corps; car l'une regardel'eternité, l'autre est suieete au temps, & périssable, l'une se peut représenter par les Peintres sur vne matiere estrange: & l'autre ne peut estre depeinte que par les mœurs: les actiōs, & les paroles mesmes en font paroistre quelque chose au dehors, mais les plus raiſſans attributs sont cachez au dedans: elle se sert du corps, comme d'un instrument par lequel elle fait ses fonctions ordinaires: en sorte que maintenant elle connoist les choses par les diuers organes qui n'ont esté faictes que pour seruir: par eux elle a trouué les lettres hu-

maines, & l'vtilité des Arts, elle a fermé les villes de murailles; elle iuge par eux des parfums, & de la bonté des fruiçts, des couleurs, & de toutes les proprietez des choses, mais elle n'a pas si tost laissé ceste agreable prison qu'elle ayme, qu'on voit deffaillir tous les sens, comme quand vn Prince est fortý d'un Palais, on en ferme toutes les portes pour dire qu'il faut traiter nostre ame en Reyne, & là faire regir souuerainement nos volontez, en sorte que tout luy obeyssé, & qu'elle soit la maistresse en sa maison. De moy, quand nous aurions des chambres de l'Inquisition en France, & qu'on nous osteroit cette premiere liberté, qui nous donne le choix du bien, & du mal, elle ne seroit pas plus absoluë dessus moy, qu'elle est maintenant, ie ne sçache point m'estre reuolté contre elle à dessein, & de propos delibéré: mais au contrai-

re, ie l'honore comme l'image dece-  
luy que seruent les Anges, que les Em-  
pereurs, & les Roys adorent, & que  
tout le monde recognoist pour Prin-  
cipe. Apres cela, ne me reprochez  
plus mes humeurs, & laissez-moy la  
passion d'aymer les belles choses;  
pourueu que cefoit tousiours dans la  
raison, rien ne m'empeschera d'estre  
comme deuant

Vostre tres-affectionné  
seruiteur.



## RESPONSE A T T R S I S ,

*Sur la comparaison de l'Estat d'Angle-  
terre au nostre.*

## LETTRE XX.

MONSIEVR,

Je tiens maintenant pour maxime  
tres-veritable, que comme les eaux  
qui coulent sont tousiours les plus pu-  
res, & les plus belles, les esprits de ceux  
qui voyagent beaucoup, se polissent  
dauantage, & deuiennent plus espu-  
rez. Que si quelqu'un s'opiniastroit à  
m'en desdire, ie n'aurois, pour luy fai-  
re changer d'aduis, qu'à luy monstrier  
vostre derniere lettre, où ie luy ferois  
voir plus de charmes que n'en vit au-  
tresfois Vlysse au Palais de Circé. L'air  
d'Angleterre vous a desia tant acquis  
de richesses, que si vous allez apres ce-

la sur lespas des Portugais, & des Espagnols, vous serez l'hôme le plus universel de nostre temps, & si ces peuples ont trouué des mers au de là des nostres, ie n'attends pas moins de vostre curiosité que la pierre philosophale, & la quadrature du cercle. Il est vray que plusieurs qui ne nous valent pas, & dont l'ame se mesle dauantage avec le corps, feroient le tour du monde sans rien amasser, & ressembleroient à Ionas, qui fit beaucoup de chemin, & ne vit rien, pource qu'il estoit dans le corps d'une beste. Les hommes faicts comme vous, n'ont iamais d'heures inutiles, & leur oyssiveté mesme apporte du fruit, ainsi que la nature produict des fleurs en se ioüant. Ie ne m'estonne point des vertus, ny des faiblesses qu'elle faict diuersement paroistre en mesme lieu, sçachant bien qu'elle est si bizarre que d'auoir mis deux fontaines toutes proches l'une de

l'autre, dont l'une est chaude, & l'autre froide; l'une ostela memoire, & l'autre la réueille. Pendant que vous meditez sur les autres merueilles de cestelle, ie prepare vn si grand nombre de questions pour vous les proposer à vostre retour, que vous aurez beaucoup fait, quand vous m'aurez contenté: sur tout ie seray curieux de sçauoir les mœurs de ce peuple, leurs coustumes, l'ordre de leur Police, & ie ne manqueray pas de vous demander ce qu'on dit là des voyages de Drak, & du miracle de sa resurrection; si l'on pleure tousiours la perte de ce grand Genie, dont vouscherissez tant la plume & la memoire, & si les Angloises respondent à la reputation que la France a de leur beauté: Car pour celle des hommes, ie n'en fais point d'estat, quoy que vous en disiez; elle est bien necessaire aux femmes, aux roses, & aux lys, qui n'ont autre chose pour

se faire aimer que cela: Cleopatre auoit  
 besoin d'attraits pour attirer les yeux  
 d'Anthoine, aussi bien qu'Helene pour  
 gagner le cœur de Paris, mais en faire  
 le propre des hommes, c'est vouloir  
 friser Hercule, & mettre entre les  
 mains de Mars vn éuantail au lieu d'v-  
 ne espée. Dites le vray, creustes-vous  
 pas d'abord que ces peuples estoient  
 Androgynes, où toutes les femmes es-  
 toient trauesties? Pour moy ie me fus-  
 se aussi-tost imaginé pour veritable,  
 ce que disent les fables du commence-  
 ment du monde, qu'il n'y auoit point  
 de sexe, & que chacun portoit les mar-  
 ques de tous les deux. Il en faut demeu-  
 rer sur ce poinct, que la nature ne peut  
 pas mieux aduantager l'homme, que  
 de la mesme sorte qu'elle a fait le Paon  
 en luy donnant vne belle plume. Com-  
 mencez donc de mespriser cét aduan-  
 tage qu'ils ont de commun avec des  
 animaux qui rampent par terre, &

gardez de jetter des racines en cette contrée , craignant de vous rendre e-  
tranger, & perdre la memoire du lieu  
de vostre naissance. Au bout de tout  
cela, vous n'y trouuerez pas le monde  
de Henri le Grand: ceste ville de repu-  
tation où se font les assemblées de tous  
les peuples , vous n'avez pas oublié  
que nous auons en France des lieux  
semblables à ceux que vous me descri-  
uez , que les fleurs nous y presagent  
tous les ans la premiere saison , & que  
nous apprenons la venue du Prin-  
temps par ces fideles Messageres : que  
les Tulipes du Cours ont tousiours de  
quoy se rendre agreables , & qu'au  
plaisir des yeux elles se disputent la  
preference par les raretez de leurs  
couleurs. Au surplus, ces peuples ne vi-  
uans pas sous nos Autels , & persecu-  
tans , comme vous dites , nos Catholi-  
ques , vous n'avez plus que faire là, si  
vous n'avez enuie d'endurer le marty-



re: vous m'avez fait cognoistre qu'ils sont plus differents de nos humeurs, que n'estoient entr'eux les blancs, & les noirs de Florence, & que pour y vivre en paix, vous n'avez pas trop de toute vostre prudence.

Pour ce qui touche à la grandeur de nostre Estat, les occasions ont fait voir que l'Anglois, en effect, ne se repaist que de fumée, & qu'il gagnera davantage à la chasse des Daims, & à prendre du tabac qu'à nous faire la guerre: lamais Roi ne fut plus absolu que le nostre, il n'est pas necessaire que pour se faire honorer, il ait tousiours la Couronne en teste, & le Manteau Royal sur les espaules comme ceux de Perse, & de Lydie. le respect que nous luy devons est escrit en nos cœurs, les faisceaux de verges sont inutiles pour le faire craindre, & l'on ne porte point de feu deuant lui que celui de l'amour. Vous avez raison de croire, considerant

la decadence de la Monarchie Angloise, que les Empires, & les Estats ont leur vieillesse, tout est suiet au bransle general du monde, & c'est vne chose estrange qu'un iour elle abate, & ruine vne ville, dont un siecle auoit veu les fondemens. un autre le succez, & un troisieme la perfection, & que d'une grande forest qui auoit esté à croistre depuis la naissance du monde iusques à nostre temps, on en faile un peu de cendre, dont le vent est le maistre: C'est pour conclurre qu'il n'y a rien qui ne doine mourir, & changer, si ce n'est le desir que j'ay d'estre à iamais

MONSIEVR,

Vostre tres humble & tres-obeissant  
suiect, & seruiteur.



## A ALCIDON,

*Sur l'inconstance de son amitié.*

## LETTRE XXI.

A ALCIDON,

Il ne s'en faut plus guere que ie ne cede à la tentation, & que ie ne souffre les pensées qui me parlent de rompre avecque vous. Je trouuois cy-deuant impossible que vous fussiez absent, sans me faire sçauoir de vos nouuelles, & dans cetterencontre où ie me voy mal-heureux iusqu'au poinct d'estre plus esloigné de vostre memoire que de vostre seiour, ie ne sçauois de quel bois faire flèches contre celles de vostre amour. Je doute' grandement que vous m'estimiez encore vostre amy, & si i'en fis iamais vn article de

foy, ie ne pense pas que ie ne deuienne bien tost infidelle dessus ce poinct : Toutesfois i'ay resolu d'estre le plus fort, & de mettre en vsage tout ce que i'ay de constance pour maintenir vne amitié plus ancienne que cette passion qui vous veut posseder sans reserue. A mon regard, ie l'estime si parfaite, que sa perte m'estonneroit dauantage que celle de la nature ; les choses qui sont bien establies sont au dessus des ruines du temps, & le premier Autheur qui forma tout par vn miracle, n'a rien changé depuis en ses ouurages : le nombre des Elements est tousiours esgal, nous ne tenons le iour comme nos peres que d'un seul Astre qui n'a point eu de compagnon, & n'aura point de successeur : le Ciel embrasse, & regarde tousiours la terre, & si l'on descouure quelquefois des Estoilles dedans le firmament, elles ne sont nouvelles qu'à nos yeux. Ces veritez qui seruent

d'object à nos sens ne tiennent rien de ces abstractions mysterieuses, ny de ces recognoissances releuées qui trauaillent l'esprit à leur recherche: on s'en instruiet à moins que d'aller faire vn cours en Theologie, & partant ne dites point que la constance est vn don de Dieu, qu'il n'eslargit que comme vne grace surabondante: C'est vne vertu morale que vous devez apprendre des choses mesmes qui ne disent mot: de sorte que vous ne pourrez qu'à tort vous excuser dessus l'auarice du Ciel, qui ne vous a pas autant obligé que Platon, Socrates, & tant d'autres grands personnages de l'antiquité, car vous ne sçauriez estre volage qu'on ne trouue assez d'exemples de femmes pour vous faire rougir de honte. Si c'estoit icy la premiere de mes lettres depuis vostre départ, ie me serois trop tost piqué, mais i'ay desia ietté la plume au



vent pour vous solliciter d'escrire: Je  
m'asseure pourtant qu'à vous ouyr,  
vostre Confesseur est plus edifié de  
vos vertus, que tous les innocents ne  
furent pas du temps d'Herode. Adieu,  
ie suis bien aise d'estre pressé de vous  
quitter, craignant que ma colere ne le  
gagnast enfin sur ma raison, qui me  
permet encore, sur l'esperance de vo-  
stre conuersion, de finir par

Vostre tres-humble seruiteur  
& meilleur amy.



*Il prie son amy de mieux conserver  
sa santé*

## LETTRE XXII.

MONSIEUR,

J'ay pensé vous escrire en vers, afin  
que mes lettres ayant des pieds arri-  
uassent plustost entre vos mains: on  
m'a rendu la vostre si tard apres la dat-  
te, que j'ay pris le porteur pour vn an-  
tiquaire qui nous fait voir des vieilles  
pieces. Ce qui me semble importun en  
cela, c'est que ie suis encore en peine  
de vostre santé, bien que vous m'en di-  
siez des nouvelles, nos corps ne sont  
pas des forteresses où il faille beaucoup  
employer de temps, & de machines  
pour les abatre, les plaisirs continus, &  
les delices mesmes les ruinent, & ce-  
pendant il semble à vous ouyr dans

l'harmonie de vos humeurs que vous ne craignez la mort que du costé du Ciel, & des choses estrangeres: à cause que vous estes sain, vous croyez que si le monde ne se renuerse, vous serez immortel: mais sçachez qu'on ne sera pas tousiours, si bien d'accord chez vous, la douleur de la moindre partie est capable de miner tout le corps comme vne seule pierre hors de sa place est souuent cause de la ruyne des Palais. Bien que vous n'alliez pas dessus la mer, de peur du naufrage, vous courez danger de vous perdre par vne trop grande abondance de sang, & d'estre suffoqué dedans ceste mer rouge, dont vos veines sont les canaux; Apprenez donc de moy à vous deffier des choses mesmes qui vous flattent, & seruent à l'entretien de vostre vie. Conseruez mieux ce qu'un verre d'eau vous peut oster aussi facilement que si vous preniez du poison, car à dire vray vous

faites  
& qu  
robul  
prend  
portes  
vous a  
me He  
laissa  
ne fer  
celuy  
stres  
de ceste  
bliez à  
travail  
l'auoit  
roses si  
dormir

faites des excez à faire ployer vn Geât,  
& qui pourroient lasser cét homme  
robuste, qui ne se faignoit pas d'entre-  
prendre vn Lyon, & d'emporter les  
portes d'une ville sur ses épaules, quand  
vous aurez vescu de fer, & d'acier com-  
me Hercule, vous sçavez bien qu'il ne  
laissa pas pour cela de mourir, & qu'une  
femme trouua moyen d'affronter  
celuy qui ne craignoit pas les Mon-  
stres: Toutesfois ie vous ayme mieux  
de ceste humeur, que si vous ressem-  
blez à se delicat qui se lassoit par le  
travail d'autrui, & se plaignoit qu'on  
l'auoit fait coucher sur des fucilles de  
roses si mal en ordre qu'il n'auoit peu  
dormir. \*\*\*\*\*





*De l'Amour des Dames, & des  
liures.*

LETTRE XXIII.

**D**Epuis quand n'avez-vous plus de raison, cher Arimant, de me donner vn si mauuais conseil? voulez-vous que ie cherche vn remede à ma passion dans l'oubly de celle qui en est la cause, c'est estre ce me semble bien peu courageux de se deffendre d'vn si doux ennemy par de si basses armes: quand i'aurois perdu la memoire, auroit-elle pas tousiours des charmes pour me raurir, & moy des yeux pour me laisser vaincre tout à coup. I'ayme bien mieux perdre la vie que de la deuoir à l'inconstance, & de chercher mon salut dedans le crime: d'autre costé de recourir à l'absence, i'appelle cela fuyr son Medecin, & les occasions



sions de guerir. Ce n'est pas vne beauté qu'il faille voir pour l'aymer, elle a des Amans chez les barbares mesmes, le Soleil est bien moins puissant qu'elle, car ie veux qu'il estende par tout, & ses rayons. & sa lumiere, il n'y a que les Perses qui l'ayent adoré, où ceste parfaicte fille qui n'est venue que d'une petite partie du monde, se faict desirer en tous lieux, & ie ne pense pas que dans la terre neuvue on ne lui donne des encens comme à vne deïté incogneue: le m'assure bien que vous rirez de ce discours, & que vous serez si vain que de vous estimer plus heureux que moy, pour estre tousiours dans vne estude à faire la Cour à l'Eloquence; ne vous y trompez pas, le desir des sciences a faict nostre ruyne. Ce fruiet de vie qui nous causa la mort ne fut touché du premier homme du monde que pour sçauoir le bien & le mal: & d'ailleurs cét amour excessif

que vous portez aux ouurages d'un mort, vous ayant donné les pasles couleurs, ie iuge par là que ceste Maistresse que vous honorez tant, n'est pas de si facile accez que la mienne, bien qu'elle soit tousiours cachée, & ne se monstre que sous vn voile comme les choses saintes. le prends plus de plaisir d'expliquer ses regards que le sens d'un Autheur, les mespris me seruent de satyres, & ie deuieus Philosophe à chercher les causes de tous les changemens. le trouue plus de doctrine dans ses yeux que n'en porte le plus gros volume que vous ayez, & pendant que vous reformez l'usage des mauuais mots, ie tasche de rendre son humeur moins farouche; au lieu de me fâcher, & d'escrire contre ceux qui ne font iamais qu'un commencement, & vne fin à leurs lettres; comme si c'estoient des testaments, & des cōtraicts, qui commencent tousiours de mesme

forte, & n'ont point d'autre conclusion quel'ordinaire, & commune aux Notaires, ie mets peine de gagner cette rebelle, qui n'a iamais que deux mets à me dire, tant elle est froide en apparence; pourueu que ie sçache que sa rougeur ne vient point d'Espagne, ny sa blancheur de la mer Oceane, & que toutes les beautez qu'elle a sont à elle, ie me soucie fort peu que nostre langue ait des appas sans en chercher dans les estrangeres. Il faut pourtāt que ie vous en dise mon aduis, les beaux discours d'un Orateur, vne raison bien prise, vne conception nette, & releuée, vne figure de Rhetorique en son lieu, tout cela m'attire quelques fois de mes plaisirs aux vostres, & ie vay perdre mon oisieté de dans les liures: mon humeur aymant la solitude, ie suis bien aise d'auoir tousiours quelqu'un qui m'entretienne sans parler, ceux qui me plaisent ie les

vay lire à l'ombre d'un laurier; mais ceux qui sont Barbares ie ne trouue point de lieu où ie puisse viure content avec eux: Ces iours passez i'auois ie ne scay quel Auteur entre les mains, qui n'est pas comme ie croy du poids des autres, car à vray dire, il va tousiours par bas tant il est lourd & pesant; toutes ses pensées sont si mauuaises, qu'elles pourroient tenter vne Religieuse, & ses paroles sont si fort éloignées de l'usage ordinaire, qu'on n'y cognoist presque rien que les lettres de l'Alphabet, il croit sans doute paroistre plus docte par ces termes incognus, & veut passer habile en se faisant mal entendre. Pour moy ie n'en voudrois pas faire de mesme, & si i'auois vne Turquoise ie la donneroie à traualier à vn Lapidaire de Paris, & ie voudrois trafiquer aux pays estrangers, sous la Ban- niere de France; apre auoir fait venir des estoifes de la Chine, ce n'est pas à

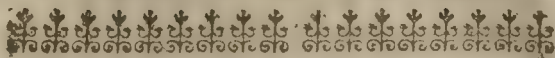
dire qu'il se faille habiller comme vn Chinois, il faut auoir leur foye, & s'en seruir à nostre mode. Iusques icy i'ay cherché ceste mer que ie vous auois promise, & qu'vn de mes amis m'ayant prestée, ie n'ai voulu faillir à vous l'en- uoyer; C'est vne mer facile, puis que la tempeste y tient du calme; la peinture mesme en seroit plus impetueuse, & les naufrages au moins paroistroient plus furieux à l'œil sur vne toile, qu'à l'imagination sur du papier, l'effroy de seaux ne vous fera point blesmir, tous les vents quoy qu'on les fasse violents, sont Zephirs à l'aureille, & ne font du bruit que celuy qu'on leur fait faire en lisant; on y voit plustost couler vne belle veine que des flots, & si les amours nasquirent de la mer, ie ne doute point que de celle-cy ne vous naisse vne affection particuliere vers son Autheur: quelques vns ont voulu dire qu'il y a quelque traict imité du



Latin, mais les meilleurs Nochers ont  
vne estoille pour se conduire. Don-  
nez-vous le plaisir de la voir sans aller  
à la Rochelle, au moins se fera sans  
danger: de moy ie vous ascureray  
que ie l'ay toute passée sans aucun  
mal de cœur, elle seroit à vostre ser-  
uice si i'en estois le maistre: mais  
n'estant pas à moy, i'en attendray  
le refus dans huitiours, voulant bien  
qu'en vostre faueur il soit plus tardif  
qu'à Calais, & aussi peu sujet aux  
Lunes que,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble seruiteur.



*Consolation à une Dame, sur la mort  
de son mary.*

LETTRE XXIV.

MONSIEVR,

I'estois dans les pensées de vostre victoire, & sur le dessein de vous écrire à ce suieſt, quand on m'eſt venu dire la mort de Monsieur le Baron. En verité cette nouuellem'a grandement surpris; & ie neſçay ſi cette perte n'a point apporté plus de changement en mon eſprit, que d'as vostre maiſon. Dans cét eſtat, où mon eſtonnement m'oſte la liberté de diſcourir, i'ay de la peine à prendre vne reſolution certaine, & ie me ſaſche d'occuper ma plume au reſſentiment de ce mal-heur, que i'auois deſtinée au bon ſucces de cette affaire d'importance, où la iuſtice a don-

né les mains à la verité plustost qu'à la  
puissance de vostre Riual.

Après ceste inconstance de fortune,  
que vous puis-je dire, sinon qu'il  
s'en faut deffier, & chercher les moyes  
d'éuiter sa tyrannie au milieu des ca-  
resses & des traictez de paix. Ses bai-  
sers sont tousiours contagieux, & les  
fruiçts qu'elle donne, & qui charment  
la veüe, portent bien souuent le poi-  
son dans le sein. En cela n'accusez  
point le Ciel d'une haine particuliere  
qu'il ait conceuë contre vous. Cét ac-  
cident funeste & deplorable s'est veu  
de nostre temps sous la premiere Cou-  
ronne du monde, lors que la perte d'un  
Monarque, qui ne deuoit iamais mou-  
rir, porta le dueil au cœur mesme de  
la ioye, & finit les ieux & les triom-  
phes d'un Estat florissant par les pleurs  
d'une Tragedie, qui fait encore hor-  
reur. Ce n'est pas d'aujourd huy que le  
Soleil s'est laissé gagner à l'orage, &

qu'un mesme iour a veu la terre en danger d'un embrasement, & d'un deluge: Les plaisirs vivent peu, leur naissance & leur fin n'ont guere qu'un momēt: vñemesme heure a veu des Empereurs eleuez dans vn trosne, & couchez dessus la poussiere: les malheurs prennent leur source des delices, & bien souuent la mauuaise fortune est fille d'une bone mere. Que si nous croyons à la fable, les Dieux qui ne peurent faire de la tristesse & de la ioye vñemesme composition, les mirent à la suite l'une del'autre, en sorte que le calme nous predict la tempeste, & l'excez d'une santé parfaicte est le presage d'une grande maladie. C'est vne vieille verité que nous deuons à l'observation des curieux, que les mesmes mouuements de muscles, & de nerfs, faisans pleurer & rire l'homme, marquent sur le visage les ennuy, & les contentements. Encore bien que

tous les iours soient freres, on n'en voit gueres qui se ressemblent, & par tant c'est le dernier qui doit estre le luge souverain de la vie, & donner l'arrest, ou du bien, ou du mal. De la facon qu'on nous voit naistre, ce n'est pas pour gouster sur la terre des plaisirs bien alleurez, ce sont des eaux qui courent tousiours, & qui pourtant ne sont iamais bien pures; on trouue des soucis parmi les fleurs, & bien souuent le poison se m. le aux choses necessaires à la vie, les espines & les herbes qui portent le venin fleurissent aussi bien que les autres, & l'on en voit de dangereuses qui ressemblent aux plus salutaires, comme pour nous tromper. Aussi personne ne respire le iour qui n'ait pleuré sa naissance, & toutes les Histoires ne nous parlent que d'un homme qu'on ait veu rire en venant au monde. Il n'en faut plus douter, la nature ne nous peut rien donner de pi-



re qu'une longue suite d'années, & ne peut faire plus grand bien à l'homme, que de le tirer bien tost d'un lieu d'où tous les éléments sechent de le chasser. Le Ciel mesme, par la chaleur, & le froid qu'on resset sous les Zones, nous a rendu trois parties de la terre inhabitables, la mer nous en dérobe beaucoup, bien que ses larcins nous soient plus incognus; & tout cela pour faire voir aux hommes qu'il faut chercher ailleurs une fortune moins suiette aux changemens. On en a veu d'heureux, & de misérables couper le chemin de leur vie, pour arrester en mesme temps les changemens de leur fortune: témoins ces breuvages si chèrement gardez dedans les villes, & ces luges établis pour donner le poison à tous ceux que les miseres obligent à rechercher la mort. J'ai remarqué de certains peuples qu'ils iettoient des larmes dessus le berceau des enfans, & des cris

de ioye aux funérailles, & dessus les tombeaux: ils n'auoient que faire de consoleurs, car la seule pensée de toutes nos trauerses les rendoit plus contents de leur dernier iour que du premier. Et sans mentir, i'approuuerois cette ancienne coustume qui regloit le dueil des affligez, accorderoit la raison à la pieté, & leur donnant la liberté de soupirer, leur prescriuoit le temps de finir, & de se r'emettre en l'estat où la douleur les auoit pris.

Cette leçon est si commune, que nous naissons pour mourir, & nous en auons tant d'exemples, qu'on croiroit insensé celuy qui se diroit immortel: Mais quand ie considere qu'il faut dormir pour viure, & que le sommeil n'est pas moins necessaire que la nourriture, ie trouue fort estrange que la vie mesme ne se puisse passer du frere de la mort. Ce sont les Loix où nostre condition est assubjettie, & qui vous doi-

àent  
tout  
vain  
cens  
seur  
fait  
resist  
re vn  
cher  
rosée  
l'espr  
plices  
visage  
tions  
cher  
sein d  
droits  
Incon  
Monf  
vous  
vos r  
bien  
charg

uent consoler, puis qu'elles sont par tout absolument gardées. Il est aisé de vaincre la douleur cōtre qui la patience ne s'arme iamais, qu'elle ne soit assurée de l'emporter. Cette vertu se fait paroistre à souffrir plustost qu'à résister, & sa force consiste à laisser faire vn mal que nous ne pouuons empêcher. Autresfois elle fit trouuer de la rosée au milieu des brasiers, & porta l'esprit des Saints au mēspis des supplices: Elle sçait bien donner vn beau visage à la seruitude, tirer des consolations de la ruyne des familles, & chercher des fructs de vie iusques dans le sein de la mort: Toutesfois ie ne voudrois pas dire que ce mal-heur ne fust incomparable, & que par le trespas de Monsieur vostre mary vous ne soyez vous-mesme à demy dans le tombeau; vos regrets sont tres-iustes, & c'est bien le moins que vostre ame se discharge de sa tristesse pas les larmes des

yeux, & qu'elle fasse porter à ses ministres le dueil d'une si grande perte; Mais aussi veux-je croire, qu'ayant satisfait aux premiers sentiments de la nature, vous renoncerez au Benefice de la Loy, qui donne un an aux femmes pour pleurer leurs maris. A la vérité ie n'en voy point, dont ie n'excuses les transports sur la foiblesse qui leur est ordinaire; & d'ailleurs ce seroit une cruauté de leur interdire ce soulagement qui leur est si facile à prendre, puis qu'il est vray que comme la pluye apaise le vét, les pleurs donnent le calme à nos soupirs: Mais aussi quand ie considere que vous n'avez de vostre sexe que le corps, & qu'on remarque en vous des resolutions d'esprit à faire honte aux plus grands courages, ie me vante à bon droit d'avoir trouvé cette femme forte, dont l'Esclatire nous a fait la rencontre si difficile. En effect, on feroit tort à vostre con-

stance de luy presenter des armes,  
ceux qui vous cognoistront vous lais-  
seront faire toute seule, sçachans bien  
que vous aurez l'aduantage du com-  
bat, & que la douleur ne vous fera  
point de bleffures, dont vous ne  
trouviez des remedes presens. Vos  
vertus, qui sont toutes Cardinales, &  
Maistresses, abaisseront l'insolence  
de la fortune iusqu'à la rendre esclav-  
ue de vos volontez; & quand vous  
penserez que Monsieur le Baron est  
mort apres vn Iubilé qu'il a gagné,  
vous aurez plus de subiect d'enuier  
son bon-heur, que de pleurer sa perte.  
Il semble que Dieu l'ait voulu prendre  
en vn temps où le Ciel a des entrées  
si faciles, & l'Eglise est si liberaledede  
ses tresors, que pour peu qu'elle a de  
nous sauuer, on se trouue assez riche  
pour mourir sans hazard. C'est le plus  
grand poinct de vostre consolation,  
MADAME, que vostre cher époux ait

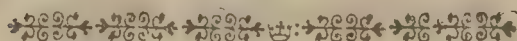


finy sa vie au milieu de la grace, & cueilly les fruiets de sa Religion entre les bras de celle qu'il aymoit le plus au monde. Il n'en faut point mentir, si vous estiez moins vertueuse, ceste longue, & fâcheuse separation auroit bien mis du trouble en vostre ame, & du desordre en vos humeurs, mais vous sçavez que les afflictions ont diuers gousts comme les eaux rouges d'Egypte, qui sembloient fort agreables au peuple de Dieu, & ttes mauuaises à ses ennemis: de sorte que vòtre patience à souffrir celles que le Ciel vous enuoye est vne marque de l'amour qu'il vous porte. Les honneurs, & les contentements, quoy qu'ils nous eleuent en vn degré d'éminence à donner de l'enuie, ne sont pas le plus seur chemin pour arriuer au sejour de la gloire, on ne decouure pas le Ciel si facilement dans vn pays plein de montagnes que dans vne raze campagne, & les delices sont  
des

des nuages qui nous apportent la nuit  
en plein iour. Celuy qui receut la veue  
par le fiel d'un poison, & cet au-  
tre qui mourut pour auoir vn peu gou-  
sté de miel, nous pourroient icy rendre  
preuue de ceste verité, mais la crainte  
que i'ay de vous estre importun m'o-  
blige à taire les pensées qui se pour-  
roient tirer de l'Ecriture, où tant de  
douleurs ont esté soulagées, & de finir  
ce discours, où traictant vn ame gene-  
reuse comme la vostre, tout ce que ie  
dirois seroit inutile, si ce n'estoit pour  
vous assurer dauantage que ie suis,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur.



*Contre la melancholie, & des moyens de se  
bien porter.*

LETTRE. XXV.

**M**ONSIEVR,

Gardez bien de m'estimer, ou saint  
ou Magicien, si d'aventure ie vous por-  
te la guerison dedans ma lettre, car ie  
vous puis asseurer qu'il n'y aura point  
de miracle ny d'enchantement en ce-  
la; ie vous veux seulement enseigner  
vn remede qu'il ne faudra point faire  
venir de loing, comme certaines dro-  
gues qu'on ne scauroit auoir à moins  
que de passer des mers. Au reste, ie ne  
pense pas qu'on en ait iamais ouy par-  
ler à Paris dans l'Isle du Palais, ny  
dans la grande place de Saint Marc  
à Venise, c'est vn secret que les meil-  
leurs charlatans d'Italie ne scauent  
pas; ie ne le vante point comme ces

Empiriques pour le vendre plus cherement qu'il ne vaut: tout mon dessein est d'imiter ceste coustume de nos Peres, qui n'auoient pas plustost recouré leur santé perduë, qu'ils escriuoient au Temple de leur Esculape les remedes dont ils s'estoient seruis pour se tirer du mal, afin que l'usage en fust apres profitable au public. Il netiendra donc qu'à vous d'estre aussi sain que moy, pourueu que vous laissiez aller toute vostre melancolie en vos seignées. Pour moy i'ay bien resolu de faire durer dauantage ma ioye, que les roses de cette année, & de voir sans beaucoup de soucy le mespris de cette beauté superbe, qui ne viura pas encore trois ans qu'elle ne perde ce peu d'attraits que le temps effacera tousiours trop tard pour la punir de son orgueil. l'attends avec impatience la ruyne de son visage pour me venger avec plaisir de toutes

les iniustices, & ie prepare desia tous les obiects de laideur qu'ait iamais veu le monde, pour les comparer à la siennne. Faiçtes-en de mesme de tout ce qui fait le suiet de vos ennuy, oubliez le passé, s'il vous met à la gesne, & laissez venir les choses futures comme Dieu voudra; Le Prouerbe iette Anateme contre ces esprits empeschez, qui voudroient sçauoir quand finira le mode, leur vie, & leurs affaires. En l'estat où ie suis, c'est à dire dans vne paix generale de l'ame, & de sens, ie n'aurois rien à desirer, si ie pouuois trouuer de la science, & de la santé dans mes liures, c'est vne chose estrange que les Medecins mesmes peuuent deuenir malades en lisant Hippocrate, ou Galie, & qu'on les voit mourir au milieu des remedes. I'estime vne bien forte, & vigoureuse complexion pour la meilleure piece de nostre vie, & pour le plus beau present que donne la nature, il se trouue

des  
hom  
aussi  
nous  
riches  
mes  
ne fa  
Croy  
ritab  
nous  
espe  
l'har  
qui m  
ne le  
paiss  
& qu  
ter le  
fâche  
qu'en  
trou  
chan



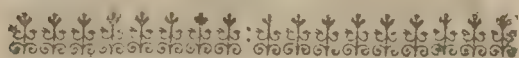
*Nouvelles.*

373

Des malheureux dans les Palais, & des hommes qui se portent mal aux Indes aussi bien qu'autre part: En vn mot, nous pouuons auoir de la santé sans les richesses, & ce métal, que les aueugles mesmes trouuent agreable sans le voir ne fait pas la vraye & parfaite felicité. Croyez-moy de cela, puis qu'il est veritable, il vaut mieux que nôtre miroir nous fasse bon visage que la fortune, esperons seulemēt que celui qui cōduit l'harmonie des Anges, & des Cieux, qui met d'accord les Elements, & donne le calme à la mer, pourra bien appaiser le déreglement de nos humeurs, & que le mesme qui nourrit & fait chāter les oiseaux, fera mourir en fin cette fâcheuse bile, qu'il ne faut attaquer qu'en riant: l'ay si peur de ne vous pas trouuer en humeur de le faire, que ie changerois de stile, si ie n'en estois à

Vostre très humble & tres-obeissant  
suiect, & seruiteur.

Aa iij



*Consolation à vne Dame vertueuse, sur ses  
frequentes maladies.*

LETTRE XXVI.

MADAME;

Vous auez tantost assez esproüué  
si les maladies sont meilleures que la  
santé : C'est vne chose, ce me sem-  
ble, bien fascheuse de se voir si sou-  
uent dans des intemperiesqui desfrei-  
glent nos humeurs, & renuersent tout  
chez nous. Si faut-il pourtant baiser  
la main qui les enuoye, & faire estat  
de tout ce qui vient du Ciel, fust-ce le  
foudre. pour nous reduire en cendre.  
C'est vn hommage que nous deuons à  
la nature, comme estans ses subiects:  
aussi bien à tout rompre nous n'y ga-  
gnons pas tant qu'avec vn peu de pa-  
tiëce; Ceste vertu trôpe nos inquietu;

des, charme nos desplaisirs, allége nos douleurs, & donne du temps à nostre courage pour s'armer contre tous les efforts de la maladie. Vous m'allez desia dire qu'il est bien facile de parler à ceux qui ne sont pas muets, & fort aisé de voir, & iuger des couleurs à ceux qui n'ont pas perdu la veüe, qu'on a bonne grace de parler du naufrage quand on est hors de crainte, & dans le port : Mais que cette pensée ne vous oste pas celle de vous guerir entiere-ment: bien que nostre Medecin se porte le mieux du monde, il ne laisse pas de nous donner de bons remedes, & ce seroit estre mauuais Philosophe de dire qu'une ville assiegée deuroit plutôt se rendre à l'ennemy, que de recevoir du secours de dehors, pource que ceux qui l'offriroient seroient en liberté. Quant à moy si i'estois dans les tenebres, ie ne refuserois point vn flambeau pour m'esclairer, quand mesme ce seroit

celui de l'Amour, qui ne voit gouté. Il est vrai que vous n'avez que faire des paroles ny des épaules de vostre Pere Spirituel, pour vous aider à supporter vostre mal; & de vous dire que les afflictions & les douleurs font bien souuent les hommes lorsqu'elles semblent plustost venir pour les deffaire, i'apprendrois à l'Orfèvre que l'or s'éprouue dans la flamme.

Je m' imagine que Monsieur de Sales aux plus grands efforts de vostre maladie, ne sera point sorti de vostre chambre, & par conséquent que vous n'aurez point manqué de consolation. Ce saint Prelat a tant de pouuoir sur vostre esprit, qu'il aura fait luy seul, ie m'assure, la plus grâde partie de votre guerison. Ses Epistres, qu'on iroit apprendre de vous, si les Imprimeurs les auoient perduës, ont esté plus souuent dans vostre pensée, que vos Medecins pres de vostre liect. A les bien lire on y

treu  
côm  
d'app  
des la  
agit p  
boucl  
Sa  
beau  
les an  
meill  
en ap  
pour e  
que le  
le mo  
pour  
pour  
rent au  
dister  
denua  
eaux q  
cristal  
leurs i  
ment e

reuve les effects de la Manne, qui s'accomodoit à toutes sortes de gousts & d'appetits; il en faut faire estat, comme des saintes lettres, puisque le S. Esprit agit par sa plume, cōme il faisoit par la bouche des Apostres, & Euangelistes.

Sans doute il vous aura parlé de ce beau traict de prouidence, qui fait que les amis de Dieu ne sont pas veus de meilleurs regards de la fortune, & que en apparence il n'est du malheur que pour eux parmi les hommes, il semble que le Soleil qui luit également à tout le monde, ne fasse les beaux iours que pour les méchans, & les orages que pour les bons: l'air que ceux-là respirent aussi doux qu'estoit celui du Paradis terrestre, est pour ceux-cy couuert de nuages, & chargé de tempestes. Les eaux qui font aux vns des fontaines de cristal, & les ruisseaux qui coulent dans leurs iardins comme par plaisir, se forment en gresles, se changent en torréts



pour ruiner les heritages des autres. La terre se ble iniuſte en ce poinct, qu'elle donne iuſqu'aux delices à ces hommes du ſiecle, & reſuſe les choſes neceſſaires à ceux qui ſuiuent le chemin cōtraire aux mauuais: Elle donne aux vns les perles, les parfums, les faucurs, & le reſte de ſa raretez qu'elle produict, & ſouuent les poiſons, les ſerpents, & tant d'autres horreurs, ſont le partage de ceux qui recognoiſſans le premier Auteur de toutes ces productions, empēſchent qu'un ſecond deluge ne la vienne abyſmer. Elle s'eſt laiſſé tirer iuſques aux entrailles pour orner les doigts, & la gorge d'une prostituée, & n'a pas caché le fer dont les tyrans ſe ſont ſeruis pour exercer leurs cruau-  
tez, & faire des Martyrs.

Demandez à Dieu pourquoy l'homme, qu'il fit le Maiſtre de tous ſes ouvrages, & le vray pourtraict de ſa diuinité, commence ſa vie par les ſup-

plices, sans auoir fait d'autre crime que de naistre, & d'auoir veu le iour? Pourquoy ce Prince des creatures qui doit commander à tout ce qui n'est pas Dieu, paroist au deslous de tout ce qui n'est pas homme? Il semble que la nature luy tiennelieu de marastre plus tost que de mere; les arbres viennent dessus la terre avec leur tronc, & leurs fueilles, & sans partir d'un mesme lieu trouuent leur nourriture: les animaux en naissant ont leurs deffences toutes prestes, les oyseaux scauent l'Art de voler, & les poissons celuy de nager, où l'homme ne scait rien sans estude, non pas mesme parler, & faire les autres fonctions necessaires à la vie, s'il n'est instruiet de bonne main. De dire toutesfois qu'il ne soit pas aymé de Dieu sur le reste des creatures, c'est ignorer sa naissance, & les abaissemens de la honte de sa Croix, qui firent tomber l'Ange rebelle à la seuie

pensée d'un si grand mystere, comme jaloux de l'honneur qu'une nature inferieure à la sienne deuoit auoir.

C'est ainsi que Dieu traite ceux qu'il aime, cōme s'il leur vouloit monstrier, tout leur estant contraire sur la terre, que tout leur est propice dans le Ciel: les accidents, & les trauerses de cette vie les poussent à la gloire de l'autre, & la guerre que leur declarēt les hōmes, fait qu'ils desirent avec plus d'ardeur la paix, & le tranquille estat des Bienheureux. I'ay tousiours trouué ce discours fort bon, que Dieu faisoit cōme d'une balance, qu'il abaissoit nostre corps en bas, afin d'esleuer nostre ame en haut. La vertu n'est iamais malade, elle chante, si nous voulons, dans les ardeurs de la fièvre, ainsi que les trois Enfans dans la fournaise, & celuy qui trouua le port dans les entrailles d'un poisson, témoigne assez qu'elle ne peut faire de naufrage. Mais pour monstrier

sa puissance par tout , elle se iouë des Tygres, & des Lyons qui perdent leur cruauté naturelle , pour luy rendre vn hommage en dépit de ceux qui les animent à la perte.

Aucuns estiment, que les Astres se repaissent des vapeurs de la terre, & ce qui les trompe, c'est que les voyas couuers de brouillards, ils s'imaginēt qu'ils les attirent en haut pour s'en nourrir: Il en est de mesme des iustes qui sont les lumieres du monde, il semble qu'ils ne sçauroient viure qu'en mourāt tous les iours dedās les maladies, leurs actiōs font rire les sages du temps, & le personnage qu'ils font , est regardé par passe-temps, comme vne Comedie: Mais quoi qu'ils soient cachez du costé du Ciel; ils sont de mesme que ces Anges à qui les Peintres ne donnent que la face, & des aisles : toutes les parties de leurs corps sont atteintes, couuertes de mal, ils n'ont rien de bon que le

visage, où la vertu faiët sa monstre, & lors mesme qu'ils n'ont du mouuement que par l'aide d'autrui, leurs desirs ont des aisles qui les portent plus haut que les Estoilles. Ils bruslent de deux feux, leur corps de fiéure, & leur ame de cét amour, qui consomme les Seraphins: leur sang n'a garde d'estre eschauffé comme leur cœur; ils ne perdent iamais courage, & leur fait dire des loüanges à Dieu, qui pourroient estre chantées dedans le Paradis par la bouche des Bien-heureux.

Sans y penser ie vous ay fait vostre pourtraict, M A D A M E, & i'ay trouué les roses que vous factes naistre des poinctes de vostre douleur. En effect, il faut aduoüer que le liët où vous estiez attachée estoit bien plus doux qu'une Croix, que les medecines que vous preniez des mains de vos amys estoient plus agreables que du fiel, &



du vinaigre, & que vostre mal de teste  
n'étoit pas si difficile à supporter, qu'un  
ne couronne d'épines. Dieu vous fait;  
il pas plus de grace qu'à tant de Saints  
qui se mettoient dessus la mer, passoient  
les montagnes, trauesoient les deserts,  
& s'en alloient iusqu'au fonds des Indes  
des solliciter les Barbares, & cher-  
cher des traux, que vous trouuez  
chez vous. Il ne faut point douter,  
que nos sueurs bien souuent ne plai-  
sent dauantage à Dieu que des encens:  
& que les victimes les plus maigres, &  
les plus deffaites ne luy semblent de  
meilleur odeur, que la graisse des Tau-  
reaux qu'autrefois les Prestres luy pre-  
sentoient en sacrifice. Le mal au reste  
n'est iamais si violét qu'il ne nous lais-  
se la liberté d'appeller le Ciel à nostre  
aide, & d'auoir un second pour com-  
battre: les premiers Chrestiens par-  
loient à luy dans les brasiers, & sur les  
rouës, & mesme ce grand Apostre de la

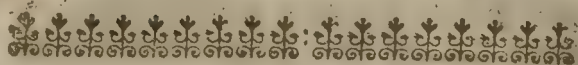
France eut bien le soin apres sa mort de recueillir sa teste, & de la prendre entre ses mains, comme pour l'offrir à celuy qui luy deuoit donner vne couronne: Il faut que i'en demeure là, que c'estoit pour l'eternité qu'ils combattoient, & que la recompense estoit digne du ieu.

Vne autre fois, M A D A M E, ie vous feray moins importun, mais il y a si long-temps que ie ne parle point, de peur de vous rompre la teste, que vous me deuez pardonner ceste faillie, qui ne vous sera pas desagreable, quand il n'y auroit que le suiet où ie me suis estendu, & la consideration de celuy qui vous l'offre. C'est,

M A D A M E,

Vostre tres-affectionné  
seruiteur,

*Qu'on*



*Qu'on s'ennuye plustost des champs que  
de la ville.*

## LETTRE XXVII.

**I**E viens du leuer de l'Aurore , où  
i'ay cónu que ce iour seroit de ceux  
qui nous obligent à garder la cham-  
bre sans estre malade ; ie ne scaurois  
souffrir d'autres chaleurs que celles  
qu'on reçoit par les yeux , & ie suis  
d'une humeur que ie ne passerois pas  
facilement la Zone Torride : Comme  
i'ay veu que le Soleil eschauffoit desia  
toutes les eaux qui sont decouuertes,  
& que les grottes auoient bien de la  
peine à conseruer de la fraischeur dans  
leurs canaux, ie me suis retiré pour éui-  
ter vn embrasement , & prendrel'oc-  
casion de vous escrire. Ceste saison qui  
brusle plustost la terre qu'elle n'en  
meurit les fruiets, me fait desirer l'Hy-

uer, & les cōtētemens des villes auec  
beaucoup plus d'ardeur, que n'en a le  
temps, ie commence fort à me lasser  
de la vie champestre, & ie me fâche  
que les oiseaux & les fontaines n'ont à  
me dire qu'une mesme chose: ie n'ap-  
prends rien qu'à me taire, & ie trouue  
en gardant le silence, que c'est vn bien  
petit aduantage que ie prends sur les  
femmes. Pour vous dire ce qui me  
semble de Paris, on y fait de plus bel-  
les moissons qu'aux champs: & sans  
mentir on y voit de plus beaux visages  
que celui de Ceres, qui n'est iamais  
guere belle qu'elle n'ait la iauuissse:  
Cette couleur que donnent les fièvres  
& que le soucy porte, me fait peur à la  
campagne, quand iel'en voy reuestuë.  
Ie tire de tout quelque sujet de medi-  
ter, comme quand le figuier me pre-  
sente la douceur de ses fruiets, & me  
monstre quant & quant vn goust con-  
traire en son escorce, ie pense incon-

tinent qu'il n'y a point de plaisir sans amertume, & les Medecins n'ont pas encore trouué l'Art des Medecines, qu'on beust aussi facilement que de l'Hypocras, ou du vin Muscat. Mais cōme les flatteurs de Cour ne donnent pas la Diuinité aux grands, qu'ils appellent des Dieux, toutes les considerations qui me viennent charmer l'esprit n'en rendent pas plus heureux : vous-mesme, Lindamor, qui me venez si doucement consoler, & m'apportez l'exemple de Cyrus, qui se plaisoit à planter des arbres, vous ne dites pas qu'un Empereur peut faire de plus belles actions, & que ie puis auoir de meilleures iournées avecques mes amis, qu'au bord d'une forest. Ne pensez pas que ie volusse prendre des mousches avec Domitian, ou m'occuper à faire des lampes, & des lanternes, pource qu'un Roy de Macedoine s'en m'esloit autresfois. Si ie n'auois

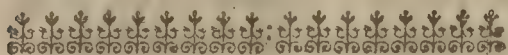


vue ame qui s'estend par tout sans se mouuoir, & qui s'esleue au Ciel sans quitter la terre, ie serois bien empesché dans le dessein que i'ay de voyager sans partir d'où ie suis: mais comme elle se faiét chemin au trauers des plus hautes montagnes, il m'est assez facile d'aller iusqu'à Paris, & passer le temps avecques-vous. Par son moyen encore ie vay souuent visiter Ouide au Pont-Euxin, où ie le trouuè bien courageux pour estre si miserable, car il est là dessous vn Ciel d'airain; les iours n'ont point de repos, le Soleil n'y peut-estre libre, on n'y respire l'air que des nuages qui portent de l'orage, l'Hyuer y passe toute l'année, & la terre tousiours couuerte de neige y faiét blanchir les hommes auant l'aage, & le temps: Ce qui me faiét bien tost reuenir à moy-mesme, ma condition estant meilleure que la sienne, quand ie n'aurois que ce seul passe-temps de voir

des femmes qui font les doctes, & lisent Remond Rulle, & des Philosophes d'une secte contraire à celle de Diogene, car ils n'ayment pas le tonneau vuide comme luy. C'est assez pour vn coup, aussi bien n'ay-je pris la plume que pour vous demander surseance de lettres: mon honneur court de trop grands dangers en cette guerre, pour ne pas desirer cette composition, & d'ailleurs ie suis asseuré qu'il me faudra rendre, & qu'après tout vous tirerez à la fin cette protestation de moy, que ie suis,

Vostre tres-humble  
seruiteur,

bb iij



*Qu'il vaut mieux estre à Paris parmy les  
fleurs, qu'à la Rochelle parmy les armes.*

LETTRE XXVIII.

MONSIEVR,

Mon stile est si peu Martial , qu'à  
peine oserois-je dedans sa lascheté lui  
faire voir le camp en vous escriuant.  
Le seul nom de la Rochelle luy faict  
peur, & pour vous dire ingenuement  
mon humeur, ie n'ayme pas à voir du  
sang que sur les roses, & les léures des  
Dames, le Cours & le Mail m'attirent  
dauantage que la Digue & l'Isle de  
Rhé: C'est où se font les belles confe-  
rences, & ie vous puis asscurer que l'a-  
uantage des lieux, la diuersité des ob-  
iects, & la rencontre de tant de beaux  
visages, nous laissent peu de pensées  
pour le Fort S. Martin. Dans vne si grā-

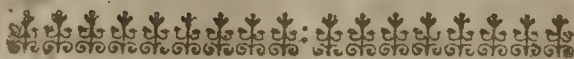
de abondance on ne se met pas beaucoup en peine si nos ennemis ont esté raitaillez. L'eau de la Seine est si calme & tranquille, que ie me fasche bien souvent qu'elle aille dans la mer se mesler à la violence des marées. I'ay dauantage de plaisir sur l'herbe & sur les fleurs, que vous dans les tranchées: & quoy qu'en puissent dire les Politiques, i'auray bien plus gagné d'accorder mes humeurs & mes passions ensemble, que de faire l'alliage des métaux: ie cherche plustost à me remettre aux bonnes graces de Daphnide, qu'à reparer des brèches & des ruines. Les Palissades de camp ne valent pas celles de nos iardins: aussi les vnés ne sont dressées que pour offenser, & les autres ne sont faites que pour plaire, Sans sortir de ma chambre, ie voy plus de canons que le Roy n'en a deuant la Rochelle, & ie trouue dans vn Liure l'heresie en si mauuais estat, que si

ie la croyois aussi malade où vous estes, ie pourrois esperer de vous reuoir plustost ; il faut aduoüer que ie luy porte vne haine plus grande que deuant, depuis qu'elle me priue des plaisirs de vostre entretien ; de sorte que vostre amitié me donne vn nouveau zeile, & me fait encor meilleur Catholique. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, ce m'est assez, pourueu qu'en doutant de tout, vous teniez pour certain que ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble seruiteur  
& meilleur amy.





*Raillerie sur la compagnie des champs.*

LETTRE XXIX.

MONSIEVR,

Encore que ie fois en vn lieu d'où ie voy leuer le Soleil plustost que vous, il ne faudroit point d'Edict pour m'en faire sortir, & vous aller reuoir: Le me desplaist de viure parmi des gens qui n'aiment point d'autre esprit que celuy des bons vins, & des Dames qui n'ont iamais rien fait ny veu que par le troude leur éguille. D'autres qu'elles me respondroient, quand ie les mocque là dessus, que les filles d'un fondateur d'Empires, n'ont point trouué cette occupation indigne de leur grandeur, & que la quenouille d'une femme se gardoit autrefois à Rome aussi cherement qu'elle espée des

Empereurs, ou que le coûtelas de la pucelle à S. Denis; mais cela ne se lit pas dans Nerueze, & ce sont des exemples qui les étôneroient autant qu'un nouveau prodige. On diroit que toutes les filles sont quelques Nonnes reformées, car elles gardent si estroitement le silence qu'elles sont deuant vous comme un Predicateur, pour aduouër tous vos discours; sur tout leur naturel est si facile, que ie leur persuaderois de se laver le visage avec de l'encre, si ie leur auois dit que toutes les beautez sont noires à la Cour aussi bien qu'en Egypte: vous en croirez ce qu'il vous plaira, ie ne suis pas d'auis de forcer vostre esprit là dessus, & i'aimemieux gagner vos bonnes graces, que vos opinions. Apprenez seulement que i'ay tantost cõtenté toute l'inclination que i'auois pour les oiseaux & les promenades, & que ie quitterois volôtiers ma place aux prisonniers, pour m'enfermer à mô tour,

Si le  
soloit  
nuip  
maisc  
dre la  
me el  
sortoi  
raison  
maish  
nocen  
me re  
pente  
ne vou  
parelle  
mieux  
soit la  
afin qu  
liciter  
mettre  
re rais  
M

Si le silence de nostre forest ne me cō-  
soloit, le vôtre me laisseroit assez d'en-  
nui pour me plaindre à iamais de vous,  
mais cette belle horreur où ie vais per-  
dre la lumiere du iour en plein midy,  
me charme tellement, que si ie n'en  
sortois point, ie dirois que vous auriez  
raison de pas écrire à vn hōme mort;  
mais laissant quelquefois le plaisir in-  
nocent que me donne ma solitude, &  
me retirant dans mon cabinet pour  
penser à vous, ie ne sçauois que ie  
ne vous accuse, ou de froideur, ou de  
paresse. De ces deux causes, i'ayme  
mieux croire pour mon bien, que ce  
soit la dernière qui vous lie les mains,  
afin que ie sois pluſtost en peine de so-  
liciter vostre plume, que de vous re-  
mettre au cœur nostre amitié, par cette  
raison que ie suis encore,

MONSIEVR,

Vostre tres humble & tres-obéissant  
suiuet, & seruiteur.



*Il remercie vn de ses amis des bonnes nouvelles qu'il luy enuoye.*

LETTRE XXX.

MONSIEVR,

Vostre discours a des charmes qui m'ont souuent rauy l'esprit, & ie vous ay desia donné ma voix pour tenir vn des premiers rangs dans les bonnes Academies; i'ay veu de si beaux ouurages de vostre main, que ie vous eusse n'agueres deffié de faire mieux, il est vray toutesfois que vous ne m'avez iamais escrit de si bonnes choses que par vos dernieres; elles m'ont appris des nouvelles, telles qu'il les falloit pour resiouyr les Anges, & tous les bons François. C'estoit au suiet d'vn si heureux éuenement, que nos grandes Reines portoient leur Couronne au

pied des Autels, & faisoient fumer de l'encens dans les Temples en mesme temps que le canon tiroit deuât la Rochelle. D'abord la reduction de cette ville rebelle occupa si fort mes pensées, & me faist tellement l'esprit, que ie n'eus pas le loisir d'admirer vostre eloquence qui m'en faisoit le recit ; mais comme c'est vn bien qui ne demandoit qu'à se communiquer, i'en ay fait incontinent vne resiouïssance publique : en effect vostre lettre a seruy pour allumer nos feux de ioye, & pour faire parler nos clôches, nostambours, & nos trompettes. le sçauois bien que la victoire seroit Catholique, & qu'aimant la seureté, elle ne se ietteroit iamais dans vne Religion seulemēt pre-tendue : Il faut aduoüer que le Ciel a bien trauaillé pour nous en cette affaire ; & quand i'en considere le commencement, la suite & le succez, ie croy sans mentir, que Dieu veut monstres



toute sa puissance sous les armées du Roy, & que pour l'entiere ruïne de ses ennemis, il a faict naistre vn Ange entre les hommes. Ce grand Genie, dont le moindre esclat est la pourpre qu'il porte, & dont ie n'oserois parler par des noms ordinaires, c'est luy qui nous a monstré par espreuue que la Rochelle se pouuoit gagner sans faire ressusciter Monsieur du Maine, & que les conseils d'un esprit fort, valent bien l'espée d'un Connestable. C'est estre vrayment Cardinal, que de soutenir cōme il fait le party des Conciles & des Estats; aussi seroit-il bien difficile de prendre la hauteur de cēt Astre, qui ne souffre point le deffaut des autres. Certes, quand ie regarde que pour abbattre l'heresie, il agit plus puislamment dans son cabinet, que nos Capitaines dans leurs tranchées, ou bien que toutes les bonnes entreprises de ceux-cy, sont les en-

fans de ses pensées ; quand ie considere que sa seule reputation a conuerty des hommes dans les terres estrangeres , & qu'il medite en mesme temps des actions de guerre , & de paix, qu'il attaque les Huguenots, & bastit la Sorbonne, ay- ie pas raison de croire que son ame a comme l'aymant des vertus qui nous sont incognuës ? Les effects ne laissent pas d'en estre bien visibles, le bon-heur du temps, le reestablissement des affaires, & l'autorité du Roy si bien conseruée, sont les ouurages qu'il a mis au iour, & qui feront suër tous les Poëtes, & les Orateurs d'apres luy, comme fit autrefois Alexandre la statuë d'Orphée. Ie ne parle point de ceux qui sont auourd'huy tesmoins de la plus belle vie qui se voye, & que l'oisiueté rendroit criminels s'ils n'auoient employé la leur à luy rendre tous les hommages qui sont deubs à la vertu. C'en'est pas

sans cause que ie veux finir en ces termes ; vous sçauéz bien qu'ayant vne veine, dont ie fais plus d'estat que de toutes les veines d'or du Perou, ie vous condamnerois à perdre vne partie de vostre reputation, si vous ne l'auiez ouuerte sur vn si noble subiet. M'en croirez-vous, comme ie ne sçauois voir des tableaux mal faits, qui representent de grands personnages, ie ne trouue point de vers dignes de les louer, s'ils ne ressemblent aux vostres. Despeschez-vous donc d'entrer en vostre estude, ou bien dans ce petit bocage, qui donne tant de belles pensées. Adieu, pour ne vous point diuertir. dauantage, ie vous laisse libre, & ie seray tousiours,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble seruiteur.

A MON-

\*\*\*\*\*

A MONSIEVR D. S. L.

*Il luy escrit à Rome, & prend suiet de  
parler de l'estat ancien de la ville.*

LETTRÉ XXXI.

MONSIEVR,

Voyant que l'armée du Roy se prépare au secours de Casal, j'ay pris cette occasion pour vous aller entretenir dans vn seiour estrange, iugeant que mes lettres passeront iusqu'à vous plus seurement. Je n'ay differé si longtemps de vous escrire, que pour la crainte que j'auois de troubler par de mauuais discours les plaisirs que vous prenez à Rome: mon stile estant aussi froid que les neiges des Alpes, ie craignois tousiours de vous le faire voir: cela n'empeschera pas qu'il ne paroisse

se enfin deuant vos yeux avec tous les deffauts, & ses foibleffes, mais iemie console qu'estant à la source des indulgences, & les rigueurs de la primitive Eglise ayant fait place à la douceur, mes fautes trouueront aisément quelque lieu de pardon. En effect, mon dessein estant de bien faire, ie ne suis pas suieût aux licences du Pasquin, encore bien que ie ne reüssisse pas à parler comme faisoit autrefois leur Ciceron dans le Senat: Tousiours suis- ie assuré que ie ne fais point de crimes qui attirent la guerre dans les Royaumes, & la contagion dedans les villes, ie ne suis pas cause des desordres du temps, non plus que des orages qui troublent la mer, ou des vapeurs dont se forgent les foudres. Il est vray que plusieurs cherchent le naufrage d'autruy pour en faire trafic, les ruynes d'une maison seruent de fondemēt à vne autre, & nous voyons asç



fez souuent naistre des fleurs sur le  
tombeau des morts, c'est iustement le  
principe des Philosophes que la cor-  
ruption d'une chose est la generatiō de  
l'autre: Les grands sont suiets à l'enuie,  
& les petites gens au mépris, le vice  
n'a plus de honte de s'attaquer à la ver-  
tu, & les crimes qui se faisoient à cou-  
uert, comme les larcins sont aujour-  
d'huy si hardis & manifestes, que les  
places publiques sont le theatre où ce  
poison est débité. C'est pour dire que  
le Pape & les Cardinaux ont bien des  
monstres à étouffer, sans s'amuser à re-  
prendre les mauuais mots qui se pour-  
roient rencôtrer dans les lettres que vo-  
us aurez de moi, pendāt le seiour que vous  
ferez près d'eux. Bien que Neron soit  
mort, il est tousiours de la volupté &  
des cruantez, & la nature rougit tous  
les iours des tragedies qui se font par  
l'une & l'autre de ces passions. En fin ce  
sicle a ses prodiges, mais ils ne mar-

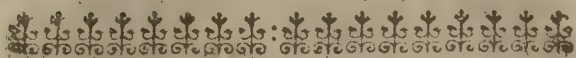
quent pastant d'horreur que plusieurs  
qui sont passez deuant lui. Vous voyez  
encore la plate de ces ieux anciens,  
où le premier des delices estoit de voir  
mourir des hommes sous l'effort des  
Pantheres, & des Lyons; ces vieux Ro-  
mains, que ie veux nommer les rauif-  
seurs de l'Vniuers, ont fait iadis seruir  
à leurs plaisirs la rage de ces animaux  
que l'on alloit chercher iusques aux  
lieux plus cachez, & dans les forests  
moins frequentées: de sorte que leurs  
spectacles se faisoient aux frais de tout  
le monde, & la nature ne pouuoit rien  
auoir de si secret qu'il ne fust employé  
par eux à remplir de sang humain, la  
grandeur de leur Amphitheatre. Mais  
ie me suis emporté presque sans des-  
sein plus loing qu'il ne faudroit pour  
ne vous pas ennuyer, & cependant i'ay  
perdu le soin de vous dire que N.N. est  
fort en peine de vostre santé, conside-  
rant le climat où vous estes, & que vo-

Le corps fut fait en France il y a plus de quarante ans; il est vray qu'en cette saison on n'y craint point la Canicule non plus qu'à Paris. Je vous diray pourtant que l'Hyuer est encore à venir, & que ce desreiglement de la nature a bien fait des faux Prophetes, qui ne pensoient pas tant mentir cette année. Les gelées sont vn peu rudes à passer, mais elles sont necessaires pour auoir vn plus beau Printemps, comme les ombrages d'vn tableau pour en rendre les lumieres plus agreables: si le Soleil ne se retire, j'ay peur que les Antipodes ne meurent bien tost de froid, pendant que nous sommes plus en peine de trouuer de la glace en Ianuier qu'au mois d'Aoust. Nous verrons, si cela continuë, que la France, comme les Indes, rapportera deux fois du fruiet en vne meisme année, & que la terre sera tousiours verte, pour contenter nos yeux, & les oyseaux. Finis-

sons pour vous oster de peine, car ie  
ne doute point que ie ne vous aye  
lassé de lire, il vous aura bien cousté  
de la patience, mais pensez que ie  
ne pouuois faire vn si long voyage  
qu'à vos despens, & qu'il vous falloit  
payer pour

Vostre tres-affectionné  
seruiteur.





*Il reproche les longueurs d'un voyage.*

## L E T T R E   X X X I I .

**M**ONSIEUR,

Je m'estonne fort comme les Messagers se veulent tant charger de vos lettres ; s'ils sçauoient l'impatience que j'ay de vous revoir , peut estre qu'ils s'ennuiroient de m'en apporter si souuent, qui ne me parlent non plus de vostre retour, que si vous alliez sçauoir à Rome ce qu'on dit du bon-heur de la France, & de la honte de l'Anglois. Prenez garde au moins que le temps a passé celuy de vos promesses, & qu'il y va de vostre honneur de ne vous pas faire attendre dauantage. Il est vrai qu'aucuns iours d'Hyuer ont rendu les chemins plus difficiles qu'à vostre départ, mais si vous permettez à vostre



fortune de prendre le soin de faire vostre despençe, le froid ne vous approchera non plus que la necessité, & vous serez au milieu de la campagne, comme dans vostre chambre, excepté que le branle continu d'une maison portatiue ne vous laisseroit pas aisément lire les oeuvres de Ronsard. N'agueres que ie parlois de vostre retardement avec Madame N. i'ay pris la Carte pour voir si Lyon estoit encore en France, ou bien en Barbarie, ce qui seroit qu'estant esloigné de nous, par tant de lieues; vous ne pourriez pas si tost vous rendre icy. ie voudrois que le Bissexté, qu'on ne compte qu'en Feuior, se peust rencontrer en ce mois, pour vous donner vn peu plus de loisir de venir voir le triomphé du Roy. Si fayme en cela vostre contentement, c'est afin que vous me rendiez le mien en vous approchant de Paris: Vostre esloignement me donne tant d'en-

nuy, qu'y pensant tout le iour, il faict  
le suiet de toutes les resueries que i'ay  
pendant la nuit. Vous scauez bien  
la force de nostre imagination, elle  
forge souuent plus de Monstres que  
n'en fit iamais la nature, elle bastit  
des Chasteaux de son inuention, &  
nous fait voir des Palais enchantez  
sans aucun fondement, mais nous ne  
la croyons pas de tout ce qu'elle nous  
promet, & ne faisons pas aussi grand  
estat de toutes ses menaces; nous a-  
uons vn iugement, comme vn flam-  
beau, qui nous destrompe de ses er-  
reurs, & se mocque de tant de vaines  
apparences qu'elle nous dépeint, com-  
me les images de la verité; De là vient  
que quand le sommeil nous a rendus  
comme demy-morts, que l'ame sem-  
ble dormir avec le corps, & que la rai-  
son est assoupie avec les sens, l'imagi-  
nation alors, ne se trouuant plus que la  
dispute, veille toute seule pour nous.

abuser, & selon la disposition qu'elle trouue dans nos humeurs, elle nous faict traffiquer sur les mers, nous met la pourpre sur les espaules, & la Couronne en teste: Nous perdons tantost nos amis & nos proches, & tantost nous gagnons des victoires sans combattre: l'un deffait les riuaux, & baise la maistresse, & l'autre fait vn naufrage dans le port, mais lors que le iour a dissipé ces ombres, toutes nos aduentures passées nous font autant de bien ou de mal que la lecture d'un Roman. Je n'apporte icy mon opinion touchant les songes, que pour me consoler avec que vous, qu'estans faux & plein d'illusion pour l'ordinaire, vous auez tousiours yne ame dans le corps qui vous fait viure, bien qu'un fantosme passe & deffait qui portoit vostre image. m'ait beaucoup trauaillé cette nuit dernière: veritablement ie ne fais point d'articles de foy au gré de ma

san  
esto  
res l  
drep  
éveil  
cette  
non  
prie  
faict  
cause  
meil  
ne de  
quest  
l'auo  
ensen  
mond  
pour  
que n  
vain  
effect  
restes  
le ret  
drois

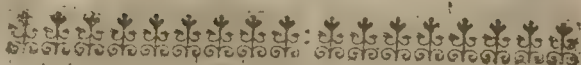
fantaisie, cela toutesfois m'a si fort  
estonné, que i'eusse laissé passer tou-  
tes les heures du repos sans en pren-  
dre pas vne, si ma raison, apres m'estre  
éveillé, ne m'eust asseuré l'ame que  
cette faulse nouvelle auoit surprise, &  
non pas conuaincuë. Cessez ie vous  
prie de m'apparoistre en dormant, &  
faictes que vostre prompt retour me  
cause vn plus doux & agreable som-  
meil. Quoy que ie sois François, ie  
ne dors pas à la François, i'ay quel-  
quesfois autant d'inquietude, que si  
i'auois à subiuguer toutes les nations  
ensemble, ou bien à faire vn nouveau  
monde: Cependant tout ce que ie  
pourrois esperer, c'est de la patience  
que ne puisauoir. N'en faites pas le  
vain, cela n'est pas entierement vn  
effect de vostre absence, ce sont les  
restes d'une fièvre, dont ie crains plus  
le retour que le vostre, & que ie vou-  
drois voir aussi loin de moy que l'em-

brazement de Rome, & la ruïne de  
Troye. Vous sçavez donc, MON-  
SIEVR, que ie ne suis pas en estat  
de passer les Pyrenées, ou d'aller  
voir si la mer espargne tousiours la  
Digne depuis qu'elle est inutile; si  
ie vous y pouuois pourtant seruir;  
vous auriez bientost de mes lettres de  
la Rochelle: Pour aujourd'huy, ce  
sera de Mont-fort, ce dix-neufiesme  
Decembre.



M  
le  
hom  
que v  
loüan  
partie  
que si  
mesm  
qui lo  
Orient  
fissent  
moy q  
beauco  
i'ay de  
vous in  
suis pas  
i'useroi





*Response à des loüanges.*

LET TRE XXXIII.

**M**ONSIEVR,

le n'estimois pas qu'un honnesté  
homme se peust mettre à flater deuant  
que vous m'eussiez enuoyé tant de  
loüanges; si i'en meritois la moindre  
partie, ie m'estimerois aussi heureux  
que si l'on m'auoit donné la felicité  
mesme; ie ne m'estonne pas que ceux  
qui sont à Paris, comme aux Indes  
Orientales, parmy l'or & les diamants  
fassent des presents de Prince: pour  
moy qui suis aux champs, ce me sera  
beaucoup de vous donner de mes fruits;  
i'ay de l'ambition à vous loüer, non à  
vous imiter: car pour y paruenir, ie ne  
suis pas assez Orateur ny Courtisan,  
i'vserois icy de ma Rhetorique pour

respondre à vos complimens ; mais  
côme les palmes ne croissent qu'en la  
terre Saincte, les belles pensées ne se  
produisent qu'au quartier du Mail. On  
se peut tromper esgallement à trop  
estimer, ou ne pas assez priser quelque  
chose, prenez garde en cela de vous  
repentir des liberalitez que vous me  
faites: si ie me ressouviens de vous,  
c'est que la memoire estant vn thes-  
sor, i'ay pensé n'y pouuoir rien mettre  
de plus rare que vostre image ; apres  
cela voyez tous les plus beaux cabinets  
du monde, ie vous deffie d'en trouuer  
vn plus riche que le mien ; ceux qui  
cognoistrôt vos merites comme moy,  
auront les mesmes pensées pour vous  
que pour les bonnes choses. Vous me  
dites coupable des importunitéz que  
vous me faictes en m'escriuant, ie se-  
rai bien aisé d'estre tousiours criminel  
de la sorte, pourueu que vous punif-  
siez aussi côme vous auez commencé,

*Nouvelles.*

419

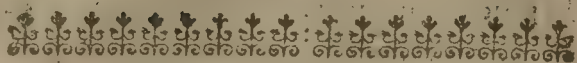
Vous me mandez que i'ay gagné vo-  
stre cœur, ie voudrois que Dorinde  
fust aussi facile à me donner le sien,  
mais quand on m'a dit que i'estois fort  
dans vostre estime, i'en ay fait autant  
d'estat que si l'on auoit mis mon nom  
aurang des hommes illustres. A n'en  
point mentir, vous m'avez estonné de  
dire que nos pensées seruent encore  
d'entretien à nos censeurs, il faut que  
leur tyrannie soit bien extrême de  
ne pouuoir souffrir qu'on fasse bien,  
ie vous diray, si nous n'en auions ia-  
mais de plus mauuaises, il ne seroit  
point besoin de Confesseur pour nous  
de ce costé-là. Ce sont des perles dont  
on peut rehausser vn ouurage sans le  
confondre: ie les laisseray donc dans  
cette erreur, pour reuenir aux bonnes  
odeurs qui sont dans vostre lettre,  
& vous asseurer que si ie ne l'auois mis  
entre mes meilleurs liures, ou que  
la possession ne m'en fust aussi chere

que ma legitime, ie la porterois tous-  
iours avec moy contre le mauuais air  
qui court en ce païs: iugez maintenant  
si ie fais estat de vous, gardant avec  
tant de passion ce qui vous appartient.  
Après cela ie veux faire avecque vous  
vn traicté d'amitié aussi parfaict que  
si nous l'auions iuré dessus l'Autel, &  
si ie m'oblige d'estre puny comme in-  
fracteur des choses saintes, cela n'em-  
peschera pas que ie vous serue, car si  
l'un & l'autre estoient incompati-  
bles, ie doute si ie ne cesserois point  
d'estre vostre amy, pour estre

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur.

Que



*Que la facilité d'escrire est recommandable  
& que les choses rares sont les mieux  
receues.*

## LETTRE XXXIV.

**M**ONSIEUR,

Ne pensez pas que ie vous escriue  
avec grand apparat ; ie laisse la lon-  
gueur à ceux qui font leurs lettres, cō-  
me si c'estoient des harangues pour  
receuoir des Ambassadeurs : ie ne tra-  
uaille pas tant sur mes escrits , & ie  
sçay qu'ils ne seront pas recueillis cō-  
me des feuilles de Sybille : aussi ne les  
ay-ie pas grauez sur de l'airain pour  
leur donner la victoire du temps &  
de l'enuie ; à l'exemple de ces pre-  
miers amoureux de leurs inuentions,  
qui preuoyants les rauages d'eaux &  
de feux dont le monde estoit menacé,  
esleuerent deux grandes colonnes de



brique, & de pierre, & marquerent des-  
sus ce qu'ils voulurent apprendre à la  
posterité. Quoi que i'en dise pourtant,  
mon dessein est de bien faire, & quel-  
ques fois la marchandise me semble  
bonne, encore qu'elle couste peu: s'il  
ne tenoit qu'à faire des iugements ad-  
uantageux de moy-mesmes, & que  
mon opinion fust vn arrest parmy les  
esprits, à n'en point mentir, ie ferois  
vne Loy qui ne seroit point tyrannique,  
comme est celle de certains censeurs,  
qui veulent plus de temps à mettre au  
iour le moindre de leurs ouurages;  
qu'il n'en faudroit à vne femme pour  
enfanter; cette maxime passeroit pour  
vne verité; que celuy qu'on produict  
sans peine doit trouuer plus d'estime,  
& d'admiration, que s'il auoit tué son  
Authcur en naissant, à la faç<sup>on</sup> du Pore  
espic. l'en cognois qui ne sçauoient  
donner au public trois lettres, sans  
perdre trois mois de santé, & qui

croyroient que ce grand Palais de la  
Reyne Mere ne seroit pas si magnifi-  
que, s'il n'y auoit douzeans qu'on le  
commence, ceux-là font comme ces  
Chimistes dix ans à faire de bon or,  
encore est-ce vn grand hazard. Ils  
changent deux ou trois fois de couleur  
pour tirer vne bonne cōception, qu'ils  
ne donnent iamais vierge, estant tou-  
iours forcée. Ils n'escrirent iamais  
qu'ils ne leur faille esueiller la pointe,  
& l'ardeur de l'esprit, ne plus ne  
moins que ces hommes qui s'échauf-  
fent l'Hyuer à force de bras, par la vio-  
lence du mouuement qu'ils donnent à  
leurs corps: Ils frapperont autant de  
fois des mains que s'ils estoient presens  
aux disputes de Sorbonne, & leur visa-  
ge n'est gueres different de ccluy d'un  
homme qu'on met à la gesne: vous  
diriez qu'ils ayent la famine, & la  
rage à les voir, comme ils iurent, & se  
mangent les doigts, & considerant

bien leur port, & le bruit qu'ils font avec leurs pieds, on auroit aussi tost la pensée qu'ils vont faire l'entrée d'un d'un Baler. l'appelle cela faire venir abeilles au son de l'airain, & destambours; & se battre les flâtes de la queue, ainsi que le Lyon, pour exciter la vertu. Pour moy ie vous diray que tout ce qui s'offre à ma plume, pourueu que ce ne soient des mots contraires à l'usage, & à ma créance, ie le laisse aller aussi librement, que s'il auoit un passe-port des plus grand Orateurs du temps passé; vous iugeriez d'aucuns qu'il se seruent de Magie pour bien faire vne lettre, vous les voyez prononcer en eux-mesmes certaines paroles; tracer des Caracteres où l'on entend rien, inuoker tous les esprits, & n'en faire paroistre aucun, que le plus grossier qu'ils ont tousiours avec eux; cette sorte de ceremonies me desplaist, & ne voulant auoir affaire qu'à mon

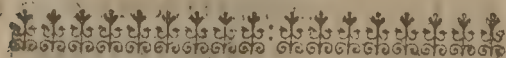
bon genie, ie fais gloire de n'en fuire point d'autre; nous sommes dans vn siecle ou l'on n'estime rien, s'il n'est rare, & nouveau. Personne ne se leue la nuit pour voir la Lune, & les Estoilles, & de toutes les nations, ie n'en sçache que peu qui donnent des encens au Soleil. On regarde plustost son Eclipse, que sa lumiere; les grandes choses qui sont trop communes se rendent mesprisables, & les triomphes des Empereurs que nous admirons encore en les lisant, seroient peut-estre mal receus, si le peuple de Paris les voyoit tous les iours; les petites choses, au contraire passent facilement en spectacle, pourueu qu'elles soient nouvelles. On veut auoir des biens, qui n'estans pas ordinaires, soient suiets à l'enuie, vne mouche dedans vn cabinet en fera la plus riche partie, & l'on estimera dauantage vne coquille de mer, qu'une piece d'or: la despence donne

l'estime aux choses, & le luxe en est venu là, qu'on ne fait estat de rien s'il ne couste la vie d'un homme, ou qu'il faille pour l'acquérir tenter le hazard, & faire des aduentures. Les perdrix sont trop ordinaires en France, le goust n'en est pas mauvais, mais tout le monde en peut iuger, il faut auoir des oyseaux miraculeux, & du Paradis Terrestre: La Seine a des poissons, mais la pesche estant vn droit public, vous en fournira pour faire vn festin accompli de tout point: que s'ils venoient du destroit de Gibraltar, la rançon d'un Prince ne les payeroit pas: Oh veut en fin des fructs d'une autre saison, des arbres d'un air estranger, des glaces en Esté, & des fleurs en Hyuer: le Ciel d'airain de cet ancien estoit admiré par des esprits, qui ne regardoient que d'un ceil indifferent, celui que les intelligences font mouuoir. Peut-estre, que si quelqu'un auoit l'Aigle de bois



de Mont-Royal, il ne la donneroit pas pour trois autres qui seroient de quelque riche matiere, & que Zeuxis au iourd'huy trouueroit des Marchands de sa vigne, bien qu'elle n'apportast rien qu'un peu de curiosité: C'est pour dire que nous faisons l'estime des choses, en sorte que si vous voulez me mettre en quelque consideration parmi le monde, vous n'avez qu'à me croire vostre seruiteur.





A V N A M R,

*M'a luerly d'un l'arcin qu'il luy a fait du  
liure de Narcisse.*

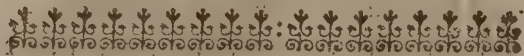
LETTRE XXXV

CLIDAMANT,

En partant de Paris i'emportay le plus beau de vostre Librairie dans le liure de Narcisse, les plus fameuses Bibliothèques de l'Asie ou de la Grece, ne m'auroient pas plus contenté; ie pillay, lors le plus riche ornement de vostre cabinet, & le plus agreable passe-temps d'un honneste homme: ie sçay que vous faites plus d'estat des lettres de vostre Maistresse, toutes fois ie vous laisse dans cette belle erreur, lors que vous aurez moins d'amour, peut-estre serez-vous de mon opinion: les amoureux sont encore de plus grâds crimes

que le vostre, & cōme il faudroit estre ennemy de sa patrie pour ne pas aimer le beau langage d'un parfaict Orateur, il faudroit estre bien barbare pour ne pas idolatrer les traces d'une belle main, quand le bon-heur m'en a donné, mon ame ne m'a iamais assez fourny de ioye pour en exprimer le ressentiment; Mais à dire vray, les bons liures ont bien plus de charmes pour moy que les belles femmes, i'ay plus de passion pour lire les vns que pour voir les autres, l'eloquēce est vne beauté qu'on peut regarder en autruy sans estre adultere, & sans craindre l'inquisition on en peut iouyr à son plaisir. Je vous iure que ie me suis estonné de voir tant de roses sans espines, & de si longs voyages sans trouuer vne seule lieue de mauvais chemin : quoy qu'en disent les Critiques, ie fera tousiours son partisan, comme ie suis

Vostre tres-humble seruiteur.



*Responſe à des compliments, & des louanges  
qu'on luy donne.*

LETTRE XXXVI.

MONSIEVR,

Je ne ſçay pas où vous auez eſté,  
mais j'eſtime que vous venez du com-  
merce du Leuant, tant vous m'auez en-  
uoyé de belles choſes, il me ſant voir  
quelque Docteur de Sorbonne, & que  
ielife tous les Peres deſſus vn cas de  
conſcience, qui me faiet craindre d'a-  
voir trompé le Meſſager, à qui i'en'ay  
donné pour le port de voſtre lettre,  
que le prix des choſes communes: il  
eſt comme ces boêtes qui portent des  
parfums ou des pierreries, & ne ſça-  
uent pas leurs richesses, ou bien com-  
me ces diſciples qui voyageoient avec  
le principe de ſageſſe, & ne le co-

gnoissoient point. Quand vous comparez mes fruiçts à ceux de l'arbre de vie, qui deceurent par leur beauté le premier des hommes, la comparaison est fort bonne si vous la prenez à mon sens, i'entends que mes fruiçts, comme faisoient ceux-là, vous ont fait cognoistre le bien & le mal, en vous donnant des lettres qui ne sont pas toujours esgales; ie suis toutesfois d'avis de ne vous plus escrire, de peur que ayant les mesmes sentimens pour elle que pour vostre Maistresse, vous ne fassiez vn peché de conuoitise: en desirant de moy du papier, & de l'ancre; ne faiçtes point, ie vous prie de crimes nouueaux, le monde en voit assez de vieux, & si cette belle Philiste monstre facile à vous donner des fleurs, ne les méprifez pas pour en venir chercher au bout de ma plume. Autant de fois que j'auray bien parlé de vos vertus, vous n'en pourrez pas re-



procher de vous auoir entretenu de fa-  
bles, ie ne suis pas assez Courtisan pour  
flatter, mais ie scay bien recognoistre  
les honnestes gens: c'est pourquoy la  
verité qui est plus forte que le vin, &  
les femmes, m'oblige à vous renuoyer  
ce qui vous appartient mieux qu'à moy.  
Je ne vous laisseray pas encore sortir  
de mes mains, que ie ne vous apprenne  
des nouuelles de ce pais: il s'esleue de si  
grands brouillards que les Echos y  
sont tous enrumez, & les hyrondelles  
sentans l'Hyuer ont desia changé de  
terre: leur départ ordinaire en ceste  
saison m'a souuent fait penser au na-  
turel de ces amys du temps, dont i'ab-  
horre les changemens, ne voulant ià  
mais cesser de viure.

**MONSIEVR,**

Vostre tres-humble & tres-obeissant  
fuiet, & seruiteur.

*Il appelle un homme des champs à Paris pour  
voir la Foire de S. Germain.*

## LETTRE XXXII.

**I**L faut bien que vous soyez iniuste; de me priver si long-temps d'une conuersation qui m'est aussi douce que celle de Dorinde. Je commence à m'offencer vn peu du long séjour que vous faictes aux champs, & difficilement puis-je souffrir que la Foire S. Germain se passe sans que vous y voyez de belles femmes; il faut que ie vous y montre vn extrait de tout ce que la nature a iamais fait de rare. Si vous aymez l'artifice, les boutiques des Peintres en sont toutes pleines, pour moy ie suis plus satisfait d'en voir en ces lieux-là, qu'au cœur d'une Maistresse; Il y a des tableaux qui donnent des appetits qu'on ne peut contenter qu'en Au-

tomne, & d'autres qui promettent beaucoup, & ne peuuent rien tenir. On n'inuenta iamais de si agreables tromperies, car dans vne chambre de fort peu d'espace ils nous font admirer vne galerie semblable à celles du Louire, & quelquesfois vne allée aussi spacieuse que la plus grãde des iardins de Fontaine-bleau. Bien dauantage, ils sont rusez iusqu'à ce poinct, qu'ils mettent bien souuent vn grand miroir parmy leurs peintures, afin que les Courtisans & les Dames agcanceans leurs fraizes & leurs colets, ils leur fassent voir vne seconde fois la beaulté de leurs ouurages sans les regarder. S'il n'estoit point encore Hyuer à la campagne aussi bien qu'à Paris, & que les fleurs n'y fussent pas mortes, ie n'aurois garde de vous appeller de la solitude au grand monde mais la terre ne produisant rien maintenāt, il me semble qu'il faut chercher les raretez aux

tabinets des curieux : i'aime mieux  
vous répondre de vostre liberté, car ie  
m' imagine que vous craignez de don-  
ner la plus chere de toutes vos posses-  
sions, pendant que tout s'achete selon  
son prix : au pis aller, ie vous promets  
autant d'esclaues que vous verrez de  
visages, & pour vostre cœur qu'il  
vous y faudra, peut-estre, laisser à quel-  
que beau suiet, vous en gagnerez vne  
si grande quantité d'autres, que vous  
serez assuré de viure encore vn siecle  
apres nous, & de dire à nos nepueux  
les felicitez du temps où nous sommes.  
N'attendez - donc pas dauantage à  
nous venir reuoir; de moy, ie vous  
diray franchement, puis que le Carne-  
ual nous doit mettre le lendemain en  
cendre, i'ayme tousiours mieux que  
ce soit à Paris dans les yeux de quel-  
que belle Dame.

LEANDRE

*Sur sa flatterie, & le nom d'infortune  
qu'il prend dedans ses  
lettres.*

LETTRE XXXVIII.

LEANDRE,

Je ne puis auouër ce nom d'infortuné  
que vous prenez dedans vos lettres, in-  
geant que de si beaux discours ne peu-  
uent partir d'un esprit trauersé de quel-  
que ennuyeuse pensée; on voit rare-  
ment des Estoilles sur la mer lors qu'elle  
esten tempeste. & les perles n'era-  
uissent que du calme: si ie ne me co-  
gnoissois bien, ie ne vous accuserois  
pas de flatterie, & i'aduouerois, si vous  
vouliez vostre humeur Religieuse,  
plustost que Courtisane: ie ne pensois  
pas que les esprits de la vieille Cour fus-  
sent

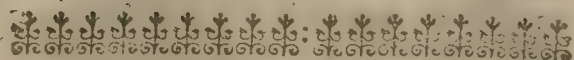


sont faits comme ceux de la nouvelle,  
à tirer toutes sortes de visages sur les  
plus beaux modèles, & par leur arti-  
fice habiller les plus incapables des  
vestemens de Minerve, mais il est bien  
difficile de faire passer vne simple  
fleur pour vne rose. Vos discours élo-  
quentstromperoiént tous ceux qui ne  
m'auroient pas pratiqué, mais les au-  
tres qui auront employé de mauuai-  
ses heures avec moy, ne rechercheront  
iamais la verité de vostre bouche, tant  
que vous leur parlerez de mes loüan-  
ges : peut-estre que m'ayant trouué  
iusqu'icy fort sterile, vous avez creu  
que ie cachois des mines d'or. Je ne  
doute point que desormais vous ne  
me traictiez comme ennemy, puis  
que ie ne scaurois souffrir que l'on me  
louë; ne le trouuez point mauvais,  
nous ne sommes pas au temps qu'il  
faille auoir de l'ambicion, sice n'est à  
bien faire : ma plume est si legere,

qu'il ne faut pas beaucoup de vent  
pour l'esleuer si haut, que ie sois en  
danger de me perdre dans cette mau-  
uaise saison, qui nous trouble des  
craintes d'un mal à mettre nos amis  
& nos Medecins en fuite: si i'estois  
Roy, i'en'aurois plus de conseil que de  
conscience. Et pour le faire court,  
mon apprehension me laisse à peine  
le loisir de penser que ie suis

Vostre tres-affectionné  
seruiteur.





## AVN DE SES AMIS.

*Il se monstre ialoux de son plaisir, & l'assu-  
re de son amitié.*

## L E T T R E . X X X I X .

**M**ONSIEVR,

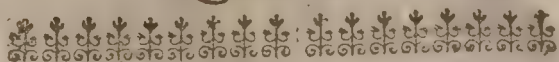
Je n'oserois penser que ie vous es-  
crits à Paris , & que vous estes plus  
heureux que moy : vostre seiour m'est  
si agreable, qu'aimans tous deux en  
mesme lieu, ie vous appellerois volon-  
tiers mon riuai , & ie vous enuoyerois  
vnc cartel, si nostre amitié ne m'empe-  
choit d'estre ialoux de vostre bien. Les  
arbres ne m'apprenent rien, & tous les  
objets du desert ne m'ont pas ensei-  
gné la flaterie: ie n'ay guere de passion  
que pour la verité, qui n'ayant qu'une  
face, i'estime vous l'auoir monstree

en vous donnant le tiltre d'Orateur.  
Peut estre que si ie vous auoisdit l'é-  
tat où ie suis, vous trauailleriez à ma  
consolation, & porteriez le dueil de  
ma tristesse: ce n'est pas que ie n'aye  
vn beau champ pour perdre mes en-  
nuys, & que la nature pour me guerir,  
n'ait icy fait des miracles nouveaux,  
& passé son pouuoir ordinaire, mais  
ie suis plus difficile à contenter que  
cela; Le charme qui surprend mes  
yeux, voyant tant de beautez cham-  
pestres, n'a pas le pouuoir de saisir mô-  
elprit, qui se lasse d'errer parmy les  
simples, pendant que vous remportez  
des Couronnes d'auec les esprits forts,  
& des faueurs d'auec les belles Dames.  
A me bien considerer, ie n'ay plus de  
bon-heur qu'en dormant, aussi vous  
diray-ie qu'ayant l'imagination for-  
te, puis que tous mes biens sont main-  
tenant en songe, i'en sçauray prendre  
à mon plaisir: sur tout ce qui me fas-

che, c'est de ne pouuoir viure à cœur ouuert avec des hommes qui ne sont ny tyrans, ny pirates, ie les trouue si fort esloignez d'auoir vostre franchise, que i'ay peur de les offenser quand ie leur donne le bon iour. Cependant ie ne laisse pas de iouyr d'une paix qui seroit vniuerselle, si ce n'estoit le soin que i'ay de respondre à vos belles paroles: c'est vn plat pays, où rien ne me faict ombre, si vous ne m'escriuez. On me parle d'aller prendre vn air que ie n'ay point encore esprouué, mais i'ay peur que nous soyons en fin si loing l'un de l'autre, que nous passions les lignes de communication. Lors que ie quitte mes amis, ie suis en la mesme peine que celuy qui laisse vn thresor au pouuoir de tout le monde, car ie veux que leur constance m'oblige plustost d'esperer que de craindre, ie n'ay pas cette vanité de croire qu'ils me doiuent tousiours aymer; le desir



d'en faire encore qui vous ressemblent  
est toujours la plus forte de mes pas-  
sions, en quoy ie puis auoir cette satis-  
faction, que mon choix iusqu'icy ne  
m'a point apporté de honte: aussi n'est  
ce pas l'vtilité qui me les fait chercher,  
s'il faut delibérer de leurs intersts, ie  
n'appelle point les miens au conseil, &  
de leur fortune ie n'en voudrois con-  
noistre que le pire visage, afin qu'on  
ne me creust pas viure selon les mau-  
uaises modes. I'ai bien del'inclination  
pour ce qui me regarde, & i'ordonne  
mes charitez de telle sorte, que ie ne  
m'oublie iamais. C'est pour dire que ie  
nem' aime pas en eux, & qu'à le bien  
prendre, ie ne fais pas comme les fem-  
mes de leurs miroirs qu'elles portent,  
& conseruent seulement pour en auoir  
affaire: ne me demandez pas pourquoy  
ie vous entretiens sur ce suiet, il n'est  
que trop facile d'en tirer cette verité,  
que ie suis parfaitement vôtreseruiteur.



*Sur la diuersité des opinions, & de la passion  
des Esciuiains d'aujourd'huy.*

## L E T T R E X L.

**N**E vous mettez point en peine d'Aristarque, il est icy plus seuerement que dedans l'isle du Palais: i'ay leu ces iours passez sa censure & sa plainte, mais ie trouue celle-cy sans comparaison plus iuste que l'autre. On escrit maintenant avec trop de passion & de tyrannie, & la colere de quelques Autheurs fait bien voir que les muses sont du sexe qui s'esmeut facilement: Toutesfois on leur faict iouer vn personnage mal seant à leur qualité, puisqu'elles sont diuines, & par cette raison libres de tous nos mouuemens. I'ay peur que le Parnasse soit bien tost descrié, si la vanité, le grand mal de ce siecle, continuë, & qu'il faille auoir des gardes à ses costez.

pour dire son aduis d'une chose publique. Veritablement ie me sens obligé des vers que vous avez donné à la défense de Damon, vous y traitez son homme en telle sorte, & luy faites si bonne guerre, qu'ons' imagine incontinent qu'ils ont esté conceus au milieu de l'armée, & parmy le canon: sa teste n'estant pas la nostre, peut-estre est il fondé d'avoir des sentiments à part, ne doutez point qu'il n'ait des partisans, & que la façon d'escrire ne soit encore bonne, si vous en faites iuger par des Arbitres d'un autre temps que le nouveau. Tout le monde n'est pas réduit sous une mesme Loy: Une seule opinion n'est pas celle de tous les hommes; bien souuent on appelle-  
ra pieté, ce qui passoit deuant pour horreur: autresfois que les femmes estoient aussi communes que les elements, on en prenoit come de l'eau à la riuierre, mais au iourd'huy qui les diroit pu-

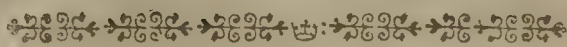
bliques, les rēdroit odieuses iusqu'à ce  
point que plusieurs se laueroient la  
bouche, s'ils les auoient nommées. En  
vn mot, la beauté de l'esprit n'est pas  
moins incertaine que celle du corps,  
& vous sçauéz comme on la cherche  
par des chemins fort differents: il est  
vn peuple où les grandes aureilles sont  
les belles, bien que cēt aduantage luy  
soit commun avec des animaux, dont  
on ne peut souffrir le nom qu'avec in-  
iure; vne Dame qui se razerait la teste,  
& noirciroit les dents, seroit vn mon-  
stre en France, & vn miracle en quel-  
que autre pays. Ceux qui s'estudient à  
la peinture sçauent qu'à sa naissance  
les vns donnoient tout aux couleurs,  
aux feintes, & aux ombres, les autres  
aux lumieres, & à la verité. Il s'en trou-  
uoit qui mettoient toute la grace à  
l'obseruation des lignes que plusieurs  
pensoient trouuer à la proportion des  
membres: on cognoissoit les ouurages

de Zeuxis, par la force, & beauté du corps, qu'il rendroit masle aux femmes mesmes; ceux cy l'emportoient par le loin, & la facilité, ceux-là par l'excellence des idées qu'ils faisoient voir sur leurs tableaux: Il en est de mesme de la difference des esprits, qui font tantost paroistre du iugement, & de la force, tantost des subtilitez, & des pointes; toutes les terres ne portent pas de l'or, & de l'argent, mais ce n'est pas à dire que celles qui nous donnent le fer, & les autres mettaux soient inutiles en la nature. Adieu, ie menerois ce discours plus loing si l'impatience de ce porteur ne me preseroit de rompre avecque vous, & de vous dire malgrémoy que i'esuis

MONSIEVR,

Vostre tres-humble seruiteur.





## A VN FLEVRISTE,

*Dont il louë les curiositez.*

## L E T T R E   X L I .

**S**I vous aymiez des choses de dursée , i'approuuerois dauantage vostre inclination, mais la mettant aux fleurs comme vous faictes, vn iour en voit la naissance, & la fin, & vous changez d'amour avec le temps: peut-estre que ces iardins superbes, qui sont du nombre des miracles, ne valoient pas le vostre ; car pour moy , ie ne sçaurois croire que la nature peust inuenter autant de couleurs que vous leur en auez donné par artifice. Sans difficulté, si vous auiez tiré l'essence des plus rares, & des plus exquisés, vous feriez vn present digne de Reynes , & l'encens seroit descrié tant qu'on auroit de vos odeurs pour porter

aux Autels. Les Dames forceroient librement leur sexe, & se porteroient sur le pré pour disputer vn oignon de vos Tulipes, à l'exemples deces deux Roys des Indes, qui se firent la guerre pour vne perle, & ie croy qu'elles achepteroient vne de vos roses decelles que le Pape donne quelquesfois aux Princesses. Ie meure, si vous n'estes admirable de troubler ainsi l'ordre de la nature, d'ouurir le sein de la terre aussi bien en Hyuer qu'au Printemps, & de iouyr en vn mesme iour de quatre saisons ensemble: vous avez trouué l'art de renuerfer le temps avec des fleurs, & de donner à la naissance de Dieu quelque nouveau nay de vos œillets. Ie vous estime si glorieux de ce petit traffic, que pour la pourpre de Rome vous ne donneriez pas celle de vos Anemones, au moins estes-vous heureux en ce poinct que vous ne cherchez pas des Couronnes de lauriers plus loing

que dans vos palissades, & que vos gens vous apportent sur vostre table des oliues, & d'autres fruiçts de paix sans auoir faict la guerre. Ce Roy, qui fut autresfois si passionné pour la peinture, & qu'une mauuaise nouvelle ne peut pas détourner d'un ouurage qu'il auoit commencé, eust sans doute leué les mains, & quitté sa perdrix pour s'occuper à peindre la plus belle Tulipe de vostre parterre; & ie m'assure que si vous eussiez esté de son temps avec toutes vos raretez, vostre fortune vous eust esleué si haut que vous n'eussiez pas regardé la terre comme vos Imperiales, & vos Narcisses: Ne desirerez pas pour cela d'auoir plustost vesçu, vos honneurs n'eussent peut estre guerres plus duré que leur cause. Quant à moy, si les hommes deuant que de venir au monde dispoisoient du temps de leur naissance, ie n'aurois point choisi d'autre siecle que le nostre, puis

que tous ceux qui le suiuront nous porteront enuie d'auoir esté du regne de Saint Louys. Adieu, si c'estoit assez pour accomplir vostre bon-heur de souhaitter que toutes vos fleurs fussent des pierreries, vous auriez bien tost dequoy vous faire grand Monarque, mais ie n'en serois pas dauantage vostre seruiteur.





*Il tasche d'appaier la querelle de  
deux freres.*

## LETTRE XLII.

C'Est vn appuy bien foible à vn  
malade que l'aide d'un homme  
qui souffre autant que luy, aussi voy-je  
bien que mes soins vous apporteront  
peu de soulagement, ayant pris tant de  
part en vostre ennuy, que mes discours  
seroient plutôt pour lui cōpatir, que pour  
l'allegier. Toutesfois sans considerer le  
sucez de ma lettre, ie veux satisfaire à  
moi-mesme, vous n'ōstrant la grādeur  
& le danger d'une playe qui ne se peut  
guerir, si vous n'y cōsentez. Je vous ad-  
uouērai bien que iamais la tristesse ne  
fut mieux prise que la vostre, & com-  
me Dieu se repētit d'auoir fait l'hom-  
me apres son crime, quand vous auez  
desiré de n'auoir point de frere, vous



n'avez rien fait, où les plus moderez  
n'eussent encore adiousté: Il est vray  
que les actions, & les paroles sont les  
images de la vie, & les signes visibles  
des plus secrettes qualitez de l'ame; il  
faut croire que cette Princeesse des In-  
des, qui pour donner le bal aux Espa-  
gnols fit vne danse de trois cents filles  
toutes nuës, n'aymant pas la pudeur  
affectée à son sexe, qu'Alexandre estoit  
bien retenu du viure avec tant de res-  
pect au milieu de ses belles captiues,  
& que le Roy gouuernant aussi bien  
ses passions que son Estat, passera tou-  
iours pour tres chaste, non seulement  
dedans la Cour, où les moindres vices  
sont de grandes perfections, mais par-  
my les Chartreux qui font vne estoit-  
te profession de ceste rare vertu: on ne  
prendroit iamais que pour cruel celuy  
qui fit mourir son page, comme on fai-  
soit autrefois les entrailles d'une beste  
pour apprendre la verité d'un melon  
qu'il

qu'il y pensoit trouuer. Ainsi sans  
doute apres la derniere action qui s'est  
passée, où ie puis dire que la colere a  
mis vne main en armes contre l'autre,  
i'auray bien de la peine à vous tirer  
du sein l'opinion que vous en auez  
conceuë, & vous persuader que celui  
dont vous auez n'aguere esprouuë des  
menaces, ait autre chose au cœur que  
dans la bouche, & ressentie ces pieux  
mouuemens à quoy la nature, le droit  
de gens, les Loix & les Autels l'obli-  
gent. les amitez des freres ont de si  
forts liens, que le fer & le feu ne les  
peuuent dissoudre, mais la haine qui  
leur succede, se mesure souuent à  
leur grandeur, les confidences pas-  
sent en infidelitez, & veritablement  
ie trouue bien estrange que tant de  
franchise le laisse aller à tant de des-  
fiances. L'amour est vne chose fort de-  
licate, & de tres-difficile garde; il s'ac-  
quiert avec peine, & se perd avec faci-

lité: la diuision des familles n'est iamais guere que dangereuse, c'est vn mesme sang, qui n'est pas plustost separé du corps qu'il s'altère en le corrompant. Ce mal aussi grand qu'ancien, a des exemples dans le commencement du monde, & le second des hommes nous en a laissé l'horreur avec son crime, l'infamie de Rome est plus nouvelle que celle là, ses murs dont l'admirable structure meritoit les honneurs qu'on fait aux choses saintes, ont de la peine à se faire voir dans les histoires avec le sang d'un homme répandu par son frere. Mais quand ie pense à ces aueuglez, qui ne se peurent pas mesme accorder au tóbeau, & dont les corps vnis sur le buscher furent separez par le feu, comme partisan de leur querelle; ie m'assure qu'ils n'auroient pas chargé la memoire de leurs prodiges, si ce n'eust esté pour ne pas oublier la pieté de leur sœur: de sorte

que nous deuons à son amour la con-  
noissance de leur haine. Vous n'en  
estes pas là, Leandre, vostre chere sœur  
a bien l'affection de cette charitable  
Dame, mais vostre colere n'est pas au  
poinct decelle que la mort ne peut ar-  
rester. Seulement ie m'estonne, que  
dedans le remede vous ayez trouué la  
cause de vostre diuorce: car si les cho-  
ses qui sont communes entre les hom-  
mes causent quelquesfois des desor-  
dres, il semble que le dessein de vostre  
partage en deuoit arracher la racine.  
Pardonnez-moy, si ie vous accuse  
d'attaquer les morts, & de faire pas-  
ser vos inimitiez iusqu'à la cendre de  
de vos peres; ils viuent encore en vous,  
vostre guerre trouble leur repos, &  
i'attends que leurs ombres vous vien-  
nent dire que vostre accord seroit as-  
sez facile, si l'Amour estoit le premier  
arbitre de l'affaire. Cependant il se  
faut forcer en ses passions, vn homme

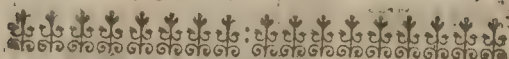
ne se doit pas laisser aller, comme il est venu, sans monstrier d'autres mouuemens que de beste: Croirai-je que vous ne puissiez auoir sur vostre esprit l'auantage que vous auriez dessus vn ennemy. Les plus poltrons portent vne espée, mais c'est à faire aux braues gens de s'en bien seruir, & de tous les hommes qui ont de la raison, les plus vertueux seulement la donnent aux occasions. Ce n'est pas assez d'auoir des parties nobles, si l'on ne témoigne aux effects qu'on porte vn cœur qui n'est pas lasche, d'autant qu'en ce siege de l'ame, où se doiuent faire les fortes resolutions, plusieurs ont si peu de vie & de feu, qu'on pourroit dire que tous leurs esprits sont animaux. Voyez comme i'engage vostre honneur à vous deffendre d'un aduersaire, qui vous estoit peut-estre inconnu. Sur tout sçachez que ie me mocque de ces grands courages, qui lais-



soient approcher la mort sans frayeur,  
& beuvoient le poison à la santé des  
Tyrans ; & que si vous gaignez la  
viétoire que ie vous propose, ie ioin-  
dray ma voix aux acclamations de  
vostre triomphe, & vous aurez pour  
tesmoin de vos vertus

Vostre très-humble & très-  
obeissant seruiteur.





*Que les plaisirs des champs sont plus purs &  
plus veritables que ceux des villes:*

*Raillerie sur un amour extrême.*

LETTRE XLIII.

**N**E tirez plus tant de vanité du  
sejour où vous estes, & n'atten-  
dez pas que ie vous dise heureux pour  
y voir tous les iours la Place Royale, le  
Pont-neuf, l'Isle du Palais, & d'autres  
semblables murailles, qui ne sont autre  
chose que des pierres mises l'une sur  
l'autre, avec quelque artifice. En dé-  
pit de toute vostre envie nos oiseaux  
feront mieux sur nos arbres, que les vô-  
tres dans des cages, & le Coucou chan-  
tera dans nos bois sans faire rougir  
personne. Quant à vos femmes, ie ne  
les estimerois pas pour porter au col  
& aux oreilles le reuenu de toutes les  
nostres, si la nature ne leur auoit rien  
donné de propre: les plus riches Or;

fevres & Lapidaires ne me pourroient pas faire vn visage agreable, quand ils auroient vuidé toutes leurs boutiques pour luy donner des attrails. Cependant vous faictes grand estat de toutes leurs modes nouvelles; & vous admirez que les chaines, les bagues & les perles qu'elles portent montent à plus haut prix que ce qu'on donnoit autrefois en mariage aux filles des Empereurs, & qu'elles n'auroient pas assez du douaire de ces Princesses pour auoir vn colet à leur gré. Ne pensez pas que i'aduance mon retour pour ce prodige de seize ans, que vous avez mis dans l'estonnement des Docteurs, qui produit des fructs qu'il n'a point fait esperer par les fleurs, & qu'en fin vous me descriuez plus sçauant que le corps des Iesuites, & toutes la Sorbonne. Que ce soit fable ou verité, ie suis en humeur d'en faire l'indifferent, comme pour s'imaginer que vous

marchez sur des roses de diamants, il ne faudroit pas sçauoir que Paris seroit plus agreable & magnifique sans ses bouës, aussi bien que Venise sans ses marests: Mais quand ainsi seroit, vous ne feriez rien en cela que suiure le dessein de la nature, qui ne produit l'or dessous les pieds de l'homme, que pour monstrier qu'il en est le maistre, & que le desir du bien ne le doit pas reduire à des conditions indignes de son essence; quand nous l'auons tiré de la terre, nous auons esleué la tempeste pour nous abymer, instruiet nostre ennemy des moyens de nous perdre, & mis entre les mains de la fortune des armes pour nous battre. Depuis vostre départ ie n'ay pas esté si cruel que vous pour tuer le temps, ie me contente de le tromper avec vn homme, qui ne fait, à le bien mesurer, que la moitié d'un ouurage parfait, il n'est gueres plus grand que l'om-

bre du Midy ; son esprit est à peu pres  
materiel comme son corps, il a la teste  
si grosse, qu'il semble estre de la race  
des champignós, & toutesfois ce Pig-  
mée croit vn iour arriuer plus haut  
que le Colosse de Rhodes, ou les Co-  
lonnes d'Hercules. Au surplus, si i'e-  
stois assez bon Astrologue pour des-  
couvrir en nostre Ciei l'Estoile dont  
vous me parlez, ie m'enpescherois  
bien de vous porter enuie avec vostre  
firmamét, & tous vos Astres, que vous  
ne pouuez approcher que des yeux. A-  
pres auoir longtemps considéré le sens  
de vostre lettre, il m'a semblé que vous  
estiez sur le point de courir les rues,  
& en cecas vn curateur feroit le plus  
beau remede qu'on vous peu donner.  
Comme ie voy, l'Amour est aussi sub-  
til que la foudre de vous auoir rauy  
l'esprit, & renuersé l'imagination sans  
toucher au corps, qu'à dire vrai i'aimé-  
rois bien mieux vous voir malade que



ceste partie intérieure, où les medecins ne cognoissent rien, & pour qui Salomon n'auoit point de simples, puis que lui mesme perdant la sagesse pour vne mesme cause que vous, ne se pult pas guerir. Quand vous allez aux Tuilleries pour y chercher de l'allegement, vous tesmoignez par là les accez, & les réueries de vostre fièvre, en effect i'appelle celas'exposer aux ardeurs du Soleil pour prendre le frais, ou plustost se mettre en pleine mer pour couter le naufrage: de prendre la Poste pour aller à Paris, ie ne suis pas encore en estat de le pouuoir faire, attédez vn peu que les chemins soient couuerts de tulipes, & de roses, ou que i'aye mandé les ramasseurs des Alpes pour m'y porter plus à l'aïse: Cependant ie n'ay garde de rire de vos discours, comme i'ay fait autresfois du Doyen des petites maisons, car encore l'estimay- ie plus heureux que vous en cela, qu'il se pre-

sum  
taific  
tre qu  
vous a  
rez vo  
mao, q  
prédro  
& les f  
sez en  
yeux &  
object  
ie vou  
car de p  
l'ame p  
gis par  
encore  
qu'aux

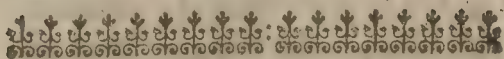
De Mont

1620

fume Roy, & commande dans la fantaisie à des peuples incognus à tout autre qu'à luy. Faictes mieux; puis que vous auez l'imaginatiue si forte, figurez vous estre au Royaume de Comao, depuis peu descouvert, où l'on prédroit les hommes pour des Singes, & les femmes pour des Guenons; pensez en fin que tout vostre mal est aux yeux, & que vous faisans voir de beaux objects, ils vous trompent. Pour moy, ie vous conseillerois de les arracher, car de perdre le iugement, la raison & l'ame par la veüe, c'est ietter tout le logis par la fenestre, & iaymeroismieux encore vous voir aux Quinze-vingts, qu'aux petites maisons.

*De Mont. fort, ce 29. May.*

1629.



*Que la beauté des villes, vient du village:*

LETTRE XLIV.

MONSIEVR,

Pour peu que j'aye veu le lieu de vostre retraicte, j'ay trouué qu'elle a de quoy se faire enuier aux plus agreables diuertissemens de Paris; l'eau qui passe à vos pieds, vaut mieux que les bains d'Italie, & quant à moy ie donneroys volontiers tous les spectacles, les jeux, les Accademies, & l'entretien des theatres pour vne chanson de Rosignol, qui ne lui couste rien à donner; où les magnificences, & les grandeurs sont filles des miseres du peuple, & des eaux qui se tirent des larmes des Provinces. Sous le Ciel où vous estes on iouyt des voluptez innocentes, & qui s'apprestent d'elles-mesmes; les deli-

ées y  
ture l  
des p  
ques o  
querir  
toufio  
moins  
lieux  
vous  
furent  
monde  
du sic  
n'estoi  
voir ob  
sé de la  
& quan  
qui le r  
Dieu, i  
tagne à  
ville su  
belles f  
gloire,  
source

ces y viennent toutesseules, & la nature sans en estre sollicitée vous offre des plaisirs qu'autresfois des Monarques ont donnez à leur peuple pour acquiescer sa grace. Encore qu'on y soit tousiours parmy les bocages, on y voit moins de bestes bien souuent qu'aux lieux où l'on s'en imagine le moins : vous estes parmy des possessions qui furent celles des premiers Roys du monde, & qui faisoient les richesses du siecle d'or : Autresfois Moyse, qui n'estoit pas vn petit homme, pour auoir obligé des Dames, fut recompensé de la surintendance des troupeaux : & quand il eut cette admirable vision qui le rendit capable de l'entretien de Dieu, il estoit à l'écart dessus vne montagne à faire le Berger. Tout ce qui redouble la superbe, vient de la solitude, ces belles fontaines qui paroissent pour la gloire, & l'vtilité publique, ont leur source au village; les marbres des tem-

ples, & des Palais sont tirez du desert,  
& les pierreries qui seruent d'orne-  
mens aux belles, sont les sueurs des ro-  
chers, & sortent de ces terres dorées  
qui ne nous sont conuës que par l'am-  
bition. Veritablement à voir la pro-  
menade du Cours, où tant de rauissans  
objectz se vont faire admirer, il me  
souuient de ce vieux ieu qu'on appel-  
loit la Course des flambeaux, & ie  
m'estonne fort que tant de feux s'ap-  
prochent de si pres, sans causer d'autre  
embrasement que celui des cœurs:  
Mais c'est vn plaisir plus solide de voir  
des arbres où l'on prenoit iadis des  
Couronnes pour les vainqueurs, & se  
coucher sur l'herbe, qui recompensoit  
les trauaux, & les sueurs des combat-  
tans. Quand vous voudrez vous ver-  
rez dans vostre iardin vn grand nom-  
bre des Dieux d'Egypte, & prenant le  
loisir de faire vne salade, vous mettrez  
à bas vne partie de l'ancienne supersti-



tion. A vostre aduis Diocletian auoit-il pas raison de dire qu'il aimoit mieux estre excellent lardinier, que miserable Empereur, qu'on auoit plus de plaisir à la descouuerte des violettes, & des fraizes, qu'à la conqueste des Royaumes? Toutesfois ie parle contre moy, qui ne deuerois rien obmettre pour aduancer vostre retour, & cependant il semble que ie vous vucille persuader de demeurer long-temps à la campagne; mais ie vous prie de croire que la seule complaisance m'a fait ainsi parler, & que ie tiens plustost le par-des villes que celuy des bois. Les bons esprits, qui se cachent, & se plaisent trop à la solitude, ne s'aimét pas assez, il en doit estre comme de la flamme, qui ne se peut celer, & rompt tous les obstacles pour paroistre: la conuersation des hommes vous est bien plus scate que celle des arbres puisqu'on voit mesme des oiseaux qui les quittét libremét

pour viure parmy nous, sans que le bruit du monde, & la frequence du peuple les empeschent d'establir leurs petites familles aux plus hauts portiques de nos bastimens. Quittez donc vostre paysage, & reprenez bien tost le chemin de Paris, où les Vertus ont plus d'admirateurs qu'en tout autre lieu de la terre, où les sciences sont si bien venuës, où florissent les arts, & les Loix s'establissent, où viuent en fin les honnestes gens, dont vous augmenterez le nombre par vostre presence, si vous en voulez,

MONSIEVR,

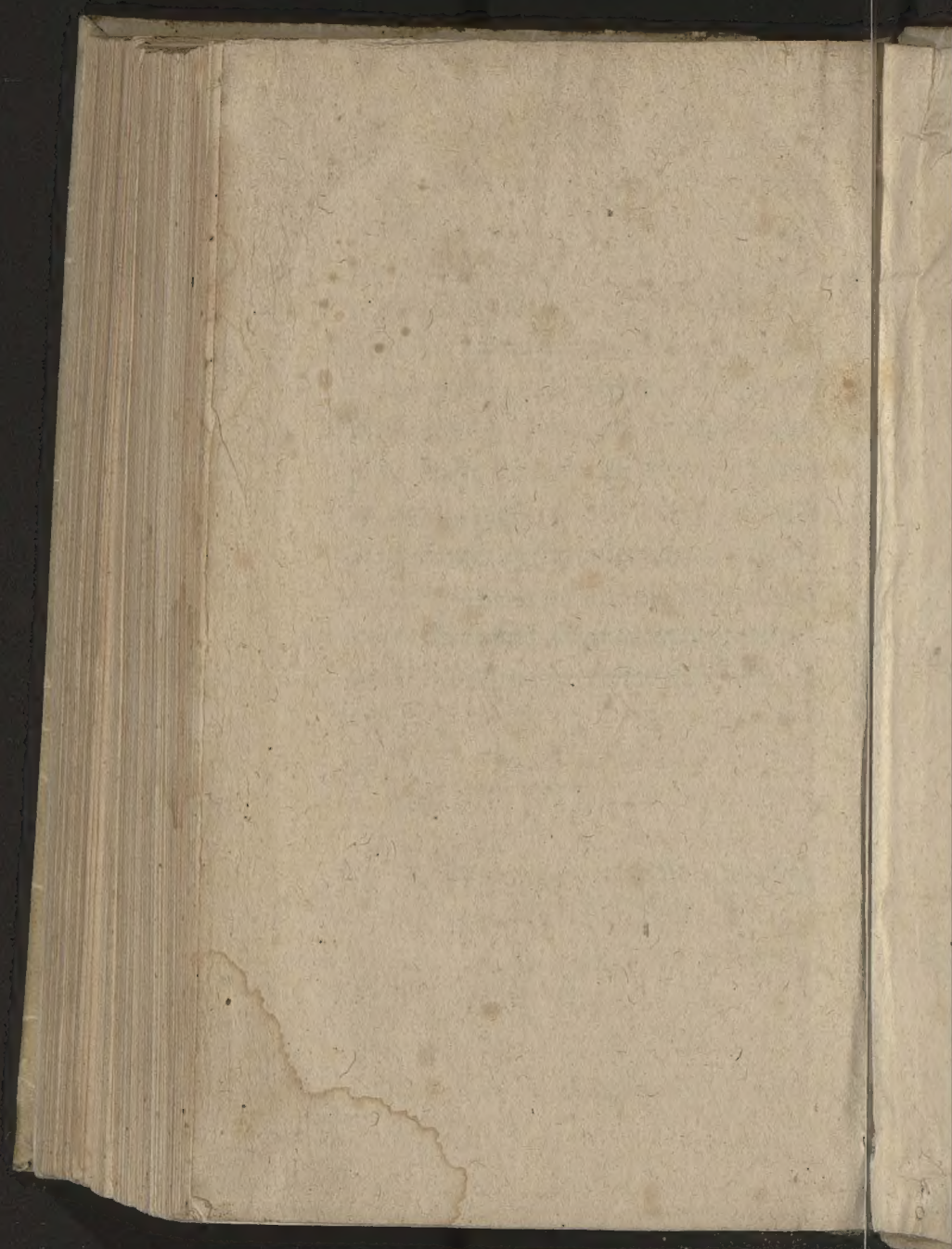
Vostre tres humble & tres-obeissant  
suiuet, & seruiteur.

A Paris, ce 9. Iuin, 1630.

F. J. N.

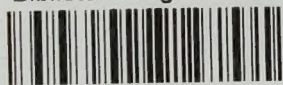
ie le  
e du  
leurs  
orti-  
donc  
toft  
sont  
autre  
ont fi  
& les  
in les  
ente-  
ce, si

issant



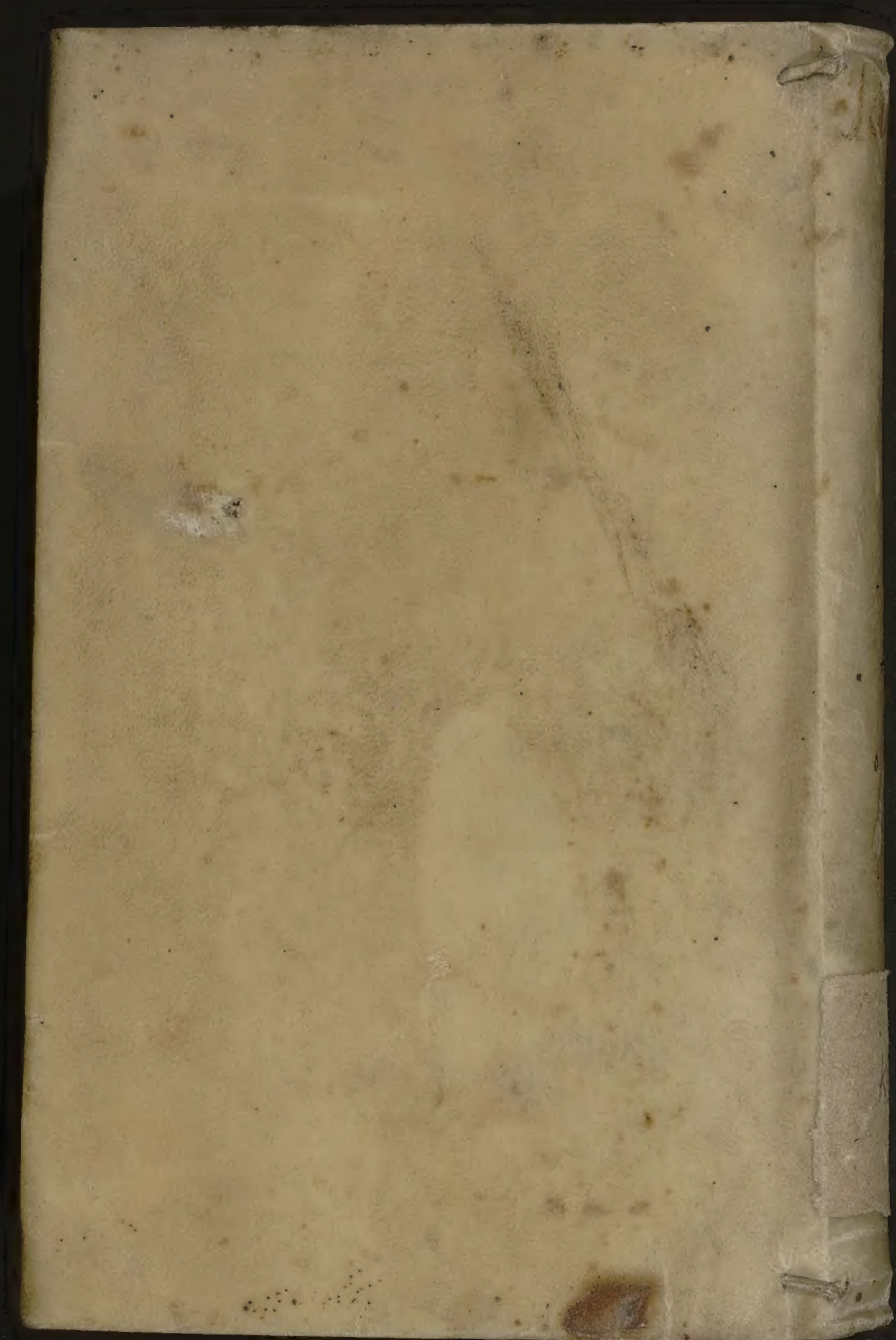


Biblioteka Jagiellońska



stdr0025108





Ucaro

K. II. 7.